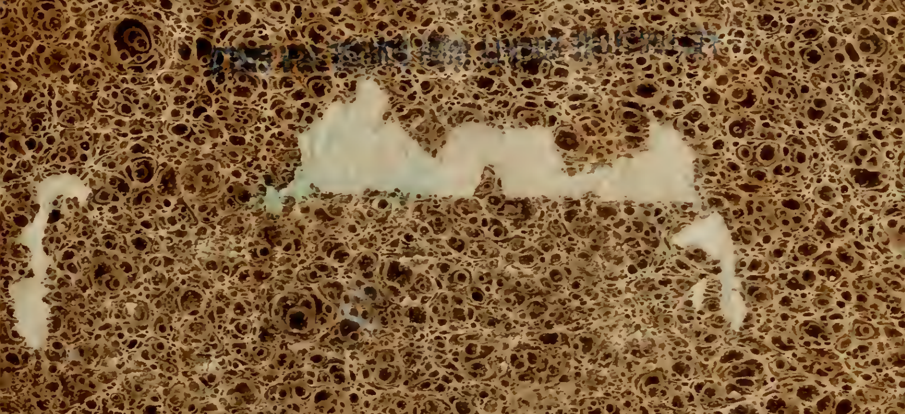
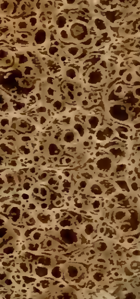
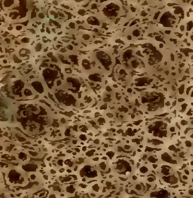












ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE LAMARTINE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce.
RUE DE SEINE, 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

TOME TREIZIÈME



PARIS

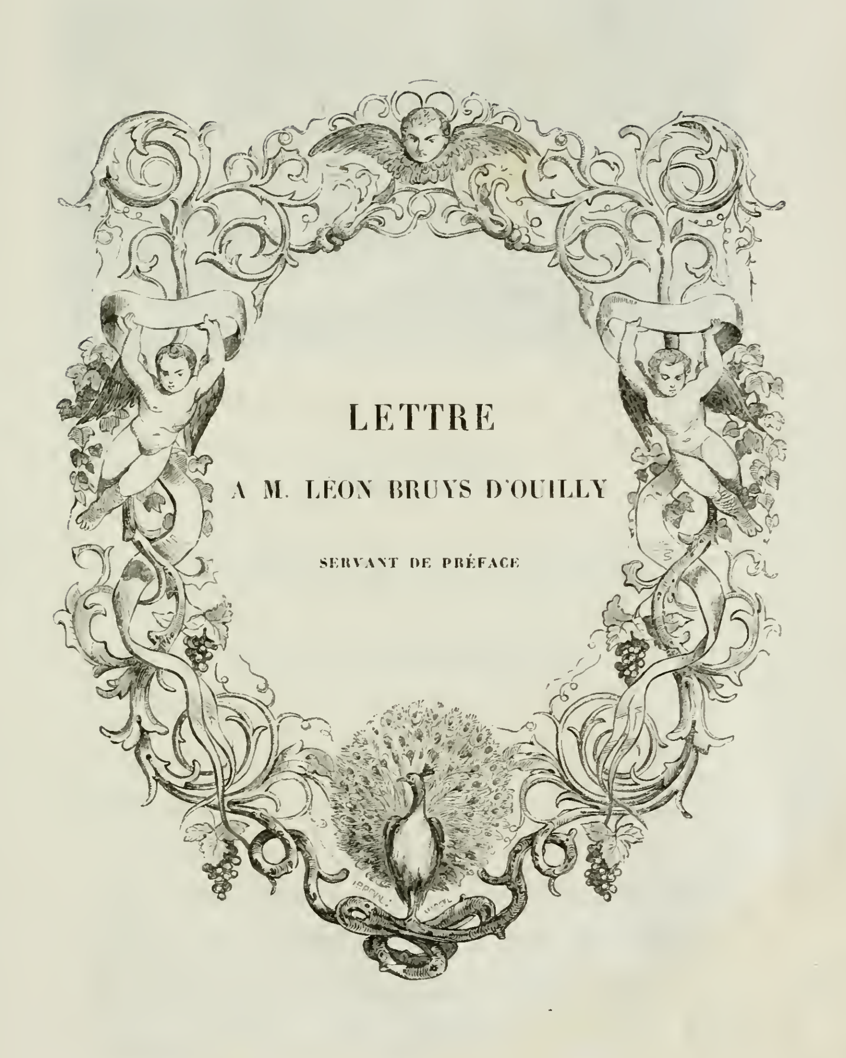
CHARLES GOSSELIN, FURNE ET Cie

ÉDITEURS

M DCCC XL



RECUEILLEMENS
POÉTIQUES


LETTRE
A M. LÉON BRUYS D'OUILLY
SERVANT DE PRÉFACE





LETTRE

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY

SERVANT DE PRÉFACE

Je vous envoie, mon cher ami, le petit volume de poésies nouvelles que M. Charles Gosselin réclame et que vous voulez bien vous charger de lui porter parmi vos bagages. Les

poëtes seuls doivent se charger de ces commissions à la fois sérieuses et futiles, comme on ne donne les choses légères à porter qu'aux mains des enfans.

Mon éditeur ne se contente pas de vers; il veut encore un titre. Dites-lui d'appeler ce volume *Recueillemens poétiques*. Ce titre rend parfaitement l'impression que j'ai eue en écrivant ces poésies. C'est le nom des heures que j'y ai trop rarement consacrées.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'ame qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude! C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils

aiment et pour prier Dieu, dans le bruit du camp ou dans l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret? c'est la division du temps; son heure a chaque chose et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes, sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens si vides, tenez, le voilà : prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poëte des Confessions, J.-J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure et que votre lampe s'éteigne quand la lampe du

tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches, sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre en s'endormant les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée dans les étables, et qui se répondent en s'affaiblissant comme une sonore invitation au sommeil.

Suadentque cadentia sidera somnos.

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poëte recommence

pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle.

La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur.

Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant quand vous êtes seul débordant de force dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvemens du cœur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-même; c'est le crépuscule de l'année; c'est le moment

où l'action cesse au dehors; mais l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers! Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son ame! Il a prévenu bien des suicides!

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon

balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leur tas de feuilles mortes qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible

que l'ame qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits, n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles et de ces étoiles pour monter à Dieu? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre à toutes ces choses, un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs; une espérance forte et évidente comme la Providence, dans la nature, me reporte au sein de Dieu où tout se retrouve; une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit; mes pas craquent sur le givre, je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour

où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler en novembre entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour? Tout dort dans la maison et dans la cour; à peine entend-on quelquefois un coq trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant dans l'étable pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir. Car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec

délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens. sur les dalles de ma chambre étroite, je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi; je leur parle, je parle à mon chien qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvemens de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort; plus souvent, je me promène en élevant mon ame au Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poëte hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent çà et là. dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela?) je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est

couverte de livres froissés par eux et par moi : leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-4°, édition de Venise en deux énormes volumes, où ses œuvres latines, sa politique, ses philosophies, son *Africa* tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept. Parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre pour lui faire une gloire et une immortalité. Un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Goëthe, de Byron, tous philosophes ou poètes, et une petite Imitation de Jésus-Christ, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poëtes et tous ces philosophes.

Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentimens et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein, les images, les sentimens s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre, je me dis : écrivons. Comme je ne sais pas écrire en prose faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je

passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'ame, les sentimens, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein; je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe! Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu? Les écrit-il? non sans doute, l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant; ce sont celles que vous

connaissez, des Méditations, des Harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris, vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere!*

Les heures que je puis donner ainsi à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas longues. La cloche du village sonne bientôt l'angelus avec le crépuscule: on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château, le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiemens des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit: le

mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée; le curé vient et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfans pendant un long hiver; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si

j'en ai, se réveillent et circulent dans la maison; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en vestes de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins; de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur; de pauvres veuves des villes prochaines qui seraient heureuses d'un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue avec un ou deux pauvres enfans à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de

beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne; j'entends mes chevaux caressans hennir et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir; je monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées; je gravis et je redescends pour gravir encore nos montagnes; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands

paysages dans les jours d'automne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde et goûter avec indulgence un peu de notre paix!

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne: mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

Un matin, le journal annonce que les chambres sont convoquées pour le milieu ou la fin de décembre. De ce jour, toute joie du foyer et toute paix s'évanouissent: il faut

préparer ce long interrègne domestique que produit l'absence dans un ménage rural, pourvoir aux nécessités de Saint-Point, à celles d'un séjour onéreux de six mois à Paris, *res angusta domi*, il faut partir.

Je sais bien qu'on me dit : Pourquoi partez-vous? ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poëte et de laisser le monde politique travailler pour vous? Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas : j'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique pour plaisir ou pour vanité, on aurait raison; mais si je m'y mêle par devoir comme tout passager dans un gros temps met sa main à la manœuvre, on a tort; j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont, mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société. On se fait une singulière idée de la

politique dans notre pays et dans notre temps. Eh! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir? Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France, ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes; c'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme: si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme qui l'a si mal élevé jusqu'ici: si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou de la tyrannie de quelques-uns; si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force: si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles, ce divin

principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines; si on abolira le meurtre légal; si on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux; si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les lumières de la raison, multipliées par le verbe, et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité.

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en

présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques et à dire comme Montaigne : Que sais-je? ou comme l'égoïste : Que m'importe?

Non. Lorsque le divin juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable, il nous dira : J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute, mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté? Vous avez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir, vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre; vous ne l'avez mis

nulle part; que le vent l'emporte; il n'a servi ni à vous ni à vos frères.

Je ne veux pas, mon cher ami, me faire en mourant cette triste réponse de l'égoïsme, et voilà pourquoi je termine à la hâte ce griffonnage et je vous dis adieu.

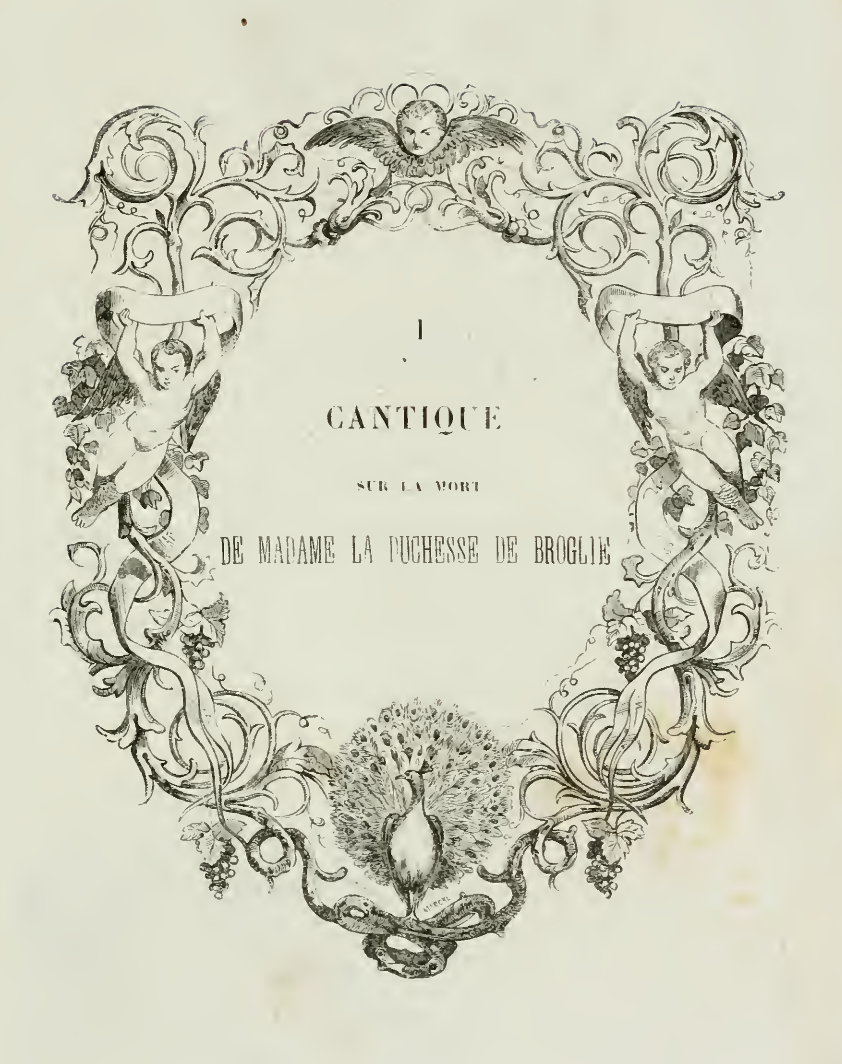
Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages; tant pis : il est trop tard pour la recommencer.

M. Charles Gosselin me demande un avertissement; si cette lettre est trop longue pour une lettre, faites-en une préface. Cela ne se lit pas.

DE LAMARTINE.

Saint-Point, 1er Decembre 1838.





I

CANTIQUE

SUR LA MORT

DE MADAME LA DUCHESSE DE BROGLIE



CANTIQUE

SUR LA MORT

DE MADAME LA DUCHESSE DE BROGLIE

Saint-Point, 15 Novembre 1838.

Quand le printemps a mûri l'herbe
Qui porte la vie et le pain,
Le moissonneur liant la gerbe

L'emporte à l'aire du bon grain :
Il ne regarde pas si l'herbe qu'il enlève
Verdit encore au pied de jeunesse et de sève,
Ou si, sous les épis courbés en pavillon,
Quelques frêles oiseaux à qui l'ombre était douce
Du soleil ou du vent s'abritaient sur la mousse,
Dans le nid caché du sillon?

Que lui fait la fleur bleue ou blanche
Qui, liée en faisceau doré,
Sur le bras qui l'emporte, penche
Son front mort et décoloré.
« Portez les blonds épis sur mon aire d'argile !
« Faites jaillir le blé de la paille fragile !
« La fleur parfumera le froment de son miel,
« Et broyé sous la meule où Dieu fait sa mouture,
« Ce grain d'or deviendra la sainte nourriture
« Que rompent les enfans du ciel ! »

Seigneur ! ainsi tu l'as cueillie,
Aux jours de sa félicité,
Cette femme qui multiplie
Ton nom dans sa postérité !
En vain dans le lit d'or dont ses jours étaient l'onde,
On voyait resplendir l'eau limpide et profonde,
En vain sa chevelure à ses pieds ruisselait,
En vain un tendre enfant, dernier fruit de sa couche,
Ouvrait les bras à peine et s'essuyait la bouche
Teinte encor de son chaste lait.

Tu vois cette ame printanière,
Fructifiant avant l'été,
Répandre en dons, comme en prière,
Son parfum de maturité.
Et tu dis à la mort, ministre de ta grâce :
Laisse tomber sur elle un rayon de ma face,
Qu'elle sèche d'amour pour mes biens immortels !
Et la mort t'obéit et t'apporte son ame,
Comme le vent enlève une langue de flamme

De la flamme de tes autels!

O Dieu! que ta loi nous est rude!
Que nos cœurs saignent de tes coups!
Quel vide et quelle solitude
Fait cette absence autour de nous!
Par quel amour jaloux, par quel cruel mystère,
De tout ce qui l'ornait dépouilles-tu la terre?
N'avons-nous pas besoin d'exemple et de flambeau?
Et pour que ton regard sans trop d'horreur s'y pose,
Dieu saint! ne faut-il pas que quelque sainte rose
Te parfume ce vil tombeau?

Elle était ce thym des collines
Que l'aurore semble attirer,
Que pour embaumer nos poitrines
Nos lèvres venaient respirer!
Dans cet air froid du monde infecté de nos vices
Ses lèvres de corail étaient deux frais calices

D'où coulait ta parole en célestes accens!
Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces,
Je sentis mon cœur plein d'encens!

Oh! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment,
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement?
Au timbre de sa voix, au jour de sa paupière,
Amis! qui ne sentit fondre son cœur de pierre?
Et ne dit en soi-même, en l'écoutant parler,
Ce que disait l'apôtre au disciple incrédule :
« Ne sens-tu pas, mon cœur, quelque chose qui brûle,
« Et qui demande à s'exhaler? »

Elle était née un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle au verbe de prophète:
Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu!

On sentait à l'élan que retenait la règle
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle
Sous une poitrine de feu !

Les palpitations de l'ame maternelle
Au-delà du tombeau se ressentaient en elle :
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon ;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux ames sublimes
Les vertiges de la raison !

Dès qu'un seul mot rompait le sceau de ses pensées
On les voyait monter vers le ciel élancées,
Jusqu'où monte au Très-Haut la contemplation :
Son œil avait l'éclair du feu sur une armure,
Et le son de sa voix vibrait comme un murmure
Des grandes harpes de Sion.

Elle montait ainsi jusqu'où l'on perd de vue
L'ame contemplative à son Dieu confondue,
Perçant avec la foi les voiles de la mort;
Et revenait semblable à l'oiseau du déluge
Rapporter un rameau de paix et de refuge
Aux faibles qui doutaient du bord!

L'amour qui l'enlevait la ramenait au monde,
Non pas pour s'abreuver comme nous de son onde,
Non pas pour se nourrir du pain qu'il a levé,
Mais pour faire choisir parmi la graine amère
A ces petits enfans, dont elle était la mère,
Quelques tiges de sénevé!

Ce grain qu'elle cherchait comme la poule gratte
Le froment ou le mil sur une terre ingrate,
C'était, Seigneur, c'était les lettres de ta loi:
C'était le sens caché dans les mots du saint livre
Dont le silence parle et dont l'esprit fait vivre

Ceux qui se nourrissent de foi !



Au bruit du monde qui l'admire
Et se pressait pour l'escorter,
Comme l'onde autour du navire
Pour l'engloutir ou le porter,
Aux nœuds d'une gloire importune
Qui l'enchaînait à sa fortune,
Elle, éprise d'autre trésor!
A l'œil de l'amitié ravie
Qui regardait luire sa vie
Humble dans un chandelier d'or!

Aux roulis inconstans de l'onde
Où le souffle orageux des airs
L'agitait sur la mer du monde

A la lueur de nos éclairs ;
A ces foudres, à ces naufrages
Qui jettent sur tous nos rivages
Nos respects avec nos débris.
A ces tempêtes populaires
Qui font sombrer dans leurs colères
Ceux que soulevaient leurs mépris !

Elle échappait rêveuse et tendre
Par ce divin recueillement
Qui fait silence pour entendre
Le vol de l'ange au firmament !
Grâce au bras que son Christ lui prête,
Elle marchait sur la tempête
Sans tremper ses pieds au milieu :
Et cette figure céleste
Esprit et corps n'étaient qu'un geste
Qui foulait l'onde et montrait Dieu !

Quelle ombre du Très-Haut sur elle !
Quelle auguste et sainte pudeur
Comme un séraphin sous son aile
La vêtissait de sa splendeur !
Comme toute profane idée
Disparaissait intimidée
Sous le rayon de sa beauté !
Comme le vent de pure flamme
Balayait de devant cette ame
Toute cendre de volupté !



Ton amour, ô Seigneur ! est dans l'amour suprême !
L'amour de ces enfans en qui le chrétien t'aime !
Sur leurs cœurs ulcérés cette huile de ta foi !
Ces aumônes d'esprit en pages de ta loi !
Ces pains multipliés pour nourrir leurs misères.
Ces conversations la nuit avec ses frères

Pour charmer leur exil en se parlant de toi.
Ces cœurs fertilisés se fondant en prières
Aux hymnes du prophète-roi !
C'était là de ses nuits les voluptés sévères.
Anges qui les voiliez, oh ! redites-les moi !

Dites, oiseaux évangéliques,
Passereaux du sacré jardin,
Dont les notes mélancoliques
Enchantent les flots du Jourdain ?

Saintes colombes de ses saules
Qui joignant vos pieds de rubis
Veniez percher sur les épaules
Du pasteur des douces brebis !

Oiseaux cachés parmi les branches
Sur les bords du sacré vivier.

Qui couvrez de vos ailes blanches
Le Thérébinthe et l'Olivier!

Vous qui même à son agonie.
Accourant à sa sainte voix,
Veniez mêler votre harmonie
Aux gémissemens de sa croix!

Dites quels amoureux messages
Ou de tristesse ou de douceur.
Du désert et des saints rivages
Vous apportiez à cette sœur?

Dites quelles saintes pensées
Sous l'arbre de la passion,
Dites quelles larmes versées
Sur la poussière de Sion,

Vous remportiez sur les racines
Du jardin des saintes douleurs,
Et vous versiez dans les piscines
Où Jésus répandit ses pleurs?

Ces colombes un jour aux rives immortelles
Emmenèrent d'ici cette sœur avec elles
Pour goûter, ô Seigneur! combien ton ciel est doux!
Elle alla se poser sur les rosiers mystiques
Que le Siloé baigne au jardin des cantiques,
Et ne revint plus parmi nous!

Elle n'est plus! le jour a pâli de sa perte!
Où son cœur comblait tout, que la place est déserte!
Berceau de ses enfans! maison de son époux!
Seuils des temples sacrés où pliaient ses genoux!
Prisons dont sa clé d'or écartait les verroux!
Porte des malheureux par son aumône ouverte!
Comment vous consolerez-vous?

Et nous, cœurs ténébreux dont la lampe est couverte.
Nous ses amis, que ferons-nous?

Remplirons-nous les cieux du cri de nos alarmes?
Nous inonderons-nous de cendres et de larmes?
Répandrons-nous notre ame en lamentations?
Comme ceux qui n'ont pas l'espoir dans leurs calices.
Et qui ne mêlent pas le sel des sacrifices
A l'eau de leurs afflictions!

Non, nos yeux souilleraient d'une tache profane
De l'immortalité la robe diaphane;
Pleurer la mort des saints c'est la déshonorer!
Quand Dieu cueille son fruit mûr sur l'arbre de vie.
A qui donc appartient la douleur ou l'envie?
Qui donc a le droit de pleurer?

Non! nous élargissons les ailes de notre ame

Pour aimer l'esprit pur où nous aimions la femme ;
Époux, enfans, amis, point de pleurs, point d'adieu !
Celle dont ici bas l'ombre s'est éclipsée
Devient pour nos esprits une sainte pensée
Par qui notre ame monte à Dieu !



Gloire à Dieu ! grace à la terre !
Qui s'ornant de si beaux dons,
Par un terrible mystère
Te rend ceux que nous perdons !
Gloire à ce morceau d'argile
Où dans une chair fragile
Qu'anime un sacré levain
Avec un souffle de vie
Prêtée un jour et ravie
Tu fais un être divin !

Frères ! qu'elle sera belle

La société des saints
Où va nous attirer celle
Qui vit encor dans nos seins !
Où s'uniront dans la gloire
Comme dans cette mémoire
Génie, amour et beauté,
Ces trois sublimes images
De tes plus parfaits ouvrages,
Symbolique Trinité !

Là ces ames fugitives
Qui, sans se poser au sol,
Ne font, cherchant d'autres rives,
Qu'effleurer nos flots du vol ;
Là ces natures célèbres
Qui traversent nos ténèbres
En y jetant leur éclair !
Là ces enfans et ces femmes,
Toute cette fleur des ames
Qui laisse un parfum dans l'air !

Vous y souriez ensemble
A ceux qui cherchent vos pas.
Divins esprits que rassemble
Le cher souci d'ici-bas!
J'y vois ta grace, ô ma mère!
Et toi goutte trop amère
De mon calice de fiel.
Fleur à ma tige enlevée
Et dans mon cœur retrouvée.
Qui donnez son nom au ciel!

Apparitions célestes,
Disparaissant tour à tour,
Qui d'en haut nous font les gestes
Que fait l'amour à l'amour!
Tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies
Qu'un jour doit ressusciter!
Feux que notre nuit voit poindre!
Oh! mourons pour les rejoindre!

Vivons pour les mériter !



Un jour elle disait à celui qui la pleure :
Le monde n'a qu'un son, la gloire n'a qu'une heure.
Suspendez votre harpe aux piliers du saint lieu !
Mélodieux écho des accords prophétiques,
Chantez aux jours nouveaux les éternels cantiques :
Dieu donc n'est-il pas toujours Dieu ?

Je lui jurai, Seigneur ! de célébrer ta gloire :
Et le vent de la vie emporta ma mémoire,
Et le courant du monde effaça ses accens ;
Et le foyer divin où ta flamme tressaille,
Dans mon cœur oublieux brûla l'herbe et la paille
Au lieu de brûler ton encens !

Et maintenant je viens comme Marthe et Marie,
Qui portaient à Jésus l'encens de Samarie,
Et trouvèrent ses bras morts et crucifiés,
Acquitter au Seigneur mon denier sur ta tombe,
Et gémir tristement ce cantique qui tombe
Comme une larme sur tes piés.







II

A UNE JEUNE FILLE

QUI PLEURAIT SA MÈRE



A UNE JEUNE FILLE

QUI PLEURAIT SA MÈRE

Saint-Point, 24 Octobre 1838.

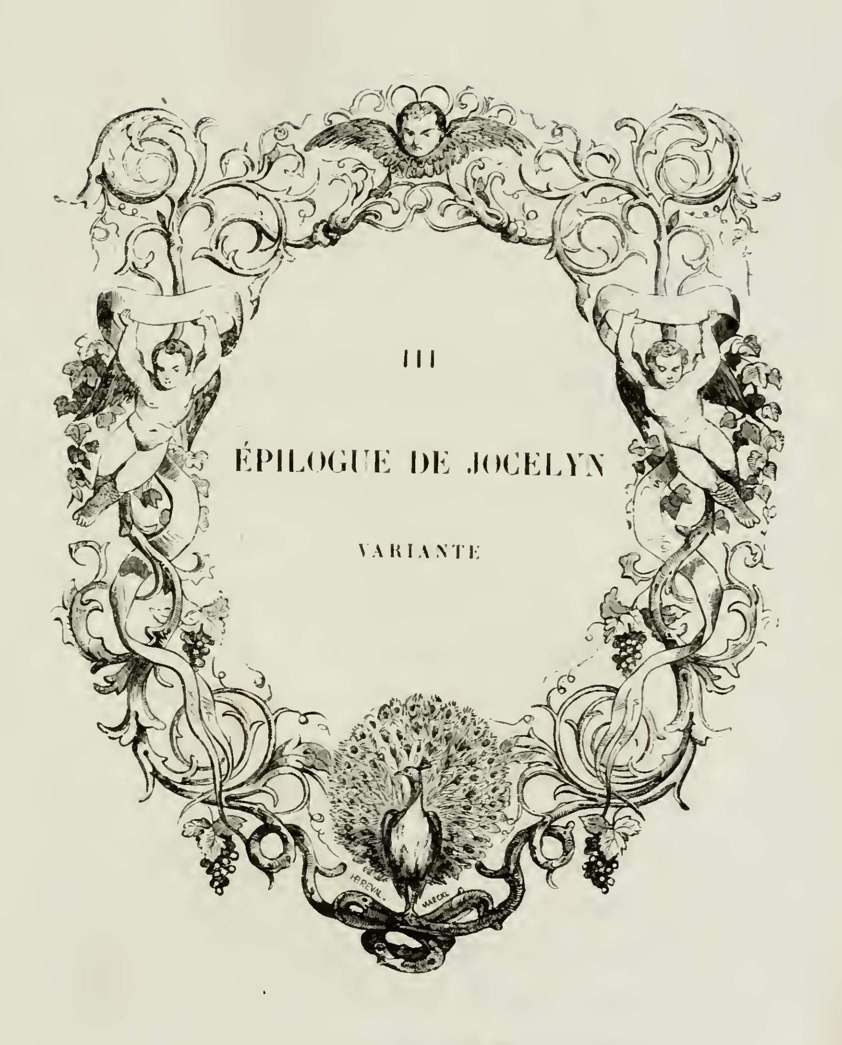
Que notre œil l'un dans l'autre pose
Triste, quand nous nous regardons !
Nous manque-t-il donc une chose

Que du cœur nous nous demandons?

Ah! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens!
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois mon ange dans les tiens.

Quoique ta tristesse ait des charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici!

La mort nous sevra de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel:
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel!



III

ÉPILOGUE DE JOCELYN

VARIANTE



ÉPILOGUE DE JOCELYN

VARIANTE

Là, sans doute la mort avait fermé le livre.
Je voulus engager la servante à me suivre,
Elle me répondit en me montrant du doigt

L'arbuste enraciné dans les fentes du toit :
« A ces murs, comme lui, ma vie a pris racines,
« On me laissera bien vieillir sous ses ruines.
« Qu'est-ce qui soignerait ce seuil abandonné?
« On m'y rapportera le pain que j'ai donné. »
Je sifflai vainement le chien du jeune prêtre.
Il s'émut à la voix de l'ami de son maître,
Mais flairant le sentier qui menait au cercueil,
Sans faire un pas plus loin il me suivit de l'œil ;
Les oiseaux affranchis revinrent à leur cage,
Et je n'emportai rien de son pauvre héritage,
Que sur sa croix de bois son vieux Christ de laiton,
Ces feuillets déchirés, sa Bible et son bâton.

Six mois après, au temps où l'on coupe les seigles,
Je vins herboriser aux montagnes des aigles,
Et de mon pauvre ami, le récit à la main,
De la grotte en lisant je cherchais le chemin,
Du drame de ses jours j'explorais le théâtre.

Lorsque je rencontrai par hasard le vieux pâtre :
Je m'assis près de lui, sur l'herbe, au bord des flots :
Nous causâmes ensemble à peu près en ces mots :

LE PATRE.

Qui cherchez-vous, Monsieur, dans ces déserts?

MOI.

La place
D'une histoire d'amour que ce livre retrace.
La grotte où deux enfans, sous les yeux du Seigneur,
Eurent tant d'innocence avec tant de bonheur :
Montrez-moi le tombeau de la dame inconnue.

LE PATRE.

Quoi! cette histoire aussi jusqu'à vous est venue ?

MOI.

J'étais le seul ami de l'un des deux amans.

(En lui montrant le manuscrit.

Et j'ai là le récit de tous leurs sentimens.

LE PATRE.

Je voudrais bien savoir si ce livre me nomme ?

MOI.

Vous?

LE PATRE.

Oui, moi.

MOI.

Et comment?

LE PATRE.

Je ne suis qu'un pauvre homme,
Et c'est moi qui fus cause, hélas! sans le savoir,
De leur bonheur trop court et de leur désespoir.

MOI.

Quoi! vous seriez?...

LE PATRE.

C'est moi qui leur montrai la route
De la grotte, et deux ans les cachai sous sa voûte:
C'est moi qui les nourris, elle et lui, de mon pain.
Tenez, voyez là-haut, au-dessus du sapin,
A droite, un peu plus bas que cette aiguille blanche,
Vous suivrez le ravin comblé par l'avalanche.
Par une gorge étroite, après vous descendrez
Jusqu'aux rives du lac bordé de petits prés.
Et là, près de la grève où son écume flotte.
Vous verrez trois tombeaux à deux pas d'une grotte.

MOI.

Trois tombeaux? Le récit ne parle que de deux,
Le proscrit et Laurence.

LE PATRE.

Et leur ami près d'eux.

MOI.

Quoi! Jocelyn ici? Vous vous trompez.

LE PATRE.

Lui-même.

Il repose en ces lieux auprès de ce qu'il aime.
Instruite, on ne sait trop comment, des grands secrets.
Quand Marthe eut tout trahi par des mots indiscrets.
Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son ame.
Rapportèrent son corps au tombeau de la dame.
Et depuis deux saisons ils sont couchés tous trois
Aux lieux qu'ils ont aimés et sous la même croix.

MOI.

Ah! vers ces trois tombeaux, berger, menez-moi vite:
J'aime à fouler le sol que sa dépouille habite.
Comme on aime à s'asseoir sur le bloc attiédi
Où le rayon du jour à peine est refroidi.

Allons! le jour encore éclaire la montagne!

LE PATRE.

N'attendez pas, Monsieur, que je vous accompagne:
Pour la dernière fois j'ai foulé ces sommets.
Allez-y seul: mes pieds n'y monteront jamais!

MOI.

Avez-vous donc, berger, peur de ce coin de terre?

LE PATRE.

Il se passe, Monsieur, là-haut quelque mystère
Que l'homme encor pécheur profane en regardant:
C'est comme un Dieu caché dans un buisson ardent.

MOI.

Qu'avez-vous vu? Parlez!

LE PATRE.

O! des choses étranges

Et faites seulement pour les regards des anges!

MOI.

Ne m'ouvrez pas ainsi votre cœur à demi.
Je crois en Dieu, berger, et j'étais leur ami!

LE PATRE.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous le raconte?

Dieu sait si je vous mens, et pourtant j'en ai honte :
Vous direz, c'est un rêve ! et je ne dormais pas !
Un jour, près des tombeaux j'avais porté mes pas,
Pour ces trois chers défunts j'avais dit mes prières,
Fait trois signes de croix et baisé leurs trois pierres,
Puis, les yeux par mes pleurs encor tout obscurcis,
Non loin, au bord du lac, pensif, j'étais assis.
Aucun vent n'en frôlait la surface limpide,
L'eau profonde y dormait, transparente et sans ride,
Et je laissais mes yeux, qui regardaient sans voir,
Avec distraction flotter sur ce miroir :
La cime des glaciers avec ses neiges blanches,
La grotte et ses tombeaux, les chênes et leurs branches,
Et le dôme serein d'un pan de firmament,
Tout s'y réfléchissait, clair, dans l'éloignement :
Soudain l'onde immobile, où mon regard se plonge,
S'illumine : et je vois, comme l'on voit en songe,
Deux figures sortir du ciel resplendissant,
Aux cimes du glacier descendre en s'embrassant,
Et, comme deux oiseaux dont l'aile est éclairée,
S'abattre sur la grotte et planer à l'entrée.

Ébloui des clartés que l'eau semblait darder.
Sans haleine, j'osais à peine regarder.
Mais l'image dans l'eau s'éclairant à mesure.
Je reconnus. Monsieur. l'une et l'autre figure.

MOI.

Et c'était?...

LE PATRE.

Jocelyn! et Laurence avec lui!
Si j'avais pu marcher je me serais enfui:
Mais je restai cloué de terreur à ma place.
Et mes yeux, malgré moi, les voyaient dans la glace.
Vêtus d'air et de jour au lieu de vêtemens.
Se tenant par la main ainsi que deux amans:
Sur l'herbe qui frémit leurs pieds joints s'arrêtèrent.
Et, de là, sans parler, leurs regards se portèrent
Sur les sites, les eaux, les arbres du beau lieu.
Comme quand on arrive, ou qu'on va dire adieu:
Tour à tour l'un à l'autre, ils se montraient du geste.
Du temps de leurs amours, hélas! le peu qui reste.
Les plantes, les rochers. les chênes éclaircis.
La mousse au bord du lac où l'on s'était assis.

La source extravasée et les nids d'hirondelles,
Et la plume par terre arrachée à leurs ailes :
Puis ils se regardaient, souriant, elle et lui,
Comme quelqu'un qui voit son idée en autrui.
Et Laurence, abaissant une main jusqu'aux herbes,
Des milles fleurs des prés cueillait de grosses gerbes,
Feuille à feuille, au hasard, nuançait leurs couleurs,
Et de la tête aux pieds se vêtissait de fleurs,
Comme une aurore au ciel se revêt de la nue ;
Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue.
Et comme pour venir assister à leurs jeux,
Tout ce qu'ils appelaient, ressuscitait pour eux.
Et les plantes croissaient à leur seule pensée,
Et la biche accourait lécher leur main baissée,
Et le chien au soleil se couchait à leurs piés,
Et les pigeons enfuis de leurs nids effrayés
Par Laurence nommés revenaient d'un coup d'aile
Becqueter son épaule et planer autour d'elle :
Et puis je vis venir d'en haut, monter d'en bas,
Hommes, femmes, enfans, que je ne connus pas :

A ces noces du ciel, foule que Dieu convie,
Qui viennent retracer et bénir une vie!
Jocelyn, lui du moins, tous les reconnaissait,
Car par son nom mortel chacun le bénissait:
Et deux anges de Dieu sur l'herbe descendirent,
Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent,
Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu
Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu:
Et j'entendis les voix d'un million de génies
Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonies;
Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur,
Aux doigts des deux amans, rougissant de bonheur,
Passaient le double anneau des noces éternelles,
Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes,
Laissaient percer du ciel un rayon de l'amour:
Et mes yeux, foudroyés de ce céleste jour,
Virent les deux amans ne former qu'un seul être
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,
Et dans un lumineux évanouissement
Fondre comme une étoile au jour du firmament!

Et comme pour mieux voir je détournais la tête,
Tout le lac frissonna du vol de la tempête
Et roula dans ses bruits avec solennité
Laurence! Jocelyn! amour! éternité!







IV

A M. DE GENOUDE

SUR SON ORDINATION



A M. DE GENOUDE

SUR SON ORDINATION

Monceaux, Décembre, 1835

Du sein expirant d'une femme
Qui te montra le ciel du geste de l'adieu,
Une nuit de douleur déracine ton ame,

Et du lit nuptial jette ta vie à Dieu.
Comme un vase où l'enfant distrait se désaltère,
Frappé d'un coup trop fort laisse fuir sa liqueur,
Ton ame laisse fuir les eaux de notre terre
Et la mort a fêlé ton cœur!

Tu ne boiras plus de notre onde.
Tu ne tremperas plus tes lèvres ni tes mains
A ces courans troublés où les ruisseaux du monde
Versent tant d'amertume ou d'ivresse aux humains:
L'ame du prêtre en vain à notre air exposée
Est la peau de brebis qu'étendait Gédéon.
On trouvait le matin sèche de la rosée
La miraculeuse toison!

Dieu seul remplira ton calice
Des pleurs tombés d'en haut pour laver le péché,
De la sueur de sang, et du fiel du supplice,
Et de l'eau de l'égout par l'éponge séché:

Comme ces purs enfans qu'à l'autel on élève,
Laissent tondre leurs fronts jusqu'au dernier cheveu.
Tu couperas du fer les rejets de ta sève
Pour jeter ta couronne à Dieu!

Tu détacheras de nos voies
Tes pieds nus qui suivront leurs sentiers à l'écart.
Dans nos courtes douleurs, dans nos trompeuses joies
De notre pain du jour tu laisseras ta part;
Tu ne combattras plus sous l'aube et sous l'étole:
C'est la paix du Seigneur que ta main doit tenir:
Tu n'élèveras plus en glaive de parole
La voix qui ne doit que bénir!

Tu chercheras. le long du fleuve.
Les rencontres du Christ, ou du Samaritain;
L'infirme. le lépreux, l'orphelin et la veuve
Viendront sous ton figuier s'asseoir dès le matin;
Ton cœur vide de soins se remplira des nôtres.

Ton manteau, si j'ai froid, l'hiver sera le mien,
Et pour prendre et porter tous les fardeaux des autres
Ton bras déposeras le tien!

Comme le jardinier mystique
Qui suivait d'Emmaüs, en rêvant, le chemin,
Et relevant les fleurs au soleil symbolique,
Marchait en émondant les tiges de la main,
Tu prendras dans chaque ame et dans chaque pensée,
Ce qui la fane aux bords ou la ronge au milieu,
Ce qui l'incline à terre ou la tient affaissée,
Et tu lèveras tout à Dieu!

Cependant trois enfans sans mère
Te suivront du regard et du pied aux autels,
Et se diront entre eux : — Ce saint fut notre père
Quand il portait son nom d'homme chez les mortels;
Et les peuples émus penseront en eux-même,
Voyant leurs bras pendus à tes robes de lins,

De l'amour du Seigneur combien il faut qu'on aime
Pour laisser ses fils orphelins!

C'est ainsi que Sion contemple
Le cèdre du Liban, taillé pour le saint lieu,
Qui soutient la charpente et parfume le temple,
Incorruptible appui de la maison de Dieu,
Tandis que les rejets de ses propres racines
Reverdissent aux lieux qu'il ombrageait avant,
Et se multipliant sur les rudes collines,
Souffrent le soleil et le vent.

Toi pourtant qui dans ta poitrine
Oses prendre et porter l'aigle des vieilles lois
Comme Paul à Tarsys prit l'œuf de la doctrine
Et le portait éclore aux soleils d'autrefois.
Ses ailes d'aujourd'hui les as-tu regardées?
Sais-tu si deux mille ans l'oiseau n'a pas grandi?
Sais-tu quelle heure il est au cadran des idées?

Et si l'aurore est le midi?...

Si l'oiseau retourne à son aire?
Si l'œuf des vérités qu'il ne peut contenir
N'est pas éclos plus loin et n'a pas changé l'ère
D'où son jour plus parfait datera l'avenir?
Sais-tu quel vol nouveau son œil divin mesure?
De quel nuage il veut s'abattre? et sur quels bords?
Et jusqu'au soir des temps pour qu'il se transfigure,
Combien il lui faut de Thabors?...

Quand le Fils de l'Homme au Calvaire.
Premier témoin de Dieu, sur sa croix expira,
Le rideau ténébreux du sombre sanctuaire
Dans le temple ébranlé du coup se déchira,
Le jour entra tout pur dans l'ombre des symboles.
Les fantômes sacrés d'Oreb et de Sina
Pâlirent aux éclairs des nouvelles paroles,
Et le passé s'illumina!

O Christ! n'était-ce pas ton signe?
N'était-ce pas pour dire à l'antique maison
Que de voiler le jour nulle arche n'était digne?
Qu'une aube se levait sans ombre à l'horizon?
Que Dieu ne resterait caché dans nul mystère?
Que tout rideau jaloux se fendrait devant toi?
Que ton verbe brûlait son voile? et que la terre
N'aurait que ton rayon pour foi?

Nouveaux fils des saintes demeures.
Dieu parle! regardez le signe de sa main,
Des pas, encor des pas pour avancer ses heures;
Le siècle a fait vers vous la moitié du chemin!
Comprenez le prodige! imitez cet exemple,
Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu!
Laissez entrer le jour dans cette nuit du temple!
Plus il fait clair, mieux on voit Dieu!

Voyez se presser à la porte
Cette foule en rumeur d'adorateurs sans voix
Qui court après ses dieux que la raison emporte,
Comme autrefois Laban après ses dieux de bois!
Ne tirez plus les siens de l'arche des symboles,
Mais dites-lui qu'aux sens le temps les a repris,
Que tous ces dieux de chair n'étaient que des idoles,
Et d'aller au Dieu des esprits!

Hâtez cette heure fortunée
Où tout ce qui languit de la soif d'adorer
Sous l'arche du Très-Haut, d'astres illuminée,
Pour aimer et bénir viendra se rencontrer!
Que le mystère entier s'éclaire et se consomme!
Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
Se transfigure encor; le Verbe s'est fait homme,
Le Verbe est fait humanité.

La foi n'a-t-elle point d'aurore?

Avant qu'à l'horizon l'astre des cieux ait lui

Dans ces foyers des nuits qu'un jour lointain colore,

On croit le reconnaitre à ces feux teints de lui ;

Mais lui-même noyant les phares de ses plages

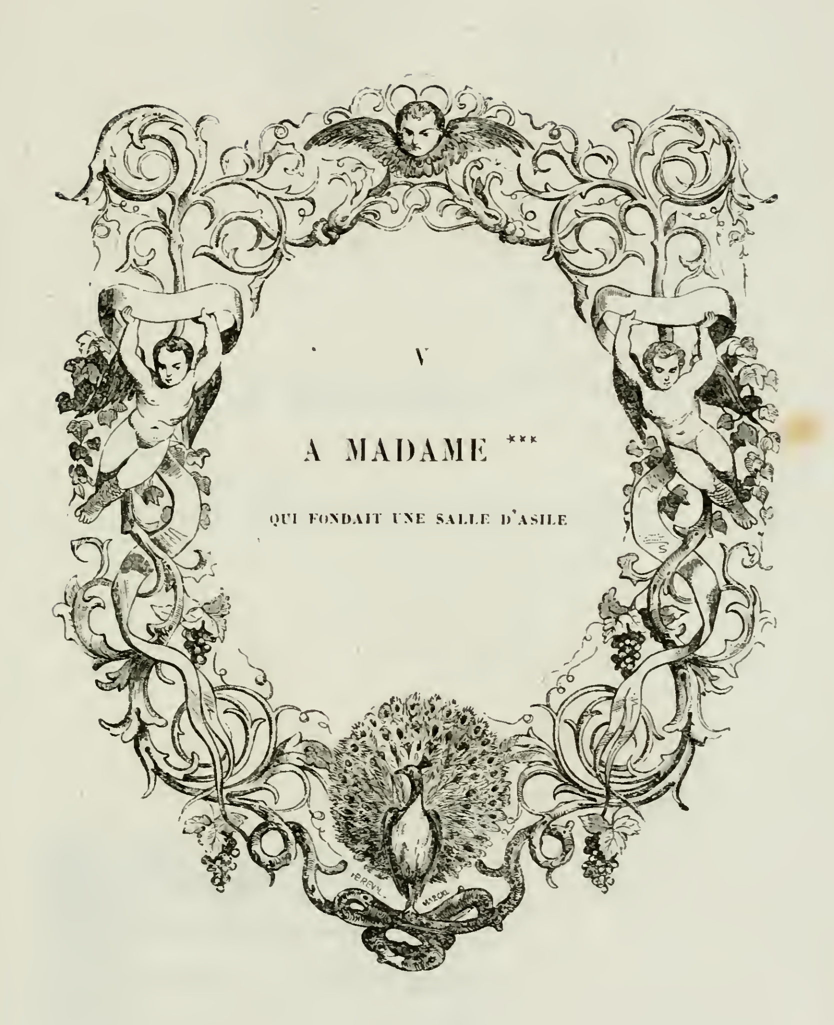
Dans des flots de splendeur et de sérénité,

Efface en avançant ses multiples images

Sous sa rayonnante unité !







V

A MADAME ***

QUI FONDAIT UNE SALLE D'ASILE



A MADAME ***

QUI FONDAIT UNE SALLE D'ASILE

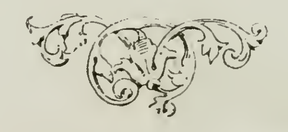
12 Juin 1836

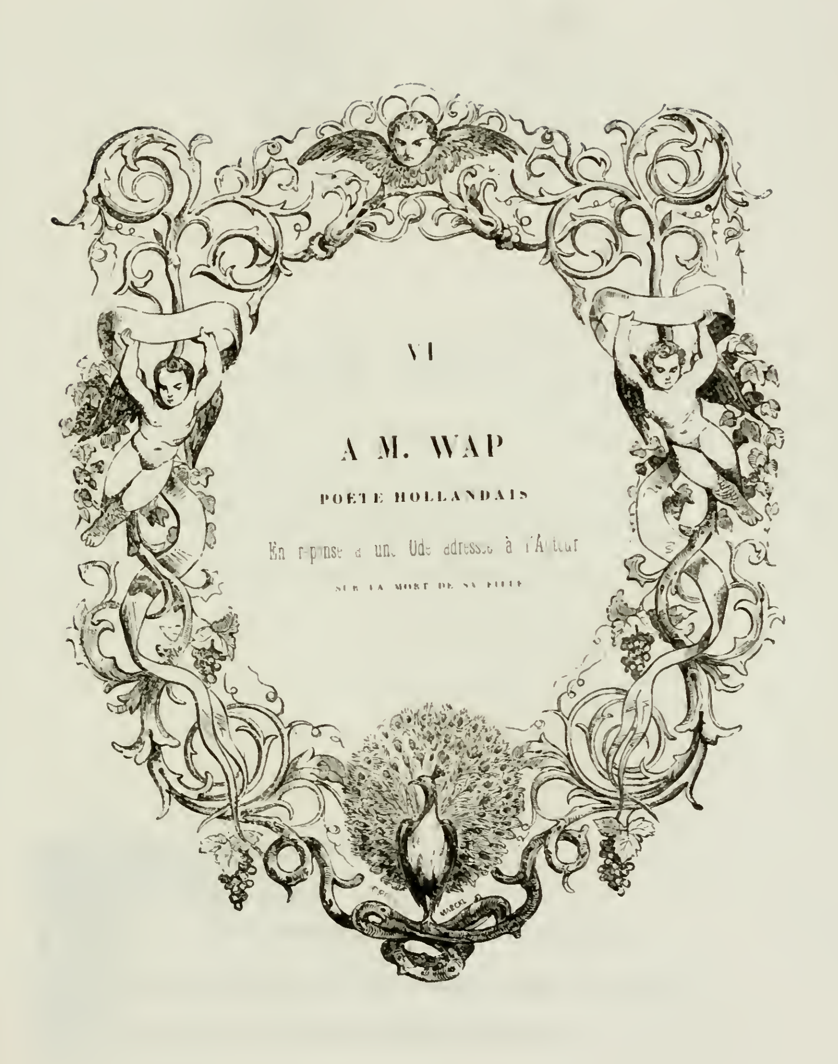
Les lionceaux ont des asiles,
Les oiseaux du ciel ont des nids,
Les pauvres mères de nos villes

N'ont point de toits pour leurs petits !

Oh ! rouvrez-leur des bras de mère.
Donnez-leur le lait et le pain.
Et gardez de la graine amère
Le van qui leur épand le grain.

Et vous, venez, timide enfance.
Bénissez Dieu sur leurs genoux :
Jamais sa tendre Providence
Ne sourit sous des traits plus doux.





VI

A M. WAP

POÈTE HOLLANDAIS

En réponse à une Ode adressée à l'Auteur

SUR LA MORT DE SA FILLE



A M. WAP

Poëte Hollandais

EN RÉPONSE A UNE ODE ADRESSÉE A L'AUTEUR

SUR LA MORT DE SA FILLE

Que le ciel et mon cœur bénissent ta pensée,
Toi qui pleures de loin ce que la mort m'a pris !
Et que par ta pitié cette larme versée

Devienne une perle sans prix !
Que l'ange de ton cœur devant Dieu la suspende,
Pour la faire briller de la splendeur des cieux,
Et qu'en larmes de joie un jour il te les rende
Ces pleurs, aumône de tes yeux !

Oh! quand j'ai lu ce nom qui remplissait naguère
De joie et de clarté mon oreille et mon cœur,
Ce nom que j'ai scellé sur mes lèvres de père
Comme un mystère de douleur !
Quand je l'ai lu gravé sur ta funèbre page,
Un nuage à mes yeux de mon cœur a monté,
Et j'ai dit en moi-même : Il n'est donc nulle plage
Où quelque ange ne l'ait porté?

Et qu'ai-je fait, dis-moi, pour mériter, ô barde,
Que ton front se couvrit de cendre avec le mien?
Dieu n'avait pas remis cette enfant sous ta garde,
Mon bonheur n'était pas le tien !

Nous parlons ici-bas des langues étrangères.
L'onde de mes torrens n'est pas l'eau que tu bois:
Mais l'ame comprend l'ame, et la pitié rend frères
Tous ceux dont le cœur est la voix.

Toute voix qui la nomme entre au fond de mon ame.
Je ne puis sans pâlir en entendre le son,
Et j'adore de l'œil jusqu'aux lettres de flamme
Qui composaient son divin nom!
Le jour, la nuit, tout haut ma bouche les épelle
Comme si dans leur sens ces lettres l'enfermaient!
Il semble à mon amour que quelque chose d'elle
Vit dans ces sons qui la nommaient.

Oh! si comme mon cœur! si tu l'avais connue!
Si dans le plus divin de tes songes d'amant
Cette forme angélique une heure était venue
Luire devant toi seulement!
Si le rayon vivant de son regard céleste,

Ce rayon, dont mon œil douze ans fut réjoui,
Eût plongé dans le tien comme un éclair qui reste
A jamais dans l'œil ébloui.

Si ses cheveux, pareils aux rayons de l'aurore,
Dont sa mère lissait les soyeux écheveaux,
Déployant les reflets du cuivre qui les dore,
Avaient déroulé leurs anneaux,
Si tu les avais vus en deux ailes de femme,
Sur sa trace en courant après elle voler
Et découvrir ce front où les baisers de l'ame
Allaient d'eux-mêmes se coller!

Si ton oreille avait entendu l'harmonie
De sa voix où déjà vibraient à l'unisson
L'innocence et l'amour, le cœur et le génie,
Modulés dans un même son!
Si de ce doux écho ton oreille était pleine
Et si, passant ton doigt sur ton front incertain,

Comme moi tu sentais encor la tiède haleine
De ses longs baisers du matin !

Comme moi tu n'aurais qu'un seul nom sur la bouche,
Qu'une blessure au cœur, qu'une image dans l'œil,
Qu'une ombre sur tes pas, qu'un rêve dans ta couche,
Qu'une lampe au fond du cercueil !
Elle, elle, et toujours elle, elle dans chaque aurore !
Elle dans l'air qui flotte afin d'y respirer !
Elle dans le passé pour s'y tourner encore,
Elle au ciel pour le désirer.

C'était l'unique fleur de l'Éden de ma vie
Où le parfum du ciel ne se corrompît pas,
Le seul esprit d'en haut que la mort assouvie
N'eût point éloigné de mes pas !
C'était de mes beaux jours la plus pure pensée,
Que Dieu d'un vœu d'amour me permit d'animer
Pour que dans ce beau corps mon âme retracée

Pût se réfléchir et s'aimer !

Je la vois devant moi, la nuit, comme une étoile
Dont la lueur me cherche et vient me caresser :
Le jour, comme un portrait détaché de la toile
Qui s'élance pour m'embrasser !
Je la vois s'enfuyant dans mon sein qui l'adore
Faire éclater, de là, son rire triomphant,
Ou du sein de sa mère, à mon baiser sonore
Apporter ses lèvres d'enfant !

Je la vois, grandissant sous les palmiers d'Asie,
Se mûrir aux rayons de ces soleils nouveaux,
Et rêveuse déjà, lutter de poésie
Avec le chant de ses oiseaux.
J'entends à son insu se révéler son ame,
Dans ces vagues soupirs d'un cœur qui se pressent,
Préludes enchantés de ses accords de femme
Où l'ame va donner l'accent !

Oui, pour revivre encor, je vis dans son image.
Le cœur plein d'un objet ne croit pas à la mort;
Elle est morte pour vous qui cherchez son visage.
Mais pour nous elle est près, elle vit, elle dort;
Je l'entends, je l'appelle, et je sais que chaque heure
Avance l'heure fixe où je vais la revoir.
Et je dis chaque jour, au penser qui la pleure :
A demain ! peut-être à ce soir !

Oh ! si de notre amour l'espoir était le rêve !
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux:
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre,
Elle ! elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encor à sa voix !

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même :

Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas,
Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
Seule réponse du trépas!
Oui, périsse et moi-même et tout ce qui respire,
Et ses mondes et lui, lui dans son ciel moqueur!
Plutôt que ce regard, plutôt que ce sourire,
Que cette image dans mon cœur!

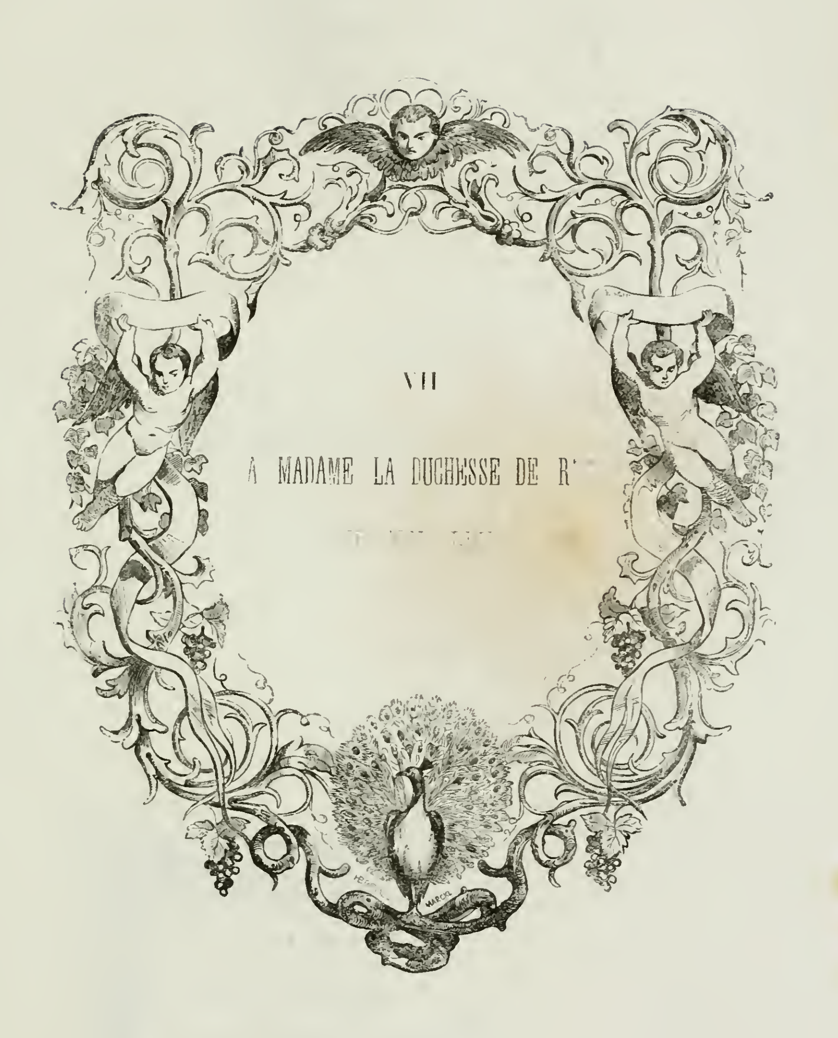
Mais toi qui m'as compris, toi dont la voix mortelle
Rend la voix dans mon sein à des échos si chers!
Toi qui me dis son nom! toi qui fais parler d'elle
La langue immortelle des vers!
Que les anges du ciel recueillent ta parole,
Cette parole aida mes larmes à sortir!
Et que le chant du ciel dont ta voix me console
Dans ta vie aille retentir.

Pour ce tribut pieux, de ta paupière humide,
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,

Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur!
Et puisse à ton chevet, veillant ton agonie,
Une enfant dans son sein recevoir tes adieux;
Essuyer ta sueur, et comme un doux génie
Cacher la mort, et montrer Dieu!







VII

A MADAME LA DUCHESSE DE R'



A MADAME

LA DUCHESSE DE R***

SUR SON ALBUM

Il est une langue secrète,
Dialecte silencieux,
Que sait l'amant ou le poëte,

Et que les yeux parlent aux yeux.

Qu'importe la langue parlée ?
Le langage humain n'est qu'un art.
Mais cette langue révélée
Dieu la fit avec le regard !

Une femme aux cheveux de soie
Qu'on voit marcher sur son chemin,
Et dont le bras nu vous coudoie,
Oh ! n'est-ce pas un mot divin !

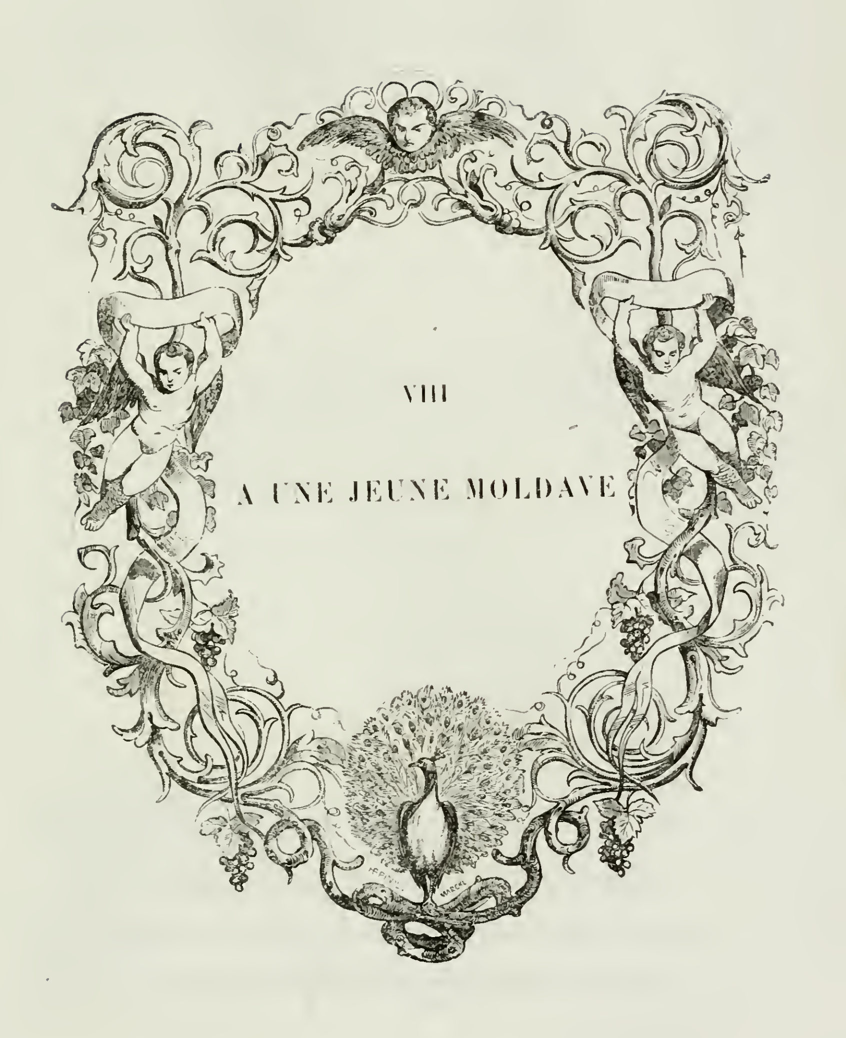
Il dit ivresse, il dit génie,
Grâce, amour, candeur, pureté :
Les yeux en boivent l'harmonie,
Et le sens en est volupté.

Il retentit longtemps dans l'ame,
Comme dans l'oreille une voix.
Et la belle image de femme
Est comme un air redit cent fois!

O noble et suave figure,
Où rayonne ivresse et langueur,
Mot caressant de la nature,
Que ne dis-tu pas dans le cœur?

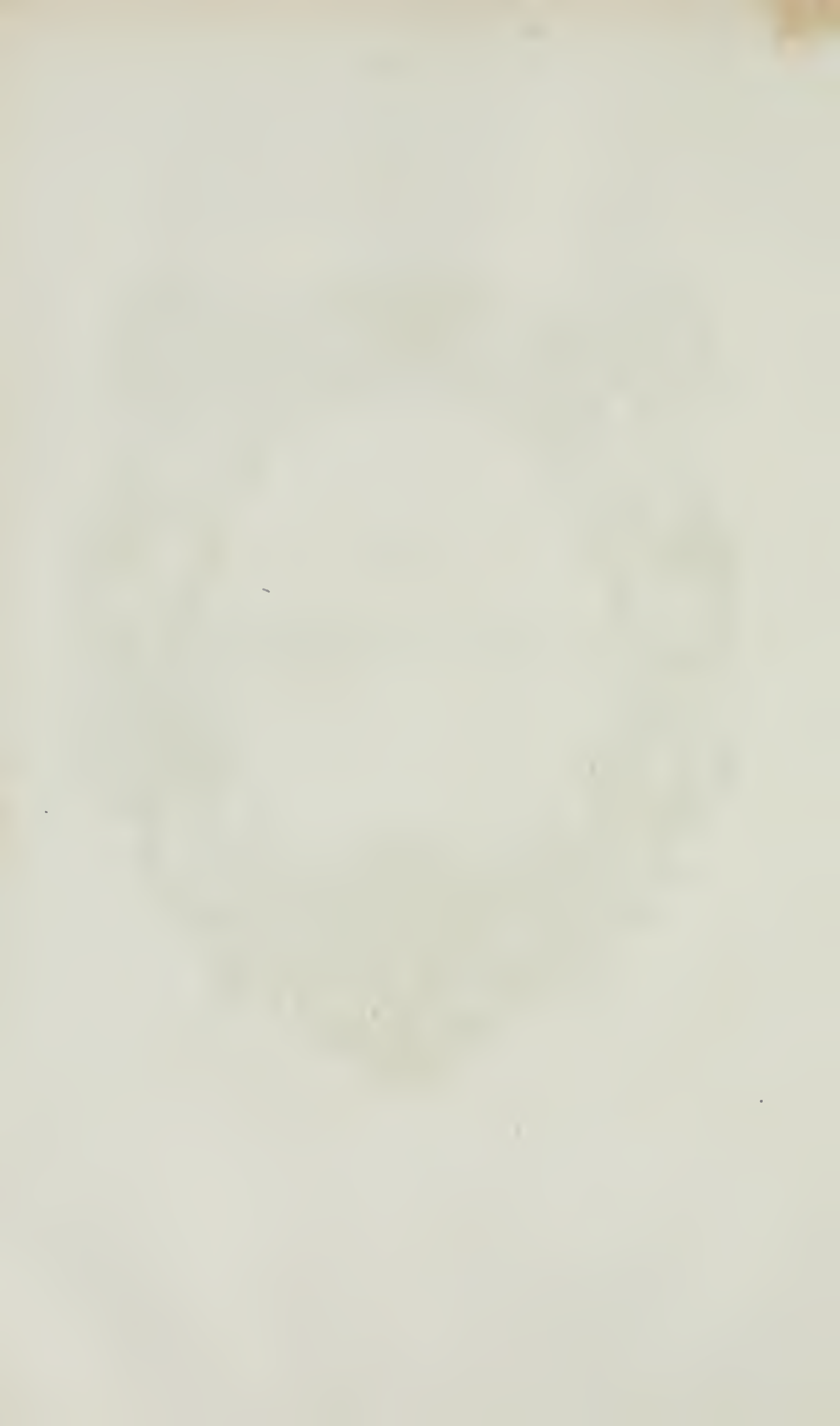






VIII

A UNE JEUNE MOLDAVE



A UNE JEUNE MOLDAVE

Paris, 24 Janvier 1837.

Souvent en respirant ces nocturnes haleines
Qui des monts éloignés descendent sur les plaines
Ou des bords disparus sur les vagues des mers,

On croit dans ces parfums, que l'esprit décompose.
Reconnaître l'odeur des lys ou de la rose
Apporté de loin par les airs.

L'imagination, cet œil de la pensée.
Se figure la tige aux rochers balancée
Exhalant pour vous seul son souffle du matin.
« Je t'aime, lui dit-on, violette ou pervenche,
« O sympathique fleur dont l'urne qui se penche
« M'adresse ce parfum lointain !

« Comme un amant distingue entre de jeunes têtes.
« Parmi ces fronts charmans qui décorent nos fêtes,
« L'odeur des blonds cheveux dont se souvient son cœur.
« A travers ces parfums mystérieux et vagues
« Que la brise des nuits fait flotter sur les vagues.
« Je démêle et bois ton odeur ! »

Ainsi, fleur du Danube attachée à sa rive,
A travers tes forêts ton doux encens m'arrive,
Et mon cœur enivré se demande pourquoi?
Pourquoi la vierge assise au pied du sycomore,
En murmurant les vers d'un pays qu'elle ignore,
Rougit-elle en pensant à moi?

C'est que la poésie est l'haleine de l'ame,
Que le vent porte loin aux oreilles de femme,
Et qui leur parle bas comme une voix d'amant:
Que la vierge attentive à la strophe touchante
Croit entre sa pensée et le livre qui chante,
Sentir un invisible aimant!

Oh! combien de baisers d'une bouche secrète
Sur la page sacrée a reçu le poète
Sans en avoir senti le délirant frisson!

Oh ! qu'il voudrait, semblable aux notes de sa lyre,
Aller boire un regard des yeux qui vont le lire,
Envieux d'un rêve et d'un son !...





IX

RÉPONSE
A UN CURÉ DE CAMPAGNE



RÉPONSE

A UN CURÉ DE CAMPAGNE

---

13 Novembre 1836.

Doux pasteur du troupeau des ames.
Qui conduis aux sources de Dieu
Ces petits enfans et ces femmes
Penchés aux coupes du saint lieu.

Semeur des célestes paroles,
Qui sème la gerbe du Christ,
Ce sénevé des paraboles
Dont le grain lève dans l'esprit.

Médecin d'intime souffrance
Qui la retourne et qui l'endort,
Qui guéris avec l'espérance
Et vivifie avec la mort.

Poète à la lyre infinie
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'a pas besoin d'autre génie
Que des battemens de ton cœur.

Eh quoi, tu craindrais que ma porte
A tes accens ne s'ouvrît pas,

Avec les anges pour escorte
Et les prophètes sur tes pas?

Homme d'amour et de prière,
Ah! loin de craindre un froid accueil,
Viens en paix, et que la poussière
De tes pieds s'attache à mon seuil.

Mes chiens, qui devinent leur maître,
D'eux-même iront lécher tes doigts.
Les colombes de ma fenêtre
Ne s'envoleront pas aux toits.

Mes oiseaux même ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude,
Et le marteau connait leur main.

Fils des champs, j'aimai de bonne heure
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure
Entre l'église et le cercueil.

Le jardin qui rit à leur porte
Dans son buisson de noisetiers,
Leur seuil couvert de feuille morte
Où le pauvre a fait des sentiers;

La voix de leur cloche sonore
Qui dit aux vains enfans du bruit:
Que le Seigneur est dans l'aurore!
Que le Seigneur est dans la nuit!

Les longs bords de leur robe blanche,
Par des groupes d'enfans suivis,

Qu'on voit balayer le dimanche
La poussière du vieux parvis.

Cette odeur de myrthe et de roses
Qui s'exhale autour de leurs pas,
Et leur voix qui parle de choses
Que l'œil des hommes ne voit pas.

Quand le sillon courbe le reste,
Eux seuls travaillent de leur main
A l'œuvre du père céleste
Pour un autre prix que du pain !

L'onde qu'ils versent désaltère
D'autres soifs que la soif des sens,
Et de tous les dons de la terre
Ils ne moissonnent que l'encens.

Viens donc, détachant ta ceinture,
Au foyer des bardes t'asseoir.
Ils sont l'hymne de la nature
Et vous en êtes l'encensoir !

Quand l'agneau victime du monde,
Dont la laine a fait tes habits,
Aux flancs des collines sans onde
Paissait lui-même les brebis,

Loin des piscines de son père
Il n'écartait pas de la main
La pauvre brebis étrangère
Trouvée aux ronces du chemin,

Et quand il glanait en exemple
L'épi laissé dans le buisson,

Et portait, humble enfant, au temple,
Les prémices de sa moisson.

Il mêlait pour grossir la gerbe
Qu'il offrait au père commun
Des brins verdoyans de chaque herbe
Et des tiges de tout parfum.







X

AMITIÉ DE FEMME

A MADAME L***

SUR SON ALBUM



AMITIÉ DE FEMME

Amitié, doux repos de l'ame,
Crépuscule charmant des cœurs,
Pourquoi, dans les yeux d'une femme,
As-tu de plus tendres langueurs?

Ta nature est pourtant la même :
Dans le cœur dont elle a fait don
Ce n'est plus la femme qu'on aime.
Et l'amour a perdu son nom.

Mais comme en une pure glace
Le crayon se colore mieux,
Le sentiment qui le remplace
Est plus visible en deux beaux yeux.

Dans un timbre argentin de femme
Il a de plus tendres accens,
La chaste volupté de l'ame
Devient presque un plaisir des sens.

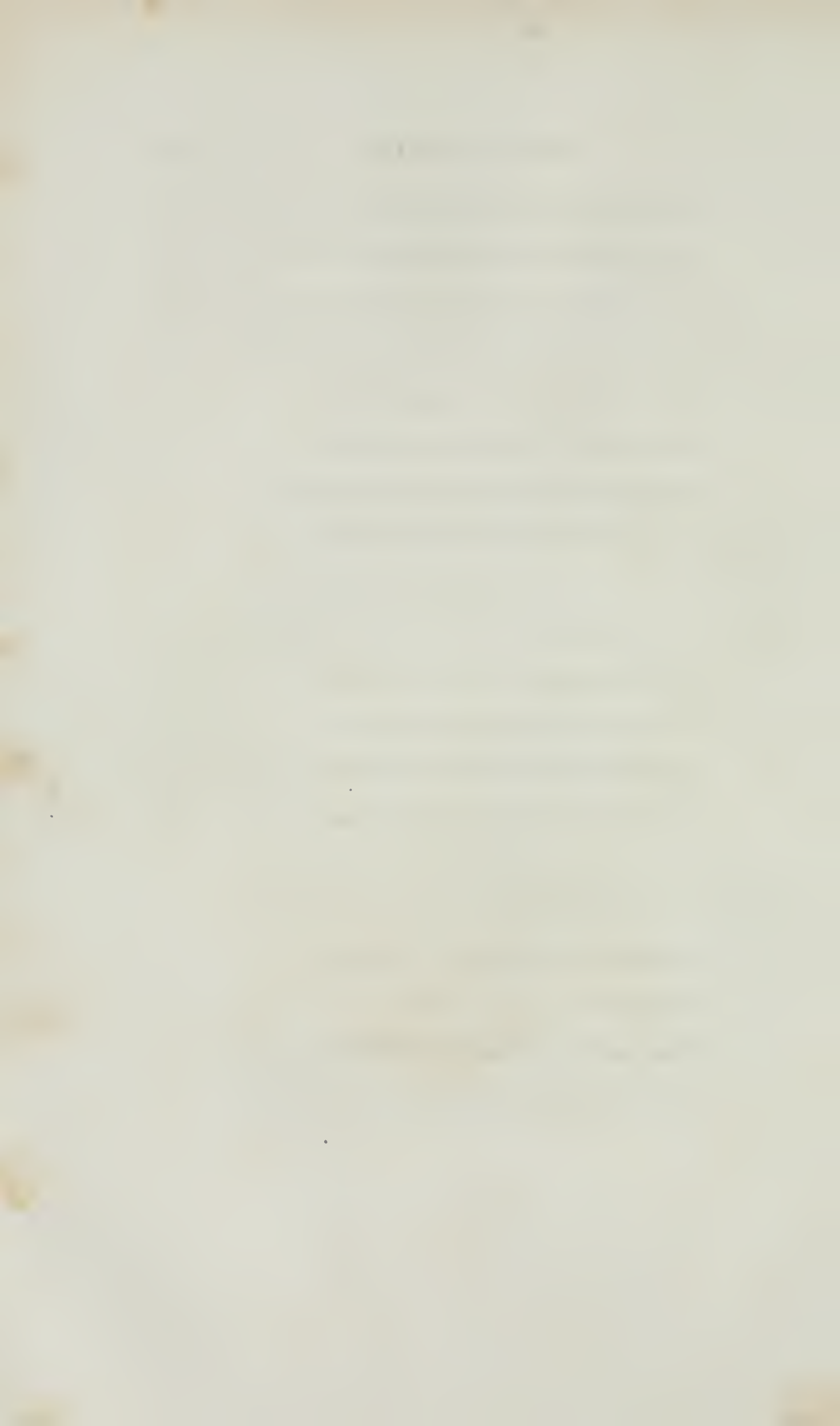
De l'homme la mâle tendresse
Est le soutien d'un bras nerveux.

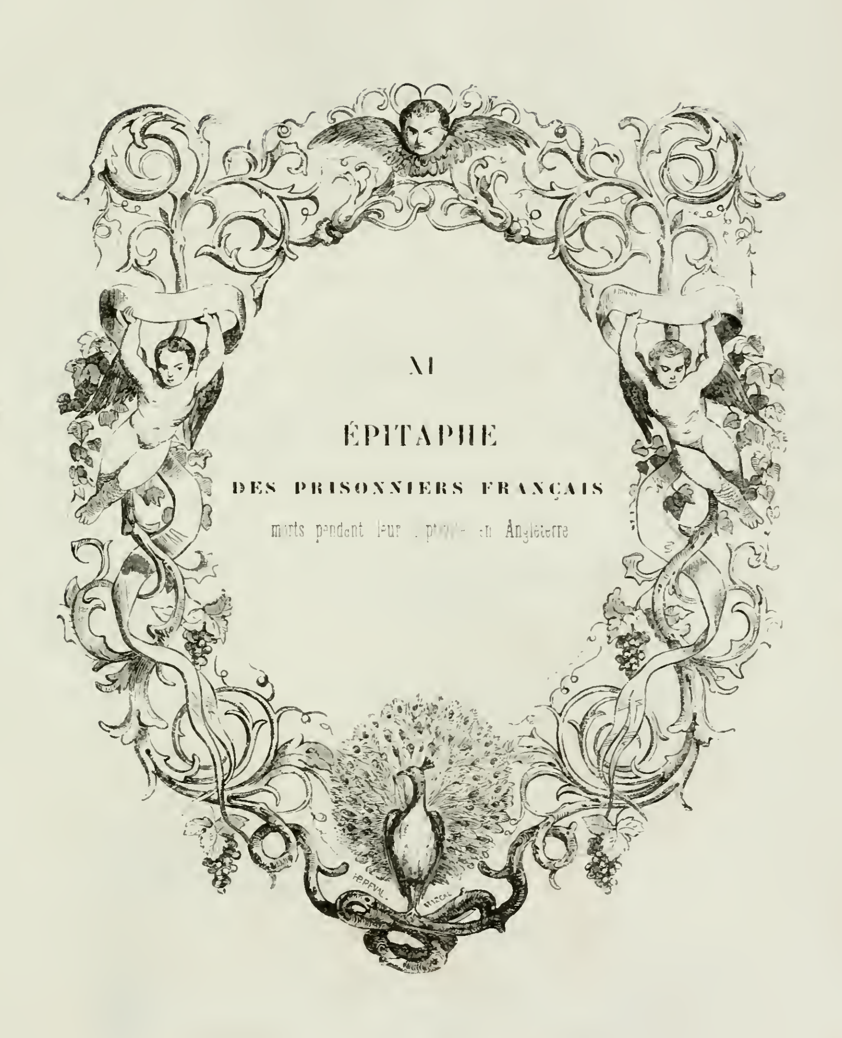
Mais la vôtre est une caresse
Qui frissonne dans les cheveux.

Oh ! laissez-moi, vous que j'adore,
Des noms les plus doux tour à tour,
O femmes ! me tromper encore
Aux ressemblances de l'amour !

Douce ou grave, tendre ou sévère,
L'amitié fut mon premier bien ;
Quelque soit la main qui me serre,
C'est un cœur qui répond au mien.

Non jamais ma main ne repousse
Ce symbole d'un sentiment ;
Mais lorsque la main est plus douce
Je la serre plus tendrement.





XI

ÉPITAPHE

DES PRISONNIERS FRANÇAIS

morts pendant leur captivité en Angleterre



ÉPITAPHE

DES PRISONNIERS FRANÇAIS

Morts pendant leur captivité en Angleterre

ET A QUI DES OFFICIERS ANGLAIS ONT ÉLEVÉ UN MONUMENT
PAR SOUSCRIPTION

Ici dorment, jetés par le flot de la guerre,
D'intrépides soldats, nés sous un ciel plus beau :
Vivans, ils ont porté les fers de l'Angleterre.

Morts, ce noble pays leur offrit dans sa terre
L'hospitalité du tombeau.

Là, toute inimitié s'efface sous la pierre,
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs,
Tout rentre dans la paix de la maison dernière,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

Écoutez! de la terre une voix qui s'élève
Nous dit : Pourquoi combattre et pourquoi conquérir?
La terre est un sépulcre et la gloire est un rêve?
Patience, ô mortels! et remettez le glaive,
Un jour encor! tout va mourir!





XII

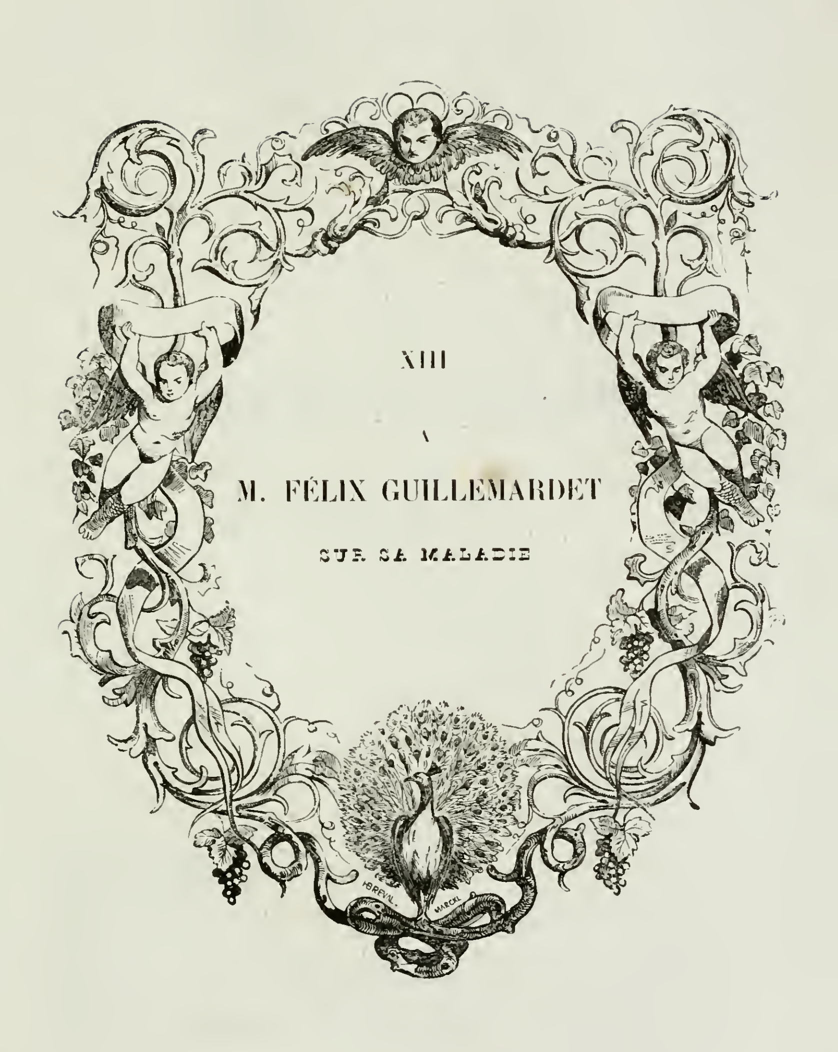
A UN ANONYME



A UN ANONYME

Ah ! béni soit celui dont l'amitié discrète
Me prodigue ses vœux sans oser se nommer,
Et que ces vœux touchans qu'il adresse au poète,
Retombent sur son front comme des fleurs qu'on jette
Retombent pour nous embaumer.





XIII

A

M. FÉLIX GUILLEMARDET

SUR SA MALADIE



A

M. FÉLIX GUILLEMARDET

SUR SA MALADIE

Saint-Point. 15 Septembre 1837.

Frère ! le temps n'est plus où j'écoutais mon ame
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit.

Où par des chants de deuil ma lyre intérieure
Allait multipliant comme un écho qui pleure
Les angoisses d'un seul esprit !

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
Je resserrais en moi l'univers amoindri :
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,
Ne jetait à Dieu que mon cri !

Ma personnalité remplissait la nature.
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi !
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-nous, mon Dieu! tout homme ainsi commence :
Le retentissement universel, immense.
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui :
De son être souffrant l'impression profonde
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde
Et lui cache les maux d'autrui !

Comme Pygmalion, contemplant sa statue.
Et promenant sa main sous sa mamelle nue
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain :
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,
Ne palpite que sous sa main.

O honte ! ô repentir ! quoi, ce souffle éphémère
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère.
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?

Hâtons-nous d'expier cette erreur d'un insecte,
Et pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte
Perdons nos voix dans le grand chœur !

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,
J'ai crié ma misère, hélas ! à voix trop haute,
Mon ame s'est brisée avec son propre cri !
De l'univers sensible atome insaisissable,
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères :
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'ame d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs !

Alors dans le grand tout mon ame répandue,
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue
Que roule l'Océan, insensible fardeau !
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,
Palpite dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme,
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang :
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité.

Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seul assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité !...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,
Ce pénible travail de sa lente croissance
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière
Avant qu'il vive sous sa main.

Les germinations sourdes de ces idées,
Pareilles à ces fleurs des saisons retardées
Que le pied du faucheur écrase avant leur fruit :
Cet éternel assaut des vagues convulsives
N'arrachant qu'un rocher par siècles à leurs rives :
Ce temps qui ne fait que du bruit !

Cet orageux effort des partis politiques.
Pour rasseoir le saint droit sur les bases antiques.
Pyramide impuissante à se tenir debout.
La liberté que l'homme immole ou prostitue
Du peuple qui la souille au tyran qui la tue
Passant des cachots à l'égout !

Dieu, comme le soleil attirant les nuages.
Le vulgaire incarnant les purs dogmes des sages.
L'erreur mettant sa main entre l'œil et le feu.
Et le sage du ciel, parlant en paraboles.
Obligé d'écarter en tremblant ces symboles.
De peur de mutiler le Dieu !

Pas un dogme immuable où le doute ne pose.
Le mensonge ou le vide au bout de toute chose.
Et le plus beau destin en trois pas traversé :

La mort coursier trompeur à qui l'espoir se fie,
S'abattant au milieu de la plus belle vie
Sur le cavalier renversé !

Ces amours enlacés par mille sympathies
Arrachés du sol tendre ainsi que des orties
A l'heure où de leurs fleurs notre ame embaumerait,
Et le sort choisissant pour but au coup suprême
La minute où le sein bat sous un sein qui l'aime
Pour percer deux cœurs d'un seul trait.

Ces mères expirant de faim le long des routes,
De leur mamelle à sec pressant en vain les gouttes,
Aux lèvres de leur fils sur leurs genoux gisant :
Le travail arrosant de sa sueur stérile
Du sol ingrat et dur l'insatiable argile
Qui boit la rosée et le sang !

Et les vents de la mort dont les fortes haleines
Vident dans le tombeau de grandes villes pleines,
Et sèchent en trois jours trois générations.
Et ces grands secoûmens de choses et d'idées,
Qui font monter si haut en vagues débordées
Les écumes des nations !

Et ces exils qui font à tant d'enfans sans mères
Des fleuves étrangers boire les eaux amères,
Et ces dégoûts d'esprit et ces langueurs du corps,
Et devant ce tombeau que leur misère envie.
Ces infirmes traînant sur les bords de la vie.
Le linceul de leurs longues morts !

Oui, j'ai trempé ma lèvre, homme, à toutes ces peines:
Les gouttes de ton sang ont coulé de mes veines;
Mes mains ont essuyé sur mon front tous ces maux.

La douleur s'est faite homme en moi pour cette foule,
Et comme un océan où toute larme coule,
Mon ame a bu toutes ces eaux !

Les tiens surtout, ami ! jeune ami dont la lèvre,
Que le fiel a touché, de sourire se sèvre !
Qui, sous la main de Dieu, penche ton front pâli,
Ton front, que tes deux mains supportant comme une urne
Soutiennent tout pesant de sa fièvre nocturne
Où la veille a laissé son pli !

Oh ! les tiennes surtout, ame que Dieu condamne,
A penser sans parler, à sentir sans organe,
A subir des vivans les mille impressions
Sans pouvoir t'y mêler du regard ou du geste,
Comme cette ombre assise au banquet et qui reste
Sans voix, mais non sans passions !

Au milieu des vivans dont la part t'est ravie,
Tu t'asseois seul devant les flots morts de ta vie,
Sans pouvoir en prendre un dans le creux de ta main
Pour tromper en courant ta soif à ces délices,
Et savoir seulement sur le bord des calices
Quel goût a le breuvage humain ?

O fils de la douleur ! frère en mélancolie !
Oh ! quand je pense à toi, moi-même je m'oublie ;
L'angoisse de tes nuits glace mes membres morts,
Je déchire des mains mes blessures pansées,
Et je sens dans mon front l'assaut de tes pensées
Battre l'oreiller que je mords !

Et j'élève au Seigneur mes deux mains vers la voûte
En lui criant tout haut ton nom pour qu'il l'écoute ;
J'entoure ton chevet et j'y veille du cœur.

Et je compte les coups de ta lente insomnie,
Et je lave des yeux après ton agonie
Le suaire de ta langueur!

Et prenant tes deux pieds froids contre ma poitrine,
Je les chauffe en mon sein sous mon front qui s'incline,
Et le barde se change en femme de douleurs,
Et ma lyre devient l'urne de Madeleine
Alors qu'elle embaumait le corps sous son haleine
Dans l'aromate de ses pleurs!





XV

FRAGMENT BIBLIQUE



FRAGMENT BIBLIQUE

MICOL, JONATHAS.

MICOL, dans l'obscurité, sans voir Jonathas.

L'astre des nuits à peine a fini sa carrière !
Et déjà le sommeil a fui de ma paupière !
O nuit ! ô doux sommeil ! tout ressent vos bienfaits !

Hélas ! et mes yeux seuls ne les goûtent jamais !

Elle tombe à genoux près de l'arche.

Toi que j'invoque en vain, toi dont la main puissante
A semé de ces feux la voûte éblouissante,
Toi ! de qui la parole a formé les humains,
Pour servir de jouet à tes divines mains,
O Dieu ! si de ce trône, ardent, inaccessible,
Où se cache à nos yeux ta majesté terrible,
Tu daignes abaisser tes regards jusqu'à nous,
Vois une amante en pleurs tombant à tes genoux !
Vois ce cœur déchiré qui tremble et qui t'implore
Au pied du tabernacle où tu veux qu'on t'adore,
T'offrir, sans se lasser de tes cruels refus,
Des vœux toujours soumis et jamais entendus !
Vois en pitié ce peuple accablé de misère,
Vois en pitié ce roi que poursuit ta colère !
A ce peuple abattu, rends ta gloire, Seigneur !
Rends ta force à Saül ! et David à mon cœur !

Elle se relève.

Quoi ! le ciel aurait-il écouté ma prière ?
Ma prière a rendu ma douleur moins amère !
Il semble qu'en mon cœur une invisible main
Verse un baume inconnu qui rafraîchit mon sein !
Quel pouvoir assoupit le feu qui me dévore ?
Est-ce un premier regard de ce Dieu que j'implore ?
Est-ce un rayon d'espoir qui descend dans mon cœur ?
Mais pour moi l'espérance, hélas ! n'est qu'une erreur.

Avec plus d'abattement.

O David ! que fais-tu ? Dans quel climat barbare
Gémis-tu, loin de moi, du sort qui nous sépare ?
Quels monts ou quels rochers cachent tes tristes jours ?
Dans quels déserts languit l'objet de mes amours ?
Seul, au fond des forêts, peut-être à la même heure,
Il lève au ciel ses mains, il m'appelle, il me pleure !
Il pleure ! et nos soupirs, autrefois confondus,

Emportés par les vents, ne se répondent plus !
Ah ! pour moi, jusqu'au jour où la main de mon père
Aura fermé mes yeux, lassés de la lumière,
Redemandant David, et lui tendant les bras,
Mes yeux de le pleurer ne se lasseront pas !

JONATHAS, s'avançant vers Micol.

Épouse de David ! que le Dieu de nos pères
Vous comble dans ce jour de ses bontés prospères !

MICOL.

Pourquoi me parlez-vous des bontés du Seigneur ?
Je n'ai depuis longtemps connu que sa rigueur !

JONATHAS.

Le Seigneur est sévère, et n'est pas inflexible :
Aux cris de l'innocence il se montre sensible,
Il abat, il relève, il console, il punit.

Tel aujourd'hui l'accuse et demain le bénit.

MICOL.

J'adore sa justice et ne puis la comprendre.
La voix d'un cœur brisé n'a pu se faire entendre,
Il m'a ravi ma joie, et la tombe aujourd'hui
Est le dernier bienfait que j'attende de lui.

JONATHAS.

Mais, si ce Dieu, ma sœur, lassé de sa colère,
Jetait sur Israël un regard moins sévère?
S'il désarmait son bras! s'il ramenait à nous
Le vengeur de Juda, mon espoir, votre époux?
Si David!...

MICOL.

Ah! cruel! quel est donc ce langage!
Pourquoi d'un tel bonheur me rappeler l'image?

Arraché de mes bras depuis un si long temps.
David est-il encore au nombre des vivans?

JONATHAS.

Eh bien! apprenez donc le sujet de ma joie.
Il vit!...

MICOL.

Il vit! ô ciel!

JONATHAS.

Et Dieu vous le renvoie!

MICOL.

Est-il vrai? quoi? David? — Ne me trompez-vous pas?
Je reverrais David?

DAVID, s'élançant du bosquet où il était caché.

David est dans tes bras!

MICOL, après un moment d'égarement

Dieu! n'est-ce point un songe? Est-il vrai que je veille?
David! quoi? c'est sa voix qui frappe mon oreille?
Je le vois, je le touche? — Oh! Dieu qui me le rends!
Ah! laisse-moi mourir dans ses embrassemens!

DAVID.

Une seconde fois, s'il faut que je la pleure!
Dieu qui vois mon délire, ô Dieu! fais que je meure!

JONATHAS, à David.

Non, rien ne saurait plus l'arracher de tes bras!

MICOL, à David.

Non : nous mourrons ensemble, où je suivrai tes pas!
Mais parle! qu'as-tu fait? dans quel climat sauvage
As-tu caché tes jours, pendant ce long veuvage?
Quel Dieu te protégea? quel Dieu t'a ramené?

DAVID.

Hélas! traînant partout mon sort infortuné,
Quels bords n'ont pas été témoins de ma misère?
J'ai porté ma fortune aux deux bouts de la terre :
D'abord, loin des humains, seul avec ma douleur,
J'ai cherché les déserts et j'aimais leur horreur :
Des profondes forêts j'aimais les vastes ombres ;
Les monts et les rochers et leurs cavernes sombres
M'ont vu pendant deux ans troubler leur triste paix,
Disputer un asile aux monstres des forêts :
Arracher aux lions leur dépouille sanglante,
Et me nourrir comme eux d'une chair palpitante.

Du moins lorsque la nuit enveloppait les cieux,
Je gravissais les monts qui dominaient ces lieux,
Et, parcourant de loin cette immense étendue,
Je revoyais la terre à mes yeux si connue:
La lune, me prêtant ses paisibles clartés,
Me montrait ces vallons par mon peuple habités,
La plaine où tant de gloire illustra mon jeune âge,
Et du fleuve sacré le paisible rivage:
Sur son cours fortuné j'attachais mes regards,
Et mes yeux de Sion distinguaient les remparts!
— Voilà Sion! disais-je. Et voilà la demeure
Où soupire Micol, où Jonathas me pleure!
Tout ce qui me fut cher habite dans ces lieux!
Et je ne pouvais plus en détacher mes yeux.
Enfin, las de traîner ma honteuse existence,
Dans mes oisives mains je ressaisis ma lance,
Et brûlant de trouver un illustre trépas,
J'allai chercher la mort au milieu des combats!
J'allai chercher la mort, je rencontrai la gloire!
Je volai, comme ici, de victoire en victoire:
Plus d'un peuple étonné me demanda pour roi:

J'ai préféré mourir à régner loin de toi!
Et je reviens enfin, à mes sermens fidèle.
Vaincre pour ma patrie ou tomber avec elle!

MICOL.

Mais sais-tu?...

DAVID.

Je sais tout et ne redoute rien :
Ce bras est votre appui, mon Dieu sera le mien.

MICOL.

Mais Saül?

DAVID.

Ses malheurs l'auront changé peut-être.

JONATHAS.

Fuis, les momens sont chers et le roi va paraître :
Que ce bocage épais te dérobe à ses yeux !

(David se retire.

MICOL.

Après tant d'infortune, attendons tout des cieux !

MICOL, JONATHAS, SAUL.

SAUL, sortant de ses tentes.

L'ombre fuit, et la terre a salué l'aurore.

Quand le Dieu d'Israël me regardait encore.
Chaque jour m'annonçait un bienfait du Seigneur.
Chaque jour maintenant m'apporte son malheur!
Quand le flambeau des cieux va finir sa carrière
Je crains l'ombre : il revient, et je hais sa lumière!
Mais qui cache aujourd'hui son disque pâlissant?
O ciel! il s'est voilé d'un nuage sanglant!
D'une clarté livide il couvre la nature!
Voyez les eaux! le ciel! les rochers, la verdure!
Tout ne se peint-il pas d'une horrible couleur?
— Soleil, je te comprends et je frémis d'horreur!

MICOL.

Mon père? calmez-vous! jamais, sur la nature.
L'aurore n'a paru plus sereine et plus pure.

JONATHAS.

O mon roi! quel prestige a fasciné vos yeux?
Jamais un jour plus beau n'a brillé dans les cieux.

SAUL.

Qui me soulagera du poids de ma vieillesse?
Hélas! qui me rendra les jours de ma jeunesse?
Aux plaines de Gessen qui conduira mes pas?
Qui me rendra ma force au milieu des combats?
Qui me rendra ces jours où ma terrible épée
Brillait comme l'éclair au fort de la mêlée?
Où, comme un vil troupeau dispersé devant nous,
Le superbe étranger embrassait nos genoux?
Autrefois tous mes jours se levaient sans nuage!
Tel qu'un jeune lion amoureux du carnage,
Chaque jour j'attaquais un ennemi nouveau,
Chaque jour m'apportait un triomphe plus beau;
Israël reposait à l'ombre de mes tentes:
Je chargeais ses autels de dépouilles sanglantes!
Et le peuple de Dieu couronnant son vengeur,
Disait : Gloire à Saül! et moi : Gloire au Seigneur!

Un moment de silence.

Et maintenant, qui suis-je? une ombre de moi-même :
Un roi qu'on abandonne à son heure suprême!
Combattant vainement cette fatalité,
Ce pouvoir inconnu dont je suis agité,
Persécuté, puni, sans connaître mon crime,
Par une main de fer entraîné dans l'abîme,
Triste objet de pitié, de mépris ou d'effroi,
L'esprit du Dieu vivant s'est séparé de moi!

MICOL.

O mon père! éloignez cette horrible pensée!

JONATHAS.

Rappelez, ô mon roi! votre vertu passée!
Soyez toujours Saül! qu'Israël aujourd'hui
Retrouve en vous son roi, son vengeur, son appui.
Ramenez la fortune, au bruit de votre gloire.

SAUL.

Malheureux ! Est-ce à moi de parler de victoire?
Va! loin des cheveux blancs la victoire s'enfuit!
Des bonheurs d'ici bas la vieillesse est la nuit!
Ce bras est impuissant à sauver ma couronne;
Dieu la mit sur mon front, mais ce Dieu m'abandonne;
Et partout un abime est ouvert sous mes pas.

JONATHAS.

Nous fléchirons le ciel!

SAUL.

On ne le fléchit pas.
Inexorable au gré de son ordre suprême,
Il conduit les mortels, les peuples, les rois même;
Aveugles instrumens de ses secrets desseins.
Tout tremble devant nous; nous tremblons dans ses mains.

Sous les doigts du potier, l'argile est moins soumise.
Et Dieu, quand il lui plaît, nous rejette et nous brise;
Il m'a brisé, mon fils! j'ai régné, j'ai vécu!
Bientôt ma race et moi, nous aurons disparu!

JONATHAS.

D'où vous vient, ô mon roi! cet effrayant augure?

SAUL.

Ah! je lis mon arrêt sur toute la nature!
Un fantôme implacable agite mon sommeil,
Un fantôme implacable assiége mon réveil:
Mille songes affreux, sans liaison, sans suite,
Sont présens à toute heure à mon ame interdite;
— Un jeune homme expirant sous un coup inhumain!
— Un vieillard malheureux se perçant de sa main!
— Un trône en poudre, — un roi dont le destin s'achève,
— Un autre qui s'éteint, — un autre qui se lève,
— De la joie et du sang! — un triomphe! — un cercueil!

— Et des chants de victoire! et des accens de deuil!
Ce désordre confus et ces sombres images.
Peut-être du sommeil sont-ils les vains ouvrages?
J'ai fait, pour les lier, des efforts superflus:
Mon fils, depuis longtemps Dieu ne m'éclaire plus!

JONATHAS.

Demandez-lui, Seigneur! sa force et sa lumière.
Espérez tout de lui!

SAUL.

Que veux-tu que j'espère?
Où sont mes défenseurs? où sont mes compagnons?
Le glaive a moissonné leurs vaillans bataillons.
Au milieu des combats, ils sont tombés sans vie:
Je foule leur poussière et je leur porte envie!
Ils sont morts sans leur frère en vengeant leur pays!
C'est moi qu'il faut pleurer, puisque je leur survis!
Quel appui, Dieu puissant, reste-t-il à ta cause?

Sur quel héros faut-il que mon bras se repose?
Un vieillard, un enfant, une femme et des pleurs.
Voilà donc mon espoir! voilà donc tes vengeurs!

MICOL.

Il en restait un autre!

SAUL.

Et qui donc?

JONATHAS.

O mon père.
N'aviez-vous pas deux fils? n'avais-je pas un frère?

SAUL.

Que dites-vous? ô ciel! oh! regrets superflus!
Oui, David fut mon fils, hélas! il ne l'est plus.

David n'est plus mon fils! ah! s'il l'était encore!
S'il entendait la voix du vieillard qui l'implore!
Si le Seigneur pour nous armait encor sa main
De la foudre sacrée ou d'un glaive divin!
Il rendrait à mes sens la force et la lumière,
Et l'ennemi tremblant, couché dans la poussière,
Sous nos coups réunis tomberait aujourd'hui!
Car David est ma force et Dieu marche avec lui.
Mais j'ai brisé moi-même un appui si fidèle,
C'est par des attentats que j'ai payé son zèle;
David n'est plus mon fils! je l'ai trop outragé!
Si mon malheur le venge, il est assez vengé!

JONATHAS.

A ce héros, Seigneur, rendez plus de justice!
Ah! s'il savait son prince au bord du précipice,
Ce héros généreux viendrait, n'en doutez pas,
Se venger de vos torts en vous offrant son bras!

SAUL.

Ah! tu dis vrai, peut-être, oui, ce cœur magnanime
Est fait pour concevoir un dessein si sublime.
Mais séparé de nous, au fond de ses déserts,
Il n'a point entendu le bruit de nos revers?
Il ne reviendra pas me ramener ma gloire?

JONATHAS.

Eh bien! Seigneur, eh bien! ce que vous n'osez croire,
Ce fils reconnaissant pour vous l'a déjà fait.

SAUL.

Oh ciel!

JONATHAS.

Oui, de ces lieux s'approchant en secret,
David humble et tremblant, attend dans le silence

Que son père et son roi l'admette en sa présence

SAUL.

Quoi! David?

JONATHAS.

Oui, David, en ce danger pressant.
Veut vous offrir sa tête, ou vous donner son sang.

SAUL.

Ah! béni soit le ciel qui vers nous le renvoie!
David? où donc es-tu? courez que je le voie!
Je brûle de serrer dans mes bras attendris
Le salut d'Israël, mon vengeur et mon fils!

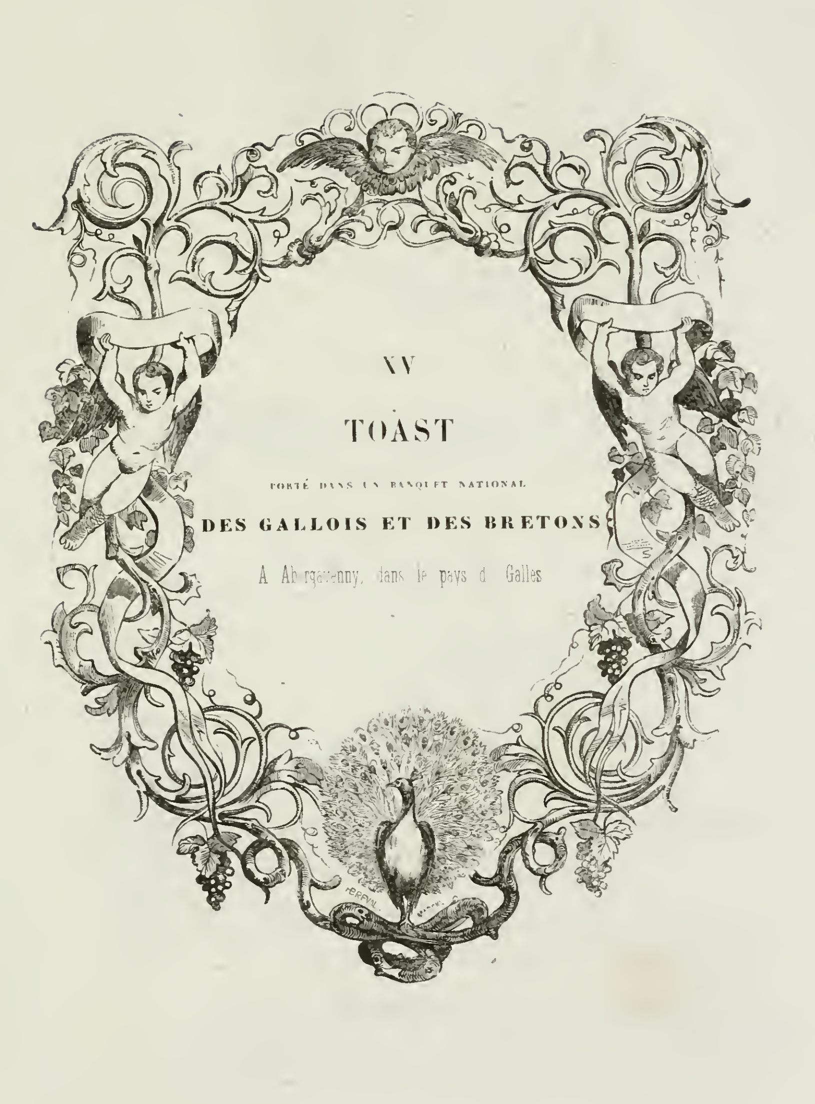
(Micol et Jonathas se retirent.)

SAÜL, SEUL.

Je vais donc le revoir ! jour heureux et terrible !
Pour un cœur grand et fier, oh ! Dieu ! qu'il est pénible
De s'offrir dans l'opprobre et dans l'adversité
Aux regards d'un héros qu'on a persécuté ;
Mais, que dis-tu, Saül ? Dans ce moment suprême,
Sois juste, et tu seras plus grand qu'il n'est lui-même !

. . . .





XV

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL

DES GALLOIS ET DES BRETONS

À Abergavenny, dans le pays de Galles



TOAST

porté dans un banquet national

DES GALLOIS ET DES BRETONS, A ABERGAVENNY

DANS LE PAYS DE GALLES *

Saint-Point, 25 Septembre 1838.

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive

* On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race

Dont chacun d'eux gardait la symbolique part ;
Frère! se disaient-ils, reconnais-tu la lame?
Est-ce bien là l'éclair? l'eau, la trempe et le fil?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il?

Et nous, nous vous disons : O fils des mêmes plages!
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur.
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages.
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur?...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils?
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils?

Le vent ne fait-il pas battre sur vos épaules
Au branle de vos pas ces forêts de cheveux,
Crinière aux nœuds dorés du vieux lion des Gaules.

Où le soleil sanglant fait ondoyer ses feux ?
Ne résonnent-ils pas au souffle des tempêtes
Comme ce crin épars par les lances porté,
Étendards naturels que font flotter nos têtes
Sur les clans de la liberté ?

De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul revers ne lasse et nul jour ne dément ?
Nos langues où le bruit de nos grèves domine
Ne vibrent-elles pas, rudes du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson ?

Ne nous jouons-nous pas où le dauphin se joue ?
N'entrelaçons-nous pas, comme d'humbles roseaux,
Le pin durci du pôle au chêne qui le noue

Pour nous bercer aux vents dans les vallons des eaux?
N'emprisonnons-nous pas dans la toile sonore
L'aile de la tempête, et, sur les flots amers,
N'aimons-nous pas à voir le jour nomade éclore
De toutes les vagues des mers?

Le coursier aux crins noirs, trône vivant des braves,
Ne nous nomme-t-il pas dans ses hennissemens?
Nos bardes n'ont-ils pas des chants tristes et graves,
Des harpes de Morven vieux retentissemens?
N'en composent-ils pas les cordes les plus douces
Avec les pleurs de l'homme et le sang des héros,
Le vent plaintif du nord qui siffle sur les mousses,
Le chien qui hurle aux bords des flots?

Le poli de l'acier, l'éclair de l'arme nue,
Ne caressent-ils pas nos mains et nos regards?
Est-il un horizon plus doux à notre vue

Qu'un soleil de combats sur des épis de dards?
Le passé dans nos cœurs n'a-t-il pas des racines
Qu'on ne peut extirper ni secouer du sol.
Et ne restons-nous pas rochers sous les ruines
Quand la poussière a pris son vol?...

Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères!
Le sang de nos aïeux là-haut nous avoûra.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres.
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra!
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches!
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit!
Hourra pour le Seigneur qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid!

Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix!
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes!

Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais!
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,
L'aigle engraissé de mort, dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons! *

L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare.
Le titre de famille est écrit en tout lieu.
L'homme n'est plus français, anglais, romain, barbare.
Il est concitoyen de l'empire de Dieu!
Les murs des nations s'écroulent en poussières.
Les langues de Babel retrouvent l'unité.
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité!

Réjouissons-nous donc dans le jour qu'il nous prête.

* A Waterloo.

L'aube des jours nouveaux fait poindre ses rayons.
Vous serez dans les temps, monts à la verte crête,
Un Sinaï de paix entre les nations !
Sous nos pas cadencés faisons sonner la terre.
Jetons nos gants de fer et donnons-nous la main.
C'est nous qui conduisons aux conquêtes du père
Les colonnes du genre humain !

Dans le drame des temps nous avons deux grands rôles.
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers !
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers !
Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté,
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la paix et la liberté.

Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde,

Désaltérés déjà buvons aux nations!
Iles! ou continens! que l'onde entoure ou borde.
Ayez part sous le ciel à nos libations!
Oui, buvons, et passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel!





XVI

A UNE JEUNE FILLE POETE



A

UNE JEUNE FILLE POÈTE *

Saint-Point, 24 Août 1838.

Quand assise le soir au bord de ta fenêtre
Devant un coin du ciel qui brille entre les toits,
L'aiguille matinale a fatigué tes doigts,

* Ces vers furent adressés à mademoiselle Antoinette Quarré, jeune ouvrière de Dijon, qui avait envoyé à l'auteur plusieurs pièces de vers, imprimées depuis, qui ont vivement excité l'étonnement et l'admiration du public.

Et que ton front comprime une ame qui veut naître :
Ta main laisse échapper le lin brodé de fleurs
Qui doit parer le front d'heureuses fiancées.
Et de peur de tacher ses teintes nuancées
Tes beaux yeux retiennent leurs pleurs.

Sur les murs blancs et nus de ton modeste asile.
Pauvre enfant! d'un coup d'œil tout ton destin se lit.
Un crucifix de bois au-dessus de ton lit.
Un réséda jauni dans un vase d'argile.
Sous tes pieds délicats la terre en froids carreaux,
Et près du pain du jour que la balance pèse
Pour ton festin du soir le raisin ou la fraise
Que partagent tes passereaux.

Tes mains sur tes genoux un moment se délassent.
Puis tu vas t'accouder sur le fer du balcon
Où le pampre grimpant, le lierre au noir flocon
A tes cheveux épars, amoureux s'entrelacent :

Tu verses l'eau de source à ton pâle rosier,
Tu gazouilles son air à ton oiseau fidèle
Qui béquète ta lèvre en palpitant de l'aile
A travers les barreaux d'osier.

Tu contemples le ciel que le soir décolore,
Quelque dôme lointain de lumière écumant,
Ou plus haut, seule au fond du vide firmament
L'étoile, comme toi que Dieu seul voit éclore;
L'odeur des champs en fleurs monte à ton haut séjour.
Le vent fait ondoyer tes boucles sur ta tempe,
La nuit ferme le ciel, tu rallumes ta lampe,
Et le passé t'efface un jour!...

Cependant le bruit monte et la ville respire,
L'heure sonne appelant tout un monde au plaisir.
Dans chaque son confus que ton cœur croit saisir
C'est le bonheur qui vibre ou l'amour qui respire.
Les chars grondent en bas et font frissonner l'air;

Comme des flots pressés dans le lit des tempêtes,
Ils passent emportant les heureux à leurs fêtes,
Laissant sous la roue un éclair.

Ceux-là versent au seuil de la scène ravie
Cette foule attirée au vent des passions,
Et qui veut aspirer d'autres sensations
Pour oublier le jour et pour doubler la vie :
Ceux-là rentrent des champs, sur de plians aciers,
Berçant les maîtres las d'ombrage et de murmure.
Des fleurs sur les coussins, des festons de verdure
Enlacés aux crins des coursiers.

La musique du bal sort des salles sonores,
Sous les pas des danseurs l'aïr ébranlé frémit,
Dans des milliers de voix le chœur chante ou gémit :
La ville aspire et rend le bruit par tous les pores.
Le long des murs dans l'ombre on entend retentir
Des pas aussi nombreux que des gouttes de pluie,

Pas indécis d'amant où l'amante s'appuie
Et pèse pour le ralentir.

Le front dans tes deux mains, pensive tu te penches.
L'imagination te peint de verts coteaux
Tout résonnans du bruit des forêts et des eaux,
Où s'éteint un beau soir sur des chaumières blanches.
Des sources aux flots bleus voilés de liserons,
Des prés où quand le pied dans la grande herbe nage,
Chaque pas, aux genoux fait monter un nuage
D'étamine et de moucherons.

Des vents sur les guérets, ces immenses coups d'ailes,
Qui donnent aux épis leurs sonores frissons,
L'aubépine neigeant sur les nids des buissons,
Les verts étangs rasés du vol des hirondelles:
Les vergers allongeant leur grande ombre du soir,
Les foyers des hameaux ravivant leurs lumières,
Les arbres morts couchés près du seuil des chaumières

Où les couples viennent s'asseoir.

Ces conversations à voix que l'amour brise,
Où le mot commencé s'arrête et se repent,
Où l'avide bonheur que le doute suspend
S'envole après l'aveu que lui ravit la brise :
Ces danses où l'amant prenant l'amante au vol,
Dans le ciel qui s'entr'ouvre elle croit fuir en rêve
Entre le bond léger qui du gazon l'enlève,
Et son pied qui retombe au sol !

Sous la tente de soie ou dans ton nid de feuille
Tu vois rentrer le soir, altéré de tes yeux,
Un jeune homme au front mâle, au regard studieux,
Votre bonheur tardif dans l'ombre se recueille.
Ton épaule s'appuie à celle de l'époux,
Sous son front déridé ton front nu se renverse,
Son œil luit dans ton œil pendant que ton pied berce
Un enfant blond sur tes genoux !

De tes yeux dessillés quand ce voile retombe,
Tu sens ta joue humide et tes mains pleines d'eau :
Les murs de ce réduit où flottait ce tableau
Semblent se rapprocher pour voûter une tombe :
Ta lampe y jette à peine un reste de clarté.
Sous tes beaux pieds d'enfant tes parures s'écoulent.
Et tes cheveux épars et les ombres déroulent
Leurs ténèbres sur ta beauté.

Cependant te temps fuit, la jeunesse s'écoule.
Tes beaux yeux sont cernés d'un rayon de pâleur.
Des roses sans soleil ton teint prend la couleur.
Sur ton cœur amaigri ton visage se moule.
Ta lèvre a replié le sourire, ta voix
A perdu cette notte où le bonheur tressaille :
Des airs lents et plaintifs mesurent maille à maille
Le lin qui grandit sous tes doigts.

Eh ! quoi ! ces jours passés dans un labeur vulgaire

A gagner miette à miette un pain trempé de fiel,
Cet espace sans air, cet horizon sans ciel,
Ces amours s'envolant au son d'un vil salaire,
Ces désirs refoulés dans un sein étouffant,
Ces baisers, de ton front chassés comme la mouche
Qui bourdonne l'été sur les coins de ta bouche,
C'est donc là vivre, ô belle enfant !

Nul ne verra briller cette étoile nocturne?
Nul n'entendra chanter ce muet rossignol?
Nul ne respirera ces haleines du sol
Que la fleur du désert laisse mourir dans l'urne?
Non, Dieu ne brise pas sous ses fruits immortels
L'arbre dont le génie a fait courber la tige;
Ce qu'oublia le temps, ce que l'homme néglige,
Il le réserve à ses autels !

Ce qui meurt dans les airs, c'est le ciel qui l'aspire :
Les anges amoureux recueillent flots à flots

Cette vie écoulée en stériles sanglots ;
Leur aile emporte ailleurs ce que ta voix soupire
De ces langueurs de l'ame où gémit ton destin.
De tes pleurs sur ta joue, hélas ! jamais cueillies.
De ces espoirs trompés, et ces mélancolies.
Qui pâlissent ton pur matin.

Ils composent tes chants, mélodieux murmure
Qui s'échappe du cœur par le cœur répondu :
Comme l'arbre d'encens que le fer a fendu
Verse en baume odorant le sang de sa blessure ?
Aux accords du génie, à ces divins concerts.
Ils mêlent étonnés ces pleurs de jeune fille
Qui tombent de ses yeux et baignent son aiguille.
Et tous les soupirs sont des vers !

Savent-ils seulement si le monde l'écoute ?
Si l'indigence énerve un génie inconnu ?
Si le céleste encens au foyer contenu

Avec l'eau de ses yeux dans l'argile s'égoutte?
Qu'importe aux voix du ciel l'humble écho d'ici-bas?
Les plus divins accords qui montent de la terre
Sont les élans muets de l'ame solitaire
Que le vent même n'entend pas.

Non, je n'ai jamais vu la pâle giroflée,
Fleurissant au sommet de quelque vieille tour
Que bat le vent du nord ou l'aile du vautour,
Incliner sur le mur sa tige échevelée;
Non, je n'ai jamais vu la stérile beauté,
Pâlissant sous ses pleurs sa fleur décolorée,
S'exhaler sans amour et mourir ignorée,
Sans croire à l'immortalité!

Passe donc tes doigts blancs sur tes yeux, jeune fille!
Et laisse évaporer ta vie avec tes chants;
Le souffle du Très-Haut sur chaque herbe des champs
Cueille la perle d'or où l'aurore scintille:

Toute vie est un flot de la mer de douleurs ;
Leur amertume un jour sera ton ambroisie ;
Car l'urne de la gloire et de la poésie
Ne se remplit que de nos pleurs !







XVII

CANTIQUE

SUR UN RAYON DE SOLEIL



CANTIQUE

[illegible]

Je suis seul dans la prairie
Assis au bord du ruisseau :
Déjà la feuille flétrie.

Qu'un flot paresseux charie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier !

Par instans le vent qui semble
Couler à flots modulés

Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir
Sans que l'ombre d'un nuage
Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruisselant de feuille en feuille
Un rayon répercuté
Parmi les lys que j'effeuille,
Filtre, glisse, et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,

Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur,
La branche sur l'eau l'égoutte,
L'aile d'insecte et la goutte
En font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce
Le vert grillage du bord,
La lumière se disperse
En étincelle, et traverse
Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage
On voit, en brillans réseaux,

Jouer un flottant nuage
De mouches au bleu corsage
Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,
De rossignols frais éclos
Un nid tapissé d'étoupe
Se penche comme une coupe
Qui voudrait puiser ses flots.

La mère habile entrecroise
Au fil qui les réunit,
Les ronces et la framboise,
Et tend, comme un toit d'ardoise.
Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant.

Je vois son œil qui promène
Sa noire prunelle pleine
De son amour suppliant !

Puis refermant, calme et douce,
Ses yeux, sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante providence !
Quelle douce confidence
D'amour, de paix, de beauté !

Dans un moment de tendresse,
Seigneur, on dirait qu'on sent

Ta main douce qui caresse
Ce vert gazon qui redresse
Son poil souple et frémissant !

Tout sur terre fait silence
Quand tu viens la visiter,
L'ombre ne fuit ni n'avance,
Mon cœur même qui s'élance
Ne s'entend plus palpiter !

Ma pauvre ame ensevelie
Dans cette mortalité
Ouvre sa mélancolie,
Et comme un lin la déplie
Au soleil de ta bonté.

S'enveloppant tout entière
Dans les plis de ta splendeur.

Comme l'ombre à la lumière
Elle ruisselle en prière,
Elle rayonne en ardeur!

Oh! qui douterait encore
D'une bonté dans les cieux,
Devant un brin de l'aurore,
Qui s'égare et fait éclore
Ces ravissemens des yeux?

Est-il possible, ô nature!
Source dont Dieu tient la clé,
Où boit toute créature,
Lorsque la goutte est si pure,
Que l'abîme soit troublé?

Toi qui dans la perle d'onde,
Dans deux brins d'herbe pliés,

Peux enfermer tout un monde
D'un bonheur qui surabonde
Et déborde sur tes pieds.

Avare de ces délices,
Qu'entrevoit ici le cœur,
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices
Et répandre la liqueur?

Dans cet infini d'espace,
Dans cet infini du temps.
A la splendeur de ta face.
O mon Dieu! n'est-il pas place
Pour tous les cœurs palpitans?

Source d'éternelle vie,
Foyer d'éternel amour.

A l'ame à peine assouvie
Faut-il que le ciel envie
Son étincelle et son jour?

Non, ces courts momens d'extase
Dont parfois nous débordons,
Sont un peu de miel du vase,
Écume qui s'extravase
De l'océan de tes dons!

Elles y nagent, j'espère,
Dans les secrets de tes cieux,
Ces chères ames, ô père!
Dont nous gardons sur la terre
Le regret délicieux!

Vous, pour qui mon œil se voile
Des larmes de notre adieu,

Sans doute dans quelque étoile
Le même instant vous dévoile
Quelque autre perle de Dieu !

Vous contemplez assouvies,
Des champs de sérénité,
Où vous écoutez ravies,
Murmurer la mer de vies
Au lit de l'éternité !

Le même Dieu qui déploie
Pour nous un coin du rideau
Nous enveloppe et nous noie,
Vous dans une mer de joie,
Moi dans une goutte d'eau !

Pourtant mon ame est si pleine,
O Dieu ! d'adoration !

Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration !

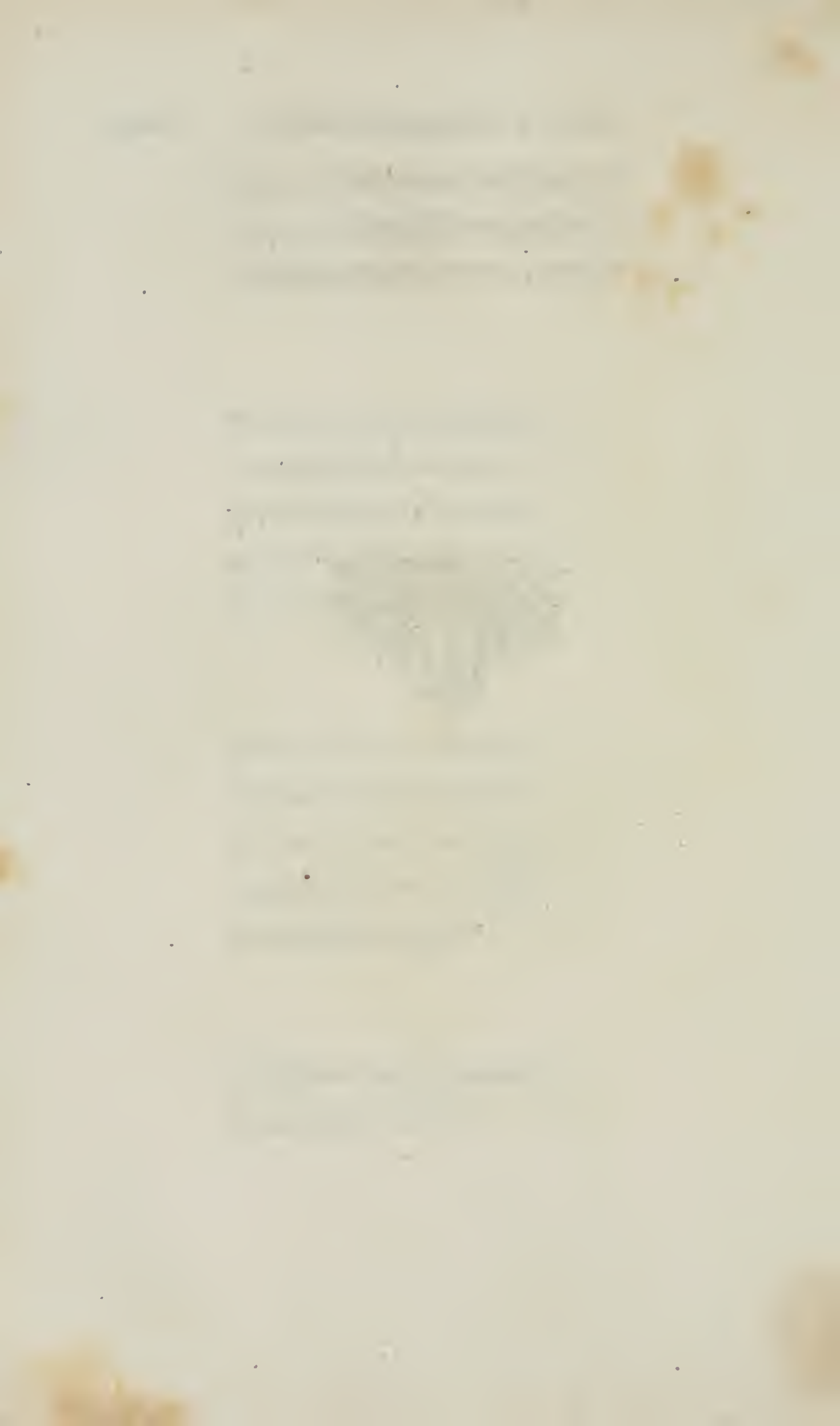
Par ce seul rayon de flamme,
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon ame
Venait délier la trame
Rien ne changerait en moi !

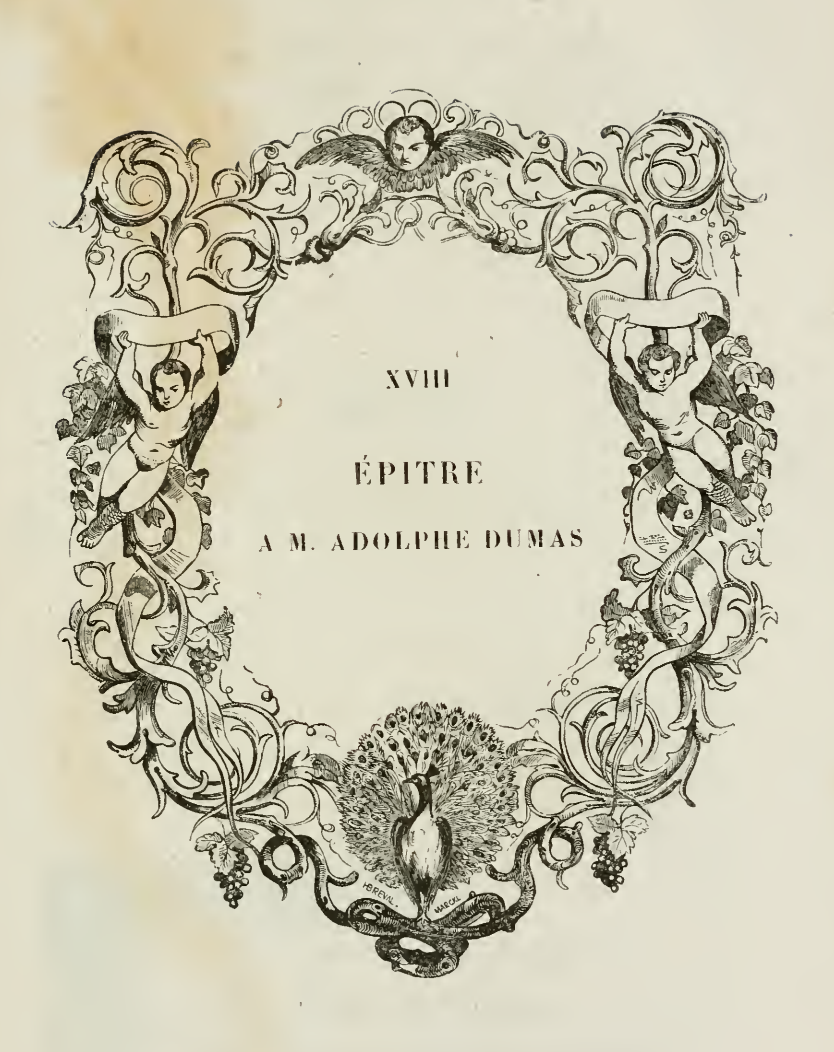
Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel,
En voix du concert de l'ange,
Changerait ma voix de fange
Et deviendrait éternel !

Oh ! gloire à toi qui ruisselle
De tes soleils à la fleur !

Si grand dans une parcelle !
Si brûlant dans l'étincelle !
Si plein, dans un pauvre cœur !







XVIII

ÉPITRE

A M. ADOLPHE DUMAS



ÉPITRE

A M. ADOLPHE DUMAS

---

18 Septembre 1838.

Musa pedestris.

Dans les plis d'un coteau j'étais assis à terre,
Le soleil inondant l'horizon solitaire,
Une brise des bois jouant dans mes cheveux,

Paix, lumière et chaleur, servi dans tous mes vœux,
Mon jeune chien quêtant parmi les sillons fauves,
Effeuillait à mes pieds les bluets et les mauves,
Faisant lever joyeux, l'alouette du sol
Dont le rire en partant l'insultait dans son vol :
Et tout était sourire et graces sur mes lèvres :
Et semblable au berger qui rappelle ses chèvres,
Et rassemble au bercail les petits des troupeaux :
Tous mes sens rappelaient mon esprit au repos.
Je bénissais celui dont l'immense nature
Prête place au soleil à chaque créature,
Et la terre de Dieu qui, du val au coteau,
A pour nous cacher tous un coin de son manteau :
Et je ne savais pas, dans ma paisible extase,
Si quelque ver rongeur piquait au cœur ma phrase,
Si l'encre à flots épais distillait du flacon
Pour faire sur la feuille une tache à mon nom :
Ou si quelque journal aux doctrines ridées,
Comme les factions enrôlant les idées,
Condamnait ma pensée à tenir dans l'esprit
Et dans l'étroit pathos de *l'orateur inscrit*.

Et jetait sur mon vers ou sur ma prose indigne
L'ombre de ces grands noms qu'un *gérant* contresigne;
Le *Courrier* m'eût privé de feu, de sel et d'eau,
Que le jour sur mon front n'eût pas brillé moins beau.

Oh! nous sommes heureux parmi les créatures,
Nous à qui notre mère a donné deux natures,
Et qui pouvons, au gré de nos instincts divers,
Passer d'un monde à l'autre et changer d'univers!
Lorsque nos pieds saignant dans les sentiers de l'homme
Ont usé cette ardeur que le soleil consomme,
Notre ame, à ses labeurs disant un court adieu,
Prend son aile et s'enfuit dans les œuvres de Dieu:
La contemplation qui l'enlève à la terre
Lui découvre la source où l'eau la désaltère.
Puis quand la solitude a rafraîchi ses sens,
Son courage l'appelle et lui dit: Redescends!

Ainsi quand le pêcheur, fatigué de la rame,

Dans les replis d'une anse a rattaché sa prame.
Il ressaisit la bêche, et du terrain qu'il rompt
Fend la glèbe humectée avec l'eau de son front :
Et quand la bêche échappe à sa main qu'elle brise.
Il rehisse sa voile au souffle de la brise,
Et regarde, en fendant la mer d'un autre soc,
La poudre de la vague écumer sous son foc ;
Pour son double élément il semble avoir deux ames,
Taureau dans le sillon, mouette sur les lames.
Poète ! ame amphibie aux élémens divers,
Ta vague ou ton sillon, c'est ta prose ou tes vers !

J'étais ainsi plongé dans cet oubli des choses.
Quand le vent du midi, parmi l'odeur des roses,
M'apporta cette épître où ton cœur parle au mien
En vers entrecoupés comme un libre entretien :
Billet où tant de sens parle avec tant de grace.
Que Virgile l'eût pris pour un billet d'Horace,
Pour un de ces oiseaux du Béranger romain,
Qui, prenant au hasard leur doux vol de sa main.

Les pieds encor trempés des ondes de Blanduse,
Allaient porter au loin les saluts de sa muse,
Et dont plusieurs, volant vers la postérité,
S'égarèrent pour nous dans l'immortalité !
Celui qui m'apporta tes vers sur ma fenêtre,
Ami ! ressemblait tant aux colombes du maître
Que, promenant ma main sur l'oiseau familier,
Je cherchai si son cou n'avait pas de collier,
Croyant lire en latin l'exergue de sa bague :
« Je viens du frais Tibur ; » mais il venait d'*Eyrague*.[*]
Je les ai lus trois fois, ces vers consolateurs,
Sans me laisser surprendre à leurs philtres flatteurs ;
Sur ce nectar du cœur j'ai promené la loupe ;
J'ai vidé le poison, mais j'ai gardé la coupe,
Cette coupe où la main a ciselé dans l'or
Ton amitié pour moi que j'y veux lire encor !

. . . .

Il est doux au roulis de la mer où l'on nage
De voir un feu lointain luire sur le rivage :

[*] Village de Provence, d'où la lettre de M. Dumas était datée.

De sentir au milieu des pierres de l'affront
La feuille d'oranger vous tomber sur le front ;
Pour rendre à cet ami l'odorante pensée
On cherche avec amour la main qui l'a lancée,
Et l'on éprouve un peu ce que Job éprouva
Lorsque de son fumier son ange le leva.
Au plus noir de l'absinthe à mes lèvres versée
C'est là l'impression du miel de ta pensée.
Je me dis : Ce vent doux parmi tant de frimas,
N'est pas né, je le sens, dans les mêmes climats.
Mais, venu d'Orient, son souffle que j'aspire,
A l'odeur d'un laurier et le son d'une lyre !...

Ce n'est pas cependant que mon esprit enflé
De l'orgueilleux chagrin d'un grand homme sifflé,
Jugeant avec mépris le siècle qui le juge,
Cherche à sa vanité ce sublime refuge
Où le Tasse et Milton, loin de leurs détracteurs,
Ont, leur gloire à la main, attendu leurs lecteurs.
Lorsque dans l'avenir un siècle ingrat l'exile,

Oui, l'immortalité du génie est l'asile.
Mais pour chercher comme eux l'ombre de ses autels,
Il faut avoir commis leurs livres immortels ;
D'un grand forfait de gloire il faut être coupables ;
L'ostracisme n'écrit que des rois sur ses tables.
Pour nous, sujets obscurs du jour qui va finir,
Laissons aux immortels leur foi dans l'avenir,
Buvons sans murmurer le nectar ou la fange,
Et ne nous flattons pas que le siècle nous venge.

Nous venger ? l'avenir ? lui ? gros d'un univers ?
Lui, dans ses grandes mains peser nos petits vers ?
Lui, s'arrêter un jour dans sa course éternelle
Pour revoir ce qu'une heure a broyé sous son aile ?
Pour exhumer du fond de l'insondable oubli
La page où du lecteur le doigt a fait un pli ?
Pour décider au nom de la race future
Si l'hémistiche impie offensa la césure ?
Ou si d'un feuilleton les arrêts en lambeaux
Ont fait tort d'une rime aux morts dans leurs tombeaux ?

Quoi qu'en disent là-haut les scribes dans leurs sphères.
L'avenir, mes amis, aura d'autres affaires.
Il aura bien assez de sa tâche au soleil
Sans venir remuer nos vers dans leur sommeil.
Jamais le lit trop plein de l'océan des âges
De flots plus débordans ne battit ses rivages.
Jamais le doigt divin à l'éternel torrent
N'imprima dans sa fuite un plus fougueux courant :
On dirait qu'amoureux de l'œuvre qu'il consomme
L'esprit de Dieu, pressé, presse l'esprit de l'homme.
Et trouvant l'œuvre longue et les soleils trop courts.
Dans l'œuvre qu'il condense accumule les jours.
Que d'œuvres à finir ! que d'œuvres commencées
Lèguent au lendemain nos mourantes pensées !
Quelle route sans fin nous traçons à ses pas !
Que sera ce chaos s'il ne l'achève pas ?
Qu'il lui faudra de mains pour élever ces pierres
Que nous taillons à peine au fond de leurs carrières !
Qui donnera le plan, la forme, le dessin ?

Quel effort convulsif contractera son sein ?
Un monde à soulever couché dans ses vieux langes,
L'homme, image tombée, à dépouiller de fanges,
Comme on dresse au soleil du limon de l'oubli
Dans le sable du Nil un sphinx enseveli !
Sous mille préjugés dans la honte abattue,
Refaire un piédestal à la sainte statue,
Et sur son front levé rendre à l'humanité,
Les rayons disparus de sa divinité !
Réveiller l'homme enfant emmaillotté de songes,
Des instincts éternels séparer nos mensonges,
Des nuages obscurs qui couvrent l'horizon
Dégager lentement le jour de la raison,
De chaque vérité dont la lumière est flamme,
Du genre humain croissant féconder la grande ame :
Des peuples écoulés dépassant les niveaux,
Le faire déborder en miracles nouveaux,
Asservir à l'esprit les élémens rebelles,
Prendre au feu sa fumée, à l'aquilon ses ailes,
Sur des fleuves d'acier faire voguer les chars,
Multiplier ses sens par les sens de nos arts :

De ces troupeaux humains que la verge fait paître,
Parqués, marqués au flanc par les ciseaux du maître.
Fondre les nations en peuple fraternel
Marqués au front par Dieu de son chiffre éternel:
Au lieu de mille lois qu'une autre loi rature,
Dans le code infaillible écrire la nature,
Déshonorer la force, et sur l'esprit dompté,
Faire du ciel en nous régner la volonté!
Comme du lit des mers les vagues débordées,
Voir les faits s'écrouler sous le choc des idées,
Porter toutes les mains sur l'arche des pouvoirs,
Combiner d'autres droits avec d'autres devoirs,
Parlant en vérités et plus en paraboles,
Arracher Dieu visible à l'ombre des symboles,
Dans l'esprit grandissant où sa foi veut grandir.
Au lieu de le voiler, le faire resplendir.
Et lui restituant l'univers qu'il anime,
Faire l'homme pontife et le culte unanime!
Écouter les grands bruits que feront en croulant
L'autel renouvelé, le trône chancelant.
Les voix de ces tribuns ameutant les tempêtes.

Artistes, orateurs, penseurs, bardes, prophètes,
Vaste bourdonnement des esprits en émoi,
Dont chacun veut son jour et crie au temps : A moi !

Voilà de l'avenir l'œuvre où la peine abonde.
Et tu veux qu'au milieu de ce travail d'un monde
Le siècle des six jours, sur sa tâche incliné,
Se retourne pour voir quelle ame a bourdonné ?
C'est l'erreur du ciron qui croit remplir l'espace.
Non : pour tout contenir le temps n'a que sa place :
La gloire a beau s'enfler, dans les siècles suivans
Les morts n'usurpent pas le soleil des vivans ;
La même goutte d'eau ne remplit pas deux vases :
Le fleuve en s'écoulant nous laisse dans ses vases.
Et la postérité ne suspend pas son cours
Pour pêcher nos orgueils dans le vieux lit des jours.

Quoi ! faut-il en pleurer? le doux chant du poète
Ne le charme-t-il donc qu'autant qu'on le répète?

Le son mélodieux du bulbul de tes bois
Est-il donc dans l'écho plutôt que dans la voix ?
N'entends-tu pas en toi de célestes pensées,
Par leur propre murmure assez récompensées ?
Le génie est-il donc extase ou vanité ?
N'écouterais-tu pas pendant l'éternité
Le bruit mélodieux de ces ailes de flamme.
Que fait l'aigle invisible en traversant ton ame ?
Le cœur a-t-il besoin que dans ses sentimens
Tout l'univers palpite avec ses battemens ?
Eh ! qu'importe l'écho de ta voix faible ou forte,
N'est-il pas aussi long que le vent qui l'emporte ?
Ne se confond-il pas dans cet immense chœur
Que la vie et l'amour tirent de chaque cœur ?

N'as-tu pas vu souvent aux jours pâles d'automne.
Le vent glacé du nord, dont l'aile siffle et tonne,
Fouetter en tourbillons, dans son fougueux courant,
Les dépouilles du bois en liquide torrent ?
Du fleuve où roule à sec sa gerbe amoncelée,

Le bruit des grandes eaux monte sur la vallée,
Bien qu'un gémissement sorte de chaque plis.
Notre oreille n'entend qu'un immense roulis:
Mais l'oreille de Dieu, qui plus haut les recueille.
Distingue dans ce bruit la voix de chaque feuille.
Et du brin d'herbe mort le plus léger frisson
Dont ce bruit collectif accumule le son.
C'est ainsi, mon ami, que dans le bruit terrestre,
Dont le génie humain est le confus orchestre,
Et qu'emporte en passant l'esprit de Jéhova,
Le faible bruit de l'homme avec l'homme s'en va:
A l'oreille de Dieu ce bruit pourtant arrive;
Chaque ame est une note, hélas! bien fugitive,
Chaque son meurt bientôt; mais l'hymne solennel
S'élève incessamment du temps à l'Éternel!
Notre voix qui se perd dans la grande harmonie
Va retentir pourtant à l'oreille infinie!
Eh! quoi! n'est-ce donc rien que d'avoir en passant
Jeté son humble strophe au concert incessant?
Et d'avoir parfumé ses ailes poétiques
De ces soupirs notés dans les divins cantiques?

Faut-il pour écouter ce qui mourra demain
Imposer à jamais silence au genre humain ?

Elle vole plus haut l'ame du vrai poète !
De toute ma raison, ami, je te souhaite
Le dédain du journal, l'oubli de l'univers,
Le gouffre du néant pour ta prose ou tes vers :
Mais au fond de ton cœur une source féconde
Où l'inspiration renouvelle son onde
Et dont le doux murmure, en berçant ton esprit,
Coule en ces vers muets qu'aucune main n'écrit :
Une ame intarissable en sympathique extase
Où l'admiration déborde et s'extravase :
Ces saints ravissemens devant l'œuvre de Dieu,
Qui font pour le poète un temple de tout lieu :
Ces conversations en langue intérieure
Avec l'onde qui chante ou la brise qui pleure,
Avec l'arbre, l'oiseau, l'étoile au firmament
Et tout ce qui devient pensée ou sentiment :
Une place au soleil contre un mur où l'abeille,

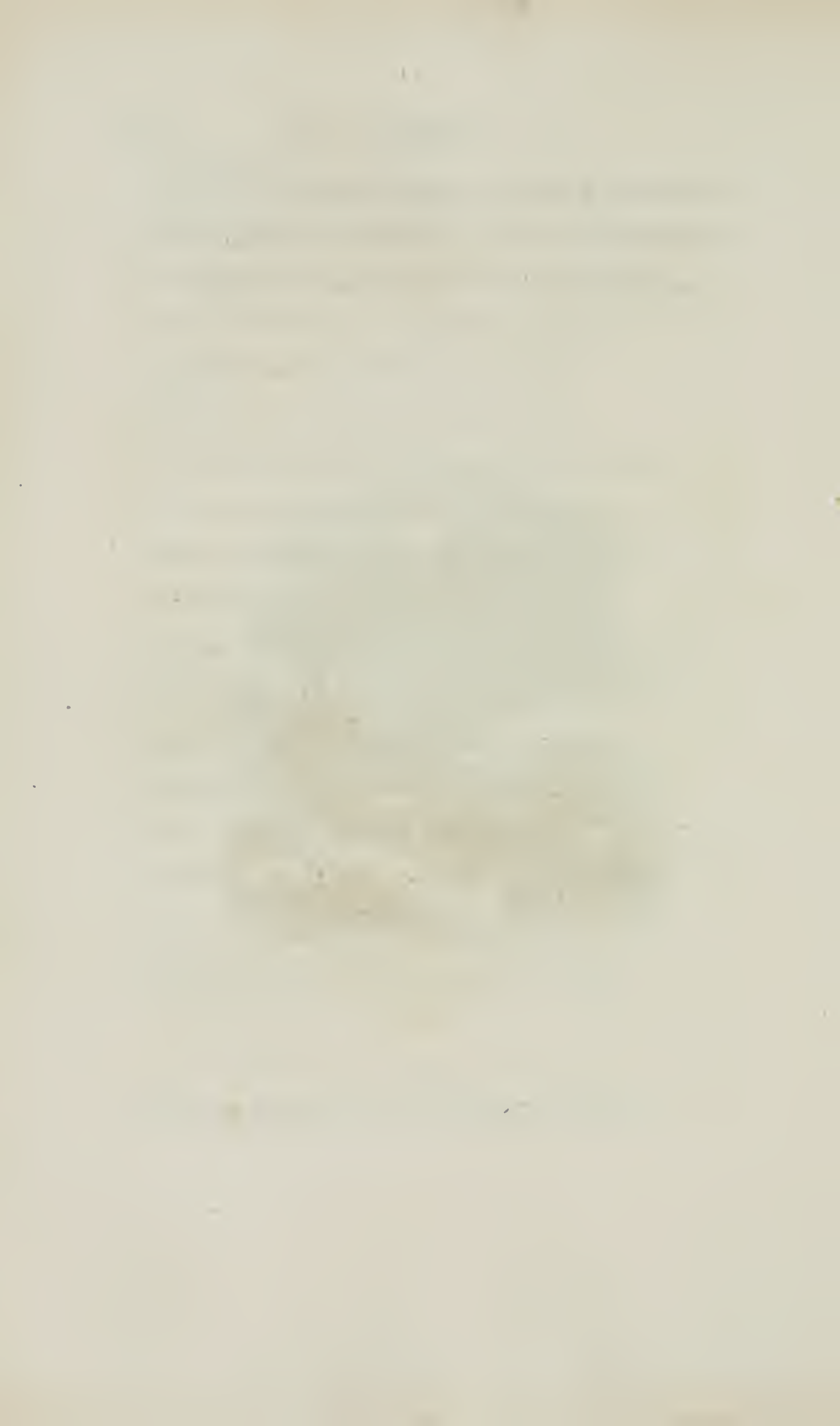
Nageant dans le rayon, bourdonne sous la treille :
Sous les verts parasols de tes pins du midi,
Une pente d'un pré par le ciel attiédi,
D'où le regard glissant voit à travers la brume
La mer bleue au rocher jeter sa blanche écume,
Et la voile lointaine à l'horizon mouvant
Comme un arbre des flots s'incliner sous le vent.
Et d'où le bruit tonnant des vagues élancées,
Donnant une secousse à l'air de tes pensées,
Te fait rêver pensif à ce vaste miroir
Où Dieu peint l'infini pour le faire entrevoir !...
Un reflet de ton ciel toujours sur ton génie :
Des cordes de ton cœur la parfaite harmonie !
La conscience en paix sommeillant dans ton sein
Comme une eau dont nul pied n'a troublé le bassin :
Au flanc d'une colline où s'étend ton royaume,
Un toit de tuile rouge ou d'ardoise ou de chaume,
Dont l'ombre soit ton monde, et dont le pauvre seuil
Ne rende après cent ans son maître qu'au cercueil.
Là, des sommeils légers que l'alouette éveille,
Pour reprendre gaîment le sillon de la veille :

Une table frugale où la fleur de tes blés
Éclate auprès des fruits que ta greffe a doublés ;
Sur le noyer luisant dont ton chanvre est la nappe,
Un vin dont le parfum te rappelle sa grappe ;
Un platane en été ; dans l'hiver un foyer
Où ta main jette au feu le noyau d'olivier ;
Aux flambeaux dont ta ruche a parfumé la cire,
Des livres cent fois lus que l'on aime à relire,
Phares consolateurs que pour guider notre œil
Les tempêtes du temps ont laissé sur l'écueil,
Dont nos vents inconstans n'agitent plus la flamme,
Mais qui luisent bien haut au firmament de l'ame !...
Pour que le fond du vase ait encor sa douceur,
Jusqu'au soir de la vie une mère, une sœur,
Un ami des vieux jours, voisin de solitude,
Exact comme l'aiguille et comme l'habitude,
Et qui vienne le soir, de son mot régulier,
Reprendre au coin du feu l'entretien familier.

Avec cela, mon cher, que l'ongle des critiques

Marque du pli fatal nos pages poétiques.
Heureux à nos soleils, qu'on nous siffle à Paris.
La gloire me plairait;... pour la vendre à ce prix!







XIX

A UNE JEUNE FILLE

QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX



À UNE JEUNE FILLE

QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX

Des cheveux ! mais ils sont blanchis sous les années !
Des cheveux ! mais ils vont tomber sous les hivers !
Que feraient tes beaux doigts de leurs boucles fanées ?

Pour tresser la couronne, il faut des rameaux verts.

Crois-tu donc, jeune fille, aux jours d'ombre et de joie
Qu'un front d'homme, chargé de quarante printemps,
Germe ces blonds anneaux et ces boucles de soie,
Où l'espérance joue avec tes dix-sept ans?

Crois-tu donc que lyre où notre ame s'accorde
Chante au fond de nos cœurs, toujours pleine de voix,
Sans que de temps en temps il s'y rompe une corde
Qui laisse en se taisant un vide sous nos doigts?

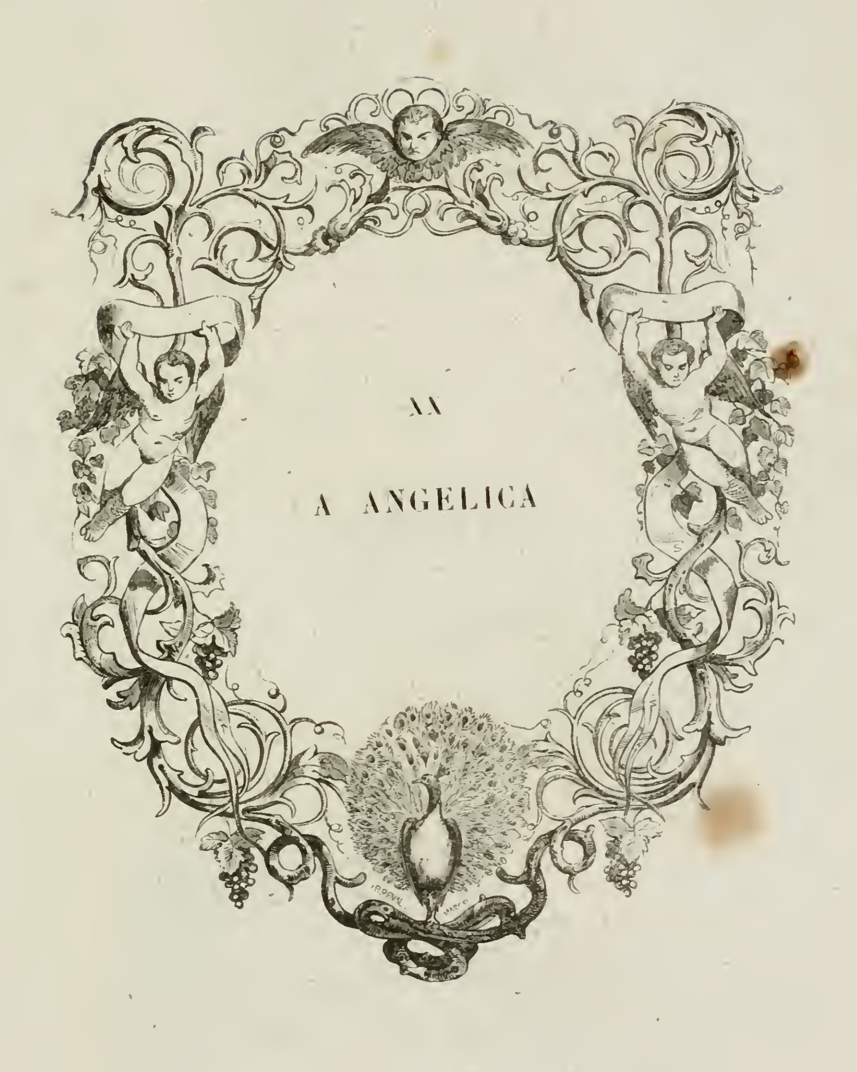
Pauvre naïve enfant! que dirait l'hirondelle
Si, quand l'hiver l'abat aux débris de sa tour,
Ta voix lui demandait les plumes de son aile
Qu'emporte la tempête ou sème le vautour?

Demande, dirait-elle, au nuage, à l'écume,
A l'épine, au désert, aux ronces du chemin :
A tous les vents du ciel j'ai laissé quelque plume,
Et pour me réchauffer je n'ai plus que ta main !

Ainsi te dit mon cœur, jeune et tendre inconnue.
Mais quand dans ces cheveux vos souffles passeront,
Je sentirai longtemps, malgré ma tempe nue,
La séve de vingt ans battre encor dans mon front.

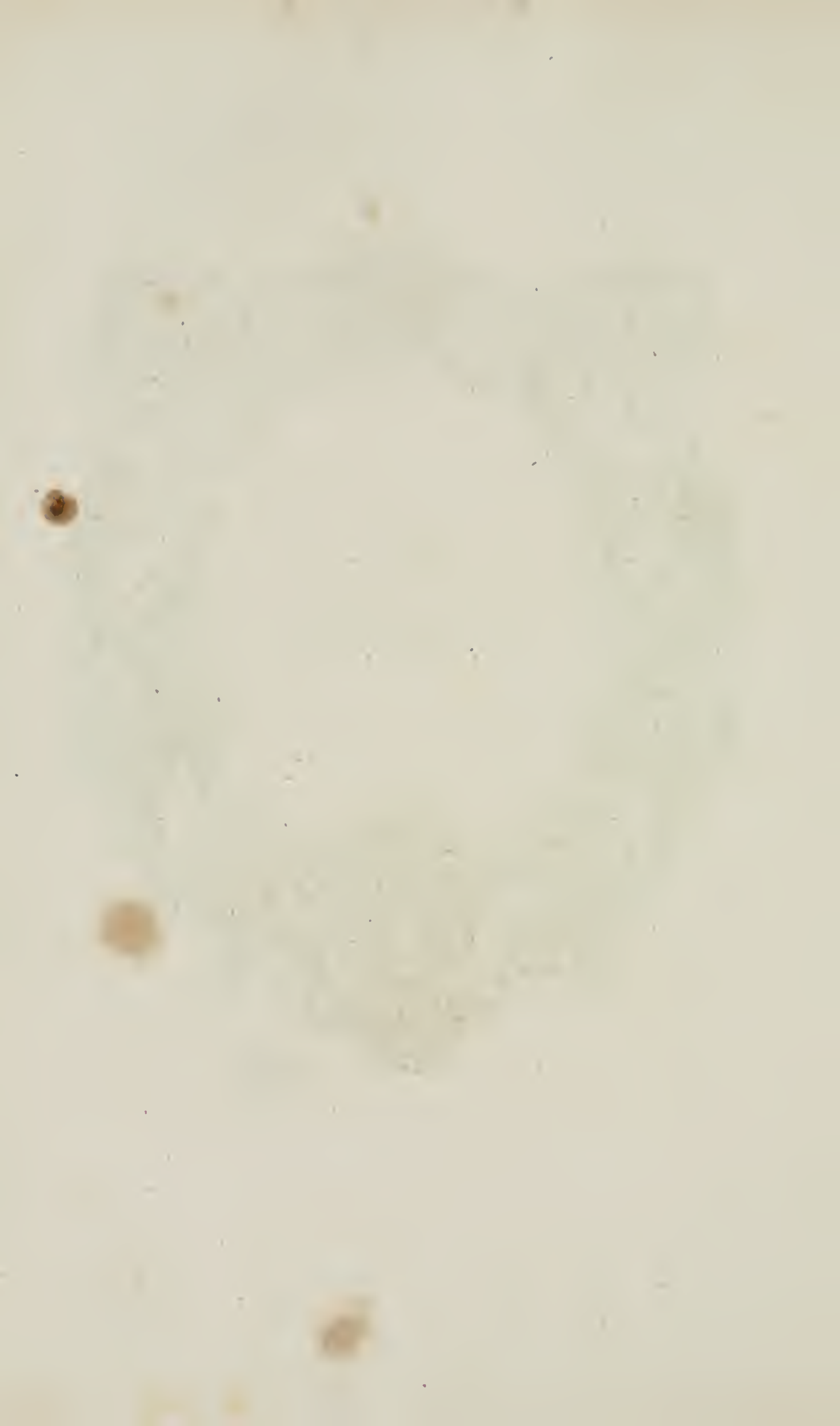






XX

A ANGELICA



A ANGELICA

Saint-Point, 25 Septembre 1834

Jeune voix que Dieu fit éclore
Comme un hymne au matin du jour :
Chaque ame en ce triste séjour

Pour toi fut un temple sonore
Que tu remplis de sons, de délire et d'amour.

Bulbul ainsi que toi ne chante qu'une aurore :
Mais il revient souvent au bois qu'il a quitté,
Écouter si du roc la source coule encore,
En soupirs aussi purs, si le son s'évapore,
Si la rosée y tombe aux tièdes nuits d'été.

Ah ! reviens comme lui, bel oiseau qui t'envole !
Tu trouveras toujours un écho dans nos bois,
Un désert dans nos cœurs qu'aucun bruit ne console,
Et des pleurs dans nos yeux pour tomber à ta voix.





XXI

A AUGUSTA



A AUGUSTA

Bulbul enivre toute oreille
De sons, de musique et de bruit :
Sa voix éclatante réveille
Les échos charmés d'une nuit :

La douce et blanche tourterelle
N'a qu'une note dans la voix,
Mais cette note est éternelle,
Et ne dort jamais sous les bois :

C'est un souffle qu'amour agite,
Un soupir qui pleure en sortant,
C'est un cœur ému qui palpite,
Une ame sans voix qu'on entend.

Plus on écoute et plus on rêve,
En vain ce soupir n'a qu'un son,
L'oreille attend, devine, achève,
Et l'ame vibre à l'unisson.

Celui qu'un double charme attire
Entre l'ivresse et la langueur,
Écoute, hésite, et ne peut dire
Lequel est l'oiseau de son cœur !



XXII

LE TOMBEAU DE DAVID A JÉRUSALEM



LE TOMBEAU DE DAVID

A JÉRUSALEM

A M. DARGAUD *

I

O harpe qui dors sur la tête
Immense du poète roi,
Veuve immortelle du prophète.

* M. Dargaud, jeune écrivain du plus haut talent, vient de donner une nouvelle traduction des psaumes. Ces vers furent inspirés à M. de Lamartine par l'impression que fit sur lui la lecture de cette traduction, où le génie de la langue hébraïque et l'éclat des images orientales sont pour ainsi dire palpables à travers tant de siècles et une autre langue.

Un jour encore, éveille-toi !
Quoi ! dans cette innombrable foule
Des races dont le pied te foule
Il n'est plus une seule main
Qui te remue et qui t'accorde,
Et qui puisse un jour sur ta corde
Faire éclater l'esprit humain ?

Es-tu comme le large glaive
Dans les tombes de nos aïeux,
Qu'aucun bras vivant ne soulève
Et que l'on mesure des yeux ?
Harpe colossale es-tu comme
Ces immenses ossemens d'homme
Que le soc entraîne avec lui,
Grands débris d'une autre nature
Qui, pour animer leur stature,
Voudraient dix ames d'aujourd'hui ?

Est-ce que l'haleine divine,
Qui souffla mille ans sur ces bords,
Ne soulève plus de poitrine
Assez mâle pour tes accords?
Cordes muettes de Solyme
Que faut-il pour qu'un Dieu ranime
Ces ferventes vibrations?
Viens sur mon sein, harpe royale,
Écoute, si ce cœur égale
Tes larges palpitations?

N'y sens-tu pas battre cette ame
Qui lutte avec des sens mortels?
Et qui jette au milieu du drame
Des cris qui fendent les autels?
N'y sens-tu pas dans son cratère
Comme des laves sous la terre
Gronder les fibres de douleurs?
N'entends-tu pas sous leurs racines
Comme un Cedron sous ses ravines

Filtrer le sourd torrent des pleurs?

Faut-il avoir dans son enfance,
Gardien d'onagre et de brebis,
Brandi la fronde pour défense,
Porté leurs toisons pour habits?
Faut-il avoir sur les collines,
Errant du rocher aux épines,
Déchiré ses pieds au buisson?
La nuit épiant solitaire
Les soupirs du cœur de la terre
Monté son ame à l'unisson?

Faut-il d'une pieuse femme,
A la mamelle de ta foi,
Avoir bu ce saint lait de l'ame
Où s'allume la soif de toi?
Faut-il, enfant des sacrifices,
Avoir transvasé les prémices

Dans les corbeilles du saint lieu ?
Et retenu ce doux bruit d'ailes
Que font les prières mortelles
En s'abattant aux pieds de Dieu ?

Faut-il avoir aimé son frère
Jusqu'à l'exil, jusqu'au trépas,
Et persécuté par son père,
Versé son cœur sur Jonathas ?
Coupable d'amours insensées,
Faut-il avoir dans ses pensées
Retourné cent fois le remord ?
Meurtri ses membres sur sa couche ?
Et déjà vieux, collé sa bouche
Aux pieds glacés de son fils mort ?

Sur l'abîme de ta justice,
Où toute raison se confond,
Comme du haut d'un précipice

Faut-il avoir plongé sans fond ?
Avec les ruisseaux de sa joue
Faut-il avoir pétri la boue
Dont fut formé l'insecte humain !
Et serré des deux bras la terre
Comme le guerrier mort qui serre
L'herbe sanglante avec sa main.

II.

Tout cela je l'ai fait, ô funèbre génie
Qui mesure à nos pleurs tes torrens d'harmonie !
Tout cela je l'ai bu dans la coupe où je bois !
Dans le sang de mon cœur, dans le lait de ma mère.
Dans l'argile où du sort l'eau n'est pas moins amère
Que les larmes des yeux des rois !

Crois-tu qu'en vieillissant sur ce globe des larmes.
Le mal ait émoussé la pointe de ses armes?

Que le cœur du sujet soit d'un autre élément ?
Que la fibre royale ait une autre nature ?
Et que notre humble chair sèche sous la torture
Sans rendre de gémissement ?

III.

Non ! de tous ces grands cris j'ai parcouru la gamme,
De la plainte des sens jusqu'aux langueurs de l'ame :
Chaque fibre de l'homme au cœur m'a palpité.
Comme un clavier touché d'une main lourde et forte
Dont la corde d'airain se tord, brisée et morte.
Et que le doigt emporte
Avec le cri jeté !

Pourquoi donc, sous mon souffle et sous mes doigts rebelles.
O harpe ! languis-tu comme un aiglon sans ailes ?
Tandis qu'un seul accord du barde d'Israël

Fait après deux mille ans dans les chœurs de nos fêtes
Ondoyer tout un peuple aux accens des prophètes,
Flamboyer les tempêtes,
Et se fendre le ciel?

Ah! c'est que la douleur et son brûlant délire
N'est pas le feu du temple et la clé de la lyre!
C'est que de tout foyer ton amour est le feu!
C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute,
Que son ame à tes pieds s'épanchait goutte à goutte,
Et qu'on ne sait quand on l'écoute
S'il parle à son égal ou s'il chante à son Dieu!

Jamais l'amour divin qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face
Et de combler jamais d'une plus sainte audace
L'immensurable espace

De la poussière à lui !

IV.

Louanges, élans, prières,
Confidences familières,
Battemens d'un cœur de feu,
Tout ce qu'amour à peine ose,
Pieds qu'il presse et qu'il arrose,
Front renversé qui repose
Couché sur le sein de Dieu !

Soupirs qui fendent les roches,
Colères, tendres reproches,
Sur un ingrat abandon ;
Retours de l'ame égarée,
Et qui revient altérée

Baiser la main retirée,
Sûre du divin pardon !

Larmes que Dieu même essuie
Ruisselant comme une pluie
Sur qui son courroux s'abat.
Bruyant assaut de pensées,
Apostrophes plus pressées
Que mille flèches lancées
Par une armée au combat !

Toutes les tendres images
Des plus amoureux langages
Trop tièdes pour tant d'ardeurs !
De toute chose animée
Sur ses collines semée
La terre entière exprimée
Pour faire un faisceau d'odeurs !

Le lys noyé de rosée.
La perle des nuits posée
Sur les roses de Sarons,
L'ombre du jour sous la grotte,
L'eau qui filtre et qui sanglote,
La splendeur du ciel qui flotte
Sur l'aile des moucherons.

L'oiseau que la flèche frappe.
Qui vient becqueter la grappe
Dans les vignes d'Engaddi,
La cigale infatigable.
De l'homme émiettant la table.
Hymne vivant que le sable
Darde au rayon du midi!

Toutes les langueurs de l'ame.
Le cerf altéré qui brame
Pour l'eau que le désert boit.

L'agneau broutant les épines,
Le chameau sur les collines,
Le lézard dans les ruines,
Le passereau sur le toit !

La mendiante hirondelle,
Dont le vautour plume l'aile,
Brisée aux pieds de sa tour ;
Sont la note tendre et triste
De la harpe du psalmiste
Par qui notre oreille assiste
A ces mystères d'amour.

V.

Aussi, tu le comblais de tes miséricordes.
Ton nom, ô Jéhova, sanctifiait ses cordes.

Sa prière à ta droite arrachait don sur don.
Il pouvait s'endormir dans d'impures mollesses.
Tu poursuivais son cœur, au fond de ses faiblesses.
De ton impatient pardon !

Fautes, langueurs, oubli, défaillances, blasphème.
Adultères sanglans, trahisons, forfaits même,
Ta grace couvrait tout du flux de tes bontés,
Et comme l'Océan dévore son écume
Son ame, engloutissant le mal qui la consume,
Dévorait ses iniquités.

Quel crime n'eût lavé cette larme sonore
Qui tomba sur la lyre et qui résonne encore?
Tes pieds divins, Seigneur, en gardent la senteur !
Tu défendis aux vents d'en sécher nos visages,
Et tu dis aux vivans : Roulez-la dans les âges !
Humectez tous vos yeux, mouillez toutes vos pages
Des larmes de mon serviteur !

Et la terre entendit l'ordre de Jéhova.
Et cette eau fut un fleuve où tout cœur se lava !

VI.

J'ai vu blanchir sur les collines
Les brèches du temple écroulé.
Comme une aire d'aigle en ruines
D'où l'aigle au ciel s'est envolé !
J'ai vu sa ville devenue
Un blanc monceau de cendre nue
Qui volait sous un vent de feu :
Et le guide des caravanes
Attacher le pied de ses ânes
Sur les traces du pied de Dieu.

Le chameau, las, baissant la tête
Pour s'abriter des cieux brûlans.
Dans le royaume du prophète
N'avait que l'ombre de ses flancs;
Siloé qui le désaltère
N'était qu'une sueur de terre
Suant sa malédiction.
Et l'Arabe en sa main grossière
Ramassant un peu de poussière.
Se disait : C'est donc là Sion!. .

Des fondemens de l'ancien temple
Un nouveau temple était sorti.
Que sous sa coupole plus ample
Un troisième avait englouti.
Trois dieux avaient vieilli : leur culte
S'écroulant sur ce sol inculte.
S'était renouvelé trois fois,
Comme un tronc qui toujours végète
Brise son écorce et projette

De jeunes rameaux du vieux bois !

Le passereau sous la muraille
Dont le temps blanchit le granit,
Cherchait en vain le brin de paille
Pour bâtir seulement son nid !
On ne voyait que des colombes
Voler sur les turbans des tombes,
Et se cachant sous ses débris,
Quelques ames contemplatives
Sortir leurs figures craintives
Par les fentes de leurs abris.

Sous les pas cette solitude
N'avait que des bruits creux et sourds,
Le désert avait l'attitude
Qu'il aura le dernier des jours !
Traînant les pieds, baissant la tête,
Je cherchais ta tombe, ô prophète !

Sous les ronces de ton palais,
Et je ne voyais que trois pierres,
Qu'un soleil dur à mes paupières,
Incendiait de ses reflets?

Tout à coup, au tocsin des heures
Qui sonnent l'adoration,
Sortit de ces mornes demeures
Ta voix souterraine, ô Sion!
Des hommes de tous les visages,
Des langues de tous les langages,
Venus des quatre vents du ciel,
Multipliant l'écho des psaumes,
Convoquèrent tous les royaumes
A la prière d'Israël!

Les tombes ouvrirent leur porte
Aux accens du barde des rois,
Le vent roula vers la mer Morte

L'écho triomphant de sa voix,
Le palmier secoua sa poudre.
Le ciel serein de foudre en foudre
Jeta le nom d'Adonaï.
L'aigle effrayé lâcha sa proie.
Et l'on vit palpiter de joie
Deux ailes sur le Sinaï.

VII.

Est-ce là mourir, ô prophète?
Quoi! pendant une éternité
Sentir le souffle qu'on lui prête
Respirer dans l'humanité?
Quoi! donner le vent de son ame
A toute chose qui s'enflamme?
Être le feu de cet encens?
Et partout où le jour se couche

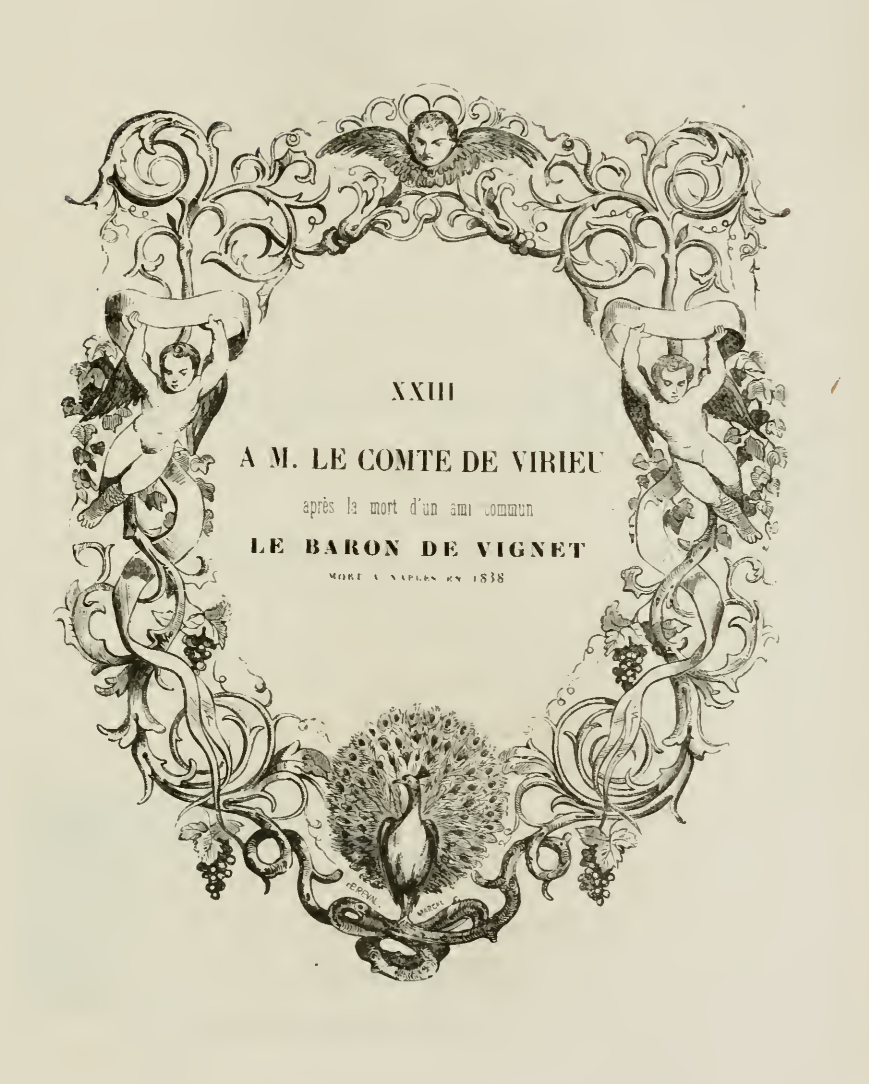
Avoir son cri sur toute bouche,
Son accent dans tous les accens?

Est-ce là mourir? Non! c'est vivre.
Plus vivant dans le verbe écrit!
Par chaque œil qui s'ouvre au saint livre,
C'est multiplier son esprit!
C'est imprimer sa sainte trace
Sur chaque parcelle d'espace
Où peuvent prier deux genoux!
Et nous, bardes au vain délire,
Dont les doigts sèchent sur la lyre,
Dites-moi : Pourquoi mourrons-nous?

Ah! c'est que ta haute pensée,
Pur vase de délection,
N'était qu'une langue élancée
D'un foyer d'inspiration!
C'est que l'amour sous son extase

Donnait au parfum de ce vase
Leur sainte volatilité,
Et que partout où Dieu se pose
Il laisse à l'homme quelque chose
De sa propre immortalité !





XXIII

A M. LE COMTE DE VIRIEU

après la mort d'un ami commun

LE BARON DE VIGNET

MORT A NAPLES EN 1838



A

M. LE COMTE DE VIRIEU

après la mort d'un ami commun

LE BARON DE VIGNET

Mort à Naples en 1838

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment ;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse :
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse
Les bords sont vides à moitié !

Aimons-nous ! notre beau soir tombe :
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami !

O Naples ! sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos,
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots !

Son ame, harmonieux cantique,
Son ame, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un signe à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel.

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide
Tant que Dieu ne l'emplissait pas !

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

Ainsi que ces arbres sublimes,
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvant la nuit à leurs piés.

Son ame nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laissant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour!

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,
Et du pin dans leurs nuits funèbres
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses pieds.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords.
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé !

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre,
O mon Dieu ! lasse avant le soir,
Reçois cette ame triste et tendre,
Elle a tant désiré s'asseoir !

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé.

Nous, absens de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serremens de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins.

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'ames dans les ames versées,
De recueillemens à l'écart.

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier,
Et quand vient la main qui nous cueille
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence
Plus faible et plus triste à noter.
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi, dans la forêt voisine,
Où nous allions près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos.

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts ;

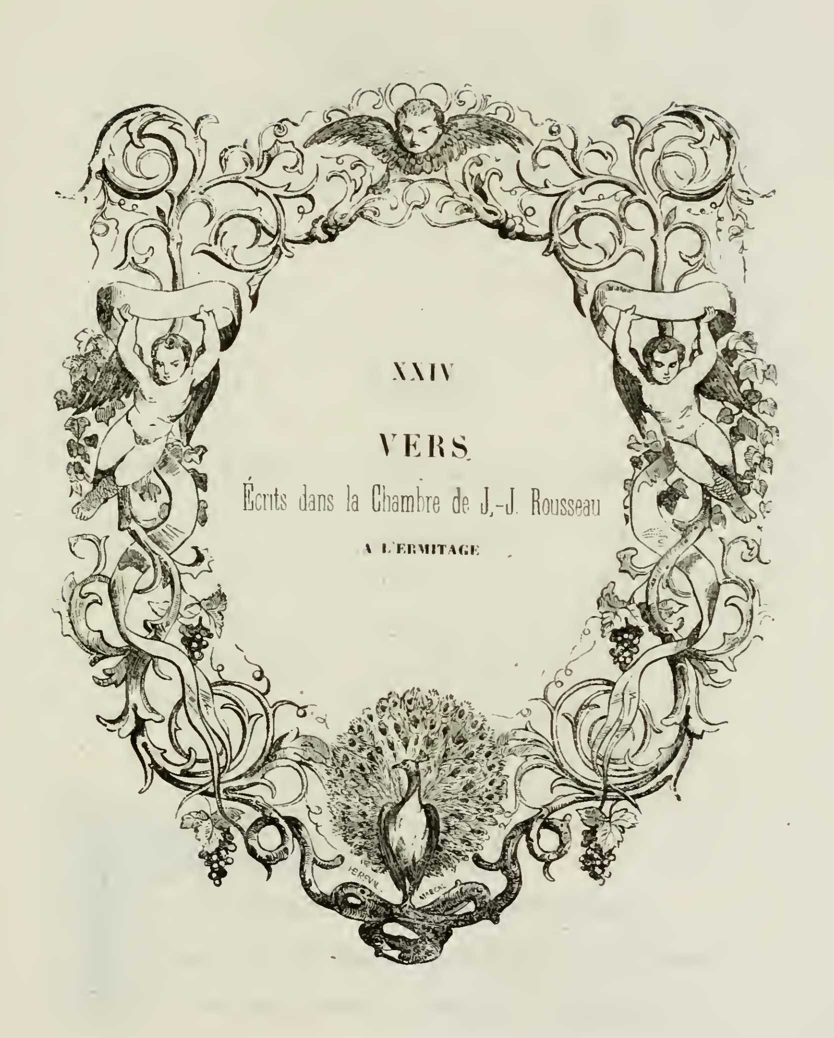
Il en reste un ou deux encore,
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri.
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours :
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !







XXIV

VERS

Écrits dans la Chambre de J.-J. Rousseau

A L'ERMITAGE



VERS

ÉCRITS DANS LA CHAMBRE DE J.-J. ROUSSEAU

A L'ERMITAGE

A l'Ermitage de J.-J. Rousseau, le 7 juin 1833

Toi, dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau ?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,

Devait-il séparer ta tombe et ton berceau ?

De ce frais ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit ?
Hélas ! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.

O forêt de Saint-Point ! oh ! cachez mieux ma cendre !
Sous le chêne natal de mon obscur vallon,
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre,
Ah ! c'est assez d'un cœur pour enfermer un nom.




XXV
UTOPIE
A M. BOUCHARD



UTOPIE

A M. BOUCHARD *

Saint-Point, 21 et 22 Août 1837.

« Enfant des mers, ne vois-tu rien là-bas »

Frère ! ce que je vois, oserai-je le dire.
Pour notre âge avancé, raisonner c'est prédire :
Il ne faut pas gravir un foudroyant sommet.

* M. Bouchard, jeune poëte de grande espérance et de haute philosophie, avait adressé à l'auteur une ode sur l'avenir politique du monde dont chaque strophe finissait par ce vers :

Enfant des mers ne vois-tu rien là-bas ?

Cette ode et une autre pièce de vers adressée par M. Bouchard à M. de Lamartine, sur son voyage en Orient, ont été ajoutées à ce volume par l'Éditeur.

Voir sécher ou fleurir la verge du prophète,
Des cornes du bélier diviniser sa tête,
Ni passer sur la flamme au vent de la tempête
Le pont d'acier de Mahomet.

Il faut plonger ses sens dans le grand sens du monde:
Qu'avec l'esprit des temps notre esprit s'y confonde!
En palper chaque artère et chaque battemens,
Avec l'humanité s'unir par chaque pore,
Comme un fruit qu'en ses flancs la mère porte encore,
Qui vivant de sa vie éprouve avant d'éclore
Ses plus obscurs tressaillemens!

Oh! qu'il a tressailli, ce sein de notre mère!
Depuis que nous vivons, nous son germe éphémère,
Nous, parcelle sans poids de sa vaste unité,
Quelle main créatrice a touché ses entrailles?
De quel enfantement, ô Dieu! tu la travailles?

Et toi, race d'Adam, de quels coups tu tressailles
Aux efforts de l'humanité?

Est-ce un stérile amour de sa décrépitude?
Un monstrueux hymen qu'accouple l'habitude?
Embryon avorté du doute et du néant!
Est-ce un germe fécond de jeunesse éternelle
Que pour éclore à temps l'amour couvait en elle,
Et qui doit en naissant suspendre à sa mamelle
L'homme Dieu d'un monde géant?

Frère du même lait, que veux-tu que je dise?
Que suis-je à ses destins pour que je les prédise?
Moi qui sais sourdement que son sein a gémi!
Moi qui ne vois de jour que celui qu'elle allume,
Moi qu'un atome ombrage et qu'un éclair consume,
Et qui sens seulement au frisson de ma plume
Que l'onde où je nage a frémi!

Écoute, cependant ! Il est dans la nature
Je ne sais quelle voix sourde, profonde, obscure,
Et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu
Instinct mystérieux d'une ame collective,
Qui pressent la lumière avant que l'aube arrive,
Lit au livre infini sans que le doigt écrive,
Et prophétise à son insu !

C'est l'aveugle penchant des vagues oppressées
Qui reviennent sans fin, de leur lit élancées,
Battre le roc miné de leur flux écumant,
C'est la force du poids qui dans le corps gravite,
La sourde impulsion des astres dans l'orbite,
Ou sur l'axe de fer l'aiguille qui palpite
Vers les pôles où dort l'aimant !

C'est l'éternel soupir qu'on appelle chimère,
Cette aspiration qui prouve une atmosphère,
Ce dégoût du connu ! cette soif du nouveau

Qui semblent condamner la race qui se lève
A faire un marche-pied de ce que l'autre achève,
Jusqu'à ce qu'au niveau des astres qu'elle rêve
Son monde ait porté son niveau !

Il se trompe, dis-tu ? Quoi donc ! se trompe-t-elle
L'eau qui se précipite où sa pente l'appelle ?
Se trompe-t-il le sein qui bat pour respirer ?
L'air qui veut s'élever, le poids qui veut descendre ?
Le feu qui veut brûler tant que tout n'est pas cendre ?
Et l'esprit que Dieu fit sans bornes pour comprendre,
Et sans bornes pour espérer ?

Élargissez, mortels, vos ames rétrécies !
O siècles ! vos besoins ce sont vos prophéties !
Votre cri de Dieu même est l'infaillible voix !
Quel mouvement sans but agite la nature ?

Le possible est un mot qui grandit à mesure,
Et le temps qui s'enfuit vers la race future
A déjà fait ce que je vois...



La mer dont les flots sont les âges,
Dont les bords sont l'éternité,
Voit fourmiller sur ses rivages
Une innombrable humanité !
Ce n'est plus la race grossière
Marchant, les yeux vers la poussière,
Disputant l'herbe aux moucherons,
C'est une noble et sainte engeance
Où tout porte l'intelligence
Ainsi qu'un diadème aux fronts.

Semblables aux troupeaux serviles
Sur leurs pailles d'infections,
Ils ne vivent pas dans des villes,
Ces étables des nations :
Sur les collines et les plaines,
L'été, comme des ruches pleines,
Les essaims en groupe pareil,
Sans que l'un à l'autre l'envie,
Chacun a son arpent de vie
Et sa large place au soleil.

Les élémens de la nature,
Par l'esprit enfin surmontés,
Lui prodiguant la nourriture
Sous l'effort qui les a domptés,
Les nobles sueurs de sa joue
Ne vont plus détremper la boue
Que sa main doit ensemencer.
La sainte loi du labeur change,
Son esprit a vaincu la fange

Et son travail est de penser.

Il pense, et de l'intelligence
Les prodiges multipliés
Lui font de distance en distance
Fouler l'impossible à ses piés.
Nul ne sait combien de lumière
Peut contenir notre paupière,
Ni ce que de Dieu tient la main,
Ni combien de mondes d'idées,
L'une de l'autre dévidées,
Peut contenir l'esprit humain.

Elle a balayé tous les doutes
Celle qu'en feux le ciel écrit,
Celle qui les éclaire toutes :
L'homme adore et croit en esprit.
Minarets, pagodes et dômes
Sont écroulés sur leurs fantômes.

Et l'homme, de ces dieux vainqueur,
Sous tous ces temples en poussière,
N'a ramassé que la prière
Pour la transvaser dans son cœur!

Un seul culte enchaîne le monde
Que vivifie un seul amour :
Son dogme où la lumière abonde,
N'est qu'un évangile au grand jour :
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

C'est le verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accens
L'écho lointain du sanctuaire

En laissa fuir le divin sens,
Mais, tel qu'en ses veilles divines
Le front du couronné d'épines
S'illuminait d'un jour soudain :
Ciel incarné dans la parole,
Dieu dont chaque homme est le symbole,
Le songe du Christ au jardin !...

Cette loi qui dit à tous : Frère,
A brisé ces divisions
Qui séparaient les fils du père
En royaumes et nations.
Semblable au métal de Corinthe
Qui, perdant la forme et l'empreinte
Du sol ou du rocher natal
Quand sa lave fut refroidie,
Au creuset du grand incendie
Fut fondu dans un seul métal !

Votre tête est découronnée.
Rois, césars, tyrans, dieux mortels
A qui la terre prosternée
Dressait des trônes pour autels.
Quand l'égalité fut bannie
L'homme inventa la tyrannie
Pour qu'un seul exprimât ses droits.
Mais au jour de Dieu qui se lève
Le sceptre tombe sur le glaive,
Nul n'est esclave, et tous sont rois!...

La guerre, ce grand suicide,
Ce meurtre impie à mille bras,
Ne féconde plus d'homicide
Ce sol engraissé de trépas.
Leur soif de morts est assouvie :
Sève de pourpre de la vie,
L'homme a sacré le sang humain.
Il sait que Dieu compte ses gouttes
Et vengeurs les retrouve toutes

Ou dans la veine... ou sur la main !

Avec les erreurs et les vices
S'engendrant éternellement,
Toutes les passions factices
Sont mortes faute d'aliment.
Pour élargir son héritage
L'homme ne met plus en ôtage
Ses services contre de l'or :
Serviteur libre et volontaire,
Une demande est son salaire
Et le bienfait est son trésor.

L'égoïsme, étroite pensée,
Qui hait tout pour n'adorer qu'un,
Maudit son erreur insensée,
Et jouit du bonheur commun :
Au lieu de resserrer son âme,
L'homme immense en étend la trame

Aussi loin que l'humanité.
Et sûr de grandir avec elle
Répand sa vie universelle
Dans l'indivisible unité!

. . . .

. . . .

« Oh! dis-tu, si ton ame a vu toutes ces choses.
« Si l'humanité marche à ces apothéoses,
« Comment languir si loin? comment croupir si bas?
« Comment rentrant au cœur sa colère indignée,
« Suivre dans ses sillons la brute résignée
« Et ne pas soulever la hache et la cognée
« Pour lui faire presser ses pas?

« Honte à nous! honte à toi faible et timide athlète!
« Allume au ciel ta torche! » Ami, dit le poète,

Nul ne peut retenir, ni presser les instans :
Dieu, qui dans ses trésors, les puise en abondance,
Pour ses desseins cachés, les presse ou les condense :
Les hâter c'est vouloir hâter sa Providence :
Les pas de Dieu sont ceux du temps!

Eh! que sert de courir dans la marche sans terme?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin!
Le paresseux s'assied, l'impatient devance,
Le sage sur la route où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance,
Au pas réglé du genre humain!

Il est dans les accès des fièvres politiques
Deux natures sans paix de cœurs antipathiques :
Ceux-là dans le roulis, niant le mouvement,
Pour végétation prenant la pourriture,
A l'immobilité condamnant la nature,

Et mesurant haineux à leur courte ceinture
Son gigantesque accroissement !

Ceux-ci voyant plus loin sur un pied qui se dresse,
Buvant la vérité jusqu'à l'ardente ivresse,
Mêlant au jour divin l'éclair des passions,
Voudraient pouvoir ravir l'étincelle à la foudre
Et que le monde entier fût un monceau de poudre,
Pour faire d'un seul coup tout éclater en poudre,
Lois, autels, trônes, nations !

Nous, amis ! qui plus haut fondons nos confiances,
Marchons au but certain sans ces impatiences,
La colère consume et n'illumine pas ;
La chaste vérité n'engendre pas la haine ;
Si quelque vil débris barre la voie humaine,
Écartons de la main l'obstacle qui la gêne,
Sans fouler un pied sous nos pas !

Dieu saura bien sans nous accomplir sa pensée.
Son front dort-il jamais sur l'œuvre commencée !
Homme ! quand il attend, pourquoi t'agites-tu ?
Quel trait s'est émoussé sur le but qu'il ajuste ?
N'étendons pas le Temps sur le lit de Procuste ?
La résignation est la force du juste !
La patience est sa vertu !

Ne devançons donc pas le lever des idées.
Ne nous irritons pas des heures retardées.
Ne nous enfermons pas dans l'orgueil de nos lois !
Du poids de son fardeau, si l'humanité plie.
Prêtons à son rocher notre épaule meurtrie.
Servons l'humanité, le siècle, la patrie :
Vivre en tout c'est vivre cent fois !

C'est vivre en Dieu, c'est vivre avec l'immense vie

Qu'avec l'être et les temps sa vertu multiplie,
Rayonnement lointain de sa divinité !
C'est tout porter en soi comme l'ame suprême,
Qui sent dans ce qui vit et vit dans ce qu'elle aime,
Et d'un seul point du temps c'est se fondre soi-même
Dans l'universelle unité !

Ainsi quand le navire aux épaisses murailles
Qui porte un peuple entier, bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile,
Et promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : Nous serons là demain !

Puis quand il a tracé sa route sur la dune
Et de ses compagnons présagé la fortune,
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,

Met la main au cordage et lutte avec la houle :
Il faut se séparer, pour penser, de la foule.
Et s'y confondre pour agir !





XXVI

LA FEMME

À M. DECAISNE

APRÈS AVOIR VU SON TABLEAU DE LA CHARITÉ



LA FEMME

A M. DECAISNE

APRÈS AVOIR VU SON TABLEAU DE LA CHARITÉ

Paris, 10 Décembre 1838

O femme ! éclair vivant dont l'éclat me renverse !
O vase de splendeur qu'un jour de Dieu transperce !
Pourquoi nos yeux ravis fondent-ils sous les tiens ?

Pourquoi mon âme en vain sous sa main comprimée
S'élance-t-elle à toi comme une aigle enflammée
Dont le feu du bûcher a brisé les liens ?

Déjà l'hiver blanchit les sommets de ma vie
Sur la route au tombeau que mes pieds ont suivie.
Ah ! j'ai derrière moi bien des nuits et des jours !
Un regard de quinze ans s'il y daignait descendre
Dans mon cœur consumé, ne remûrait que cendre,
Cendres de passions qui palpitent toujours !

Je devrais détourner mon cœur de leur visage,
Me ranger en baissant les yeux sur leur passage,
Et regarder de loin ces fronts éblouissans
Comme l'on voit monter de leur urne fermée
Les vagues du parfum et de sainte fumée
Dont les enfans de chœur vont respirer l'encens !

Je devrais contempler avec indifférence
Ces vierges, du printemps rayonnante espérance,
Comme l'on voit passer sans regret et sans pleurs,
Au bord d'un fleuve assis, ses vagues fugitives
Dont le courant rapide emporte à d'autres rives
Des flots, où des amans ont effeuillé des fleurs!

Cependant plus la vie au soleil s'évapore,
O filles de l'Éden! et plus on vous adore!
L'odeur de nos soupirs nous parfume les vents!
Et même quand l'hiver de vos graces nous sèvre,
Non! ce n'est pas de l'air qu'aspire votre lèvre:
L'air que vous respirez, c'est l'ame des vivans!

Car l'homme éclos un jour d'un baiser de ta bouche,
Cet homme dont ton cœur fut la première couche
Se souvient à jamais de son nid réchauffant.

Du souffle où de sa vie il puisa l'étincelle,
Des étreintes d'amour au creux de ton aisselle,
Et du baiser fermant sa paupière d'enfant!

Mais si tout regard d'homme à ton visage aspire,
Ce n'est pas seulement parce que ton sourire
Embaume sur tes dents l'air qu'il fait palpiter,
Que sous le noir rideau des paupières baissées
On voit l'ombre des cils recueillir des pensées,
Où notre ame s'envole et voudrait habiter.

Ce n'est pas seulement parce que de ta tête
La lumière glissant sans qu'un angle l'arrête,
Sur l'ondulation de tes membres polis
T'enveloppe d'en haut dans ses rayons de soie
Comme une robe d'air et de jour qui te noie
Dans l'éther lumineux d'un vêtement sans plis!

Ce n'est pas seulement parce que tu déplies
Voluptueusement ces bras dont tu nous lies,
Chaîne qui d'un seul cœur réunit les deux parts,
Que ton cou de ramier sur l'aile se renverse
Et que s'enfle à ton sein cette coupe qui verse
Le nectar à la bouche et l'ivresse aux regards !

Mais c'est que le Seigneur, ô belle créature !
Fit de toi le foyer des feux de la nature,
Que par toi tout amour a son pressentiment,
Que toutes voluptés dont le vrai nom est femme,
Traversent ton beau corps ou passent par ton ame,
Comme toutes clartés tombent du firmament !

Cette chaleur du ciel, dont ton sein surabonde,
A deux rayonnemens pour embraser le monde
Selon que son foyer fait ondoyer son feu.

Lorsque sur un seul cœur ton âme le condense.
L'homme est roi, c'est l'amour! Il devient Providence
Quand il s'épand sur tous et rejaillit vers Dieu.

Alors on voit l'enfant renversé sur ta hanche,
Effeuiller le bouton que ta mamelle penche
Comme un agneau qui joue avec le flot qu'il boit :
L'adolescent qu'un geste à tes genoux rappelle,
Suivre de la pensée au livre qu'il épèle
La sagesse enfantine écrite sous tes doigts!

L'orphelin se cacher dans les plis de ta robe,
L'indigent savourer le regard qu'il dérobe,
Le vieillard à tes pieds s'asseoir à ton soleil,
Le mourant dans son lit retourné sans secousse
Sur ce bras de la femme où la mort même est douce,
S'endormir dans ce sein qu'il pressait au réveil!

Amour et charité, même nom dont on nomme
La pitié du Très-Haut et l'extase de l'homme !
Oui ! tu les a compris, peintre aux langues de feu !
La beauté sous ta main, par un double mystère,
Unit ces deux amours du ciel et de la terre.
Ah ! gardons l'un pour l'homme et brûlons l'autre à Dieu.







XXVII

LA CLOCHE DU VILLAGE



LA CLOCHE DU VILLAGE

Oh ! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin,

Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin !

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords,
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille
La veuve du village, à ce bruit s'agenouille
Pour donner leur aumône aux morts :

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore
Ce n'est pas la gaîté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir :

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues
Et qu'on croit n'épuiser jamais !

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie
Pliant son cou soyeux sous sa main aguerrie
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume
Sa croupe m'emportait et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons !

Ce n'est pas même, amour ! ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la séve qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines

Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie !...
O gloire, c'est encor moins toi !

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur !
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds ; oui ! mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur !

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,

Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige.
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige
Et qui sèche en tombant du front.



C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil.
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes.
Dans un double sépulcre enfermèrent trois ames
Et m'oublièrent sur le seuil!

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche! tu pleuras comme je pleure encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant;
L'air, le ciel, résonnaient de ta complainte amère

Comme si chaque étoile avait perdu sa mère
Et chaque brise son enfant !

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie,
Dans ma mémoire en deuil, à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son.
Oui ! ton bronze sonore et trempé dans la flamme,
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon ame
Qu'un ange frappe à l'unisson !

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles.
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles :
Entre la voix des tours je démêle ta voix,
Et ta vibration encore en moi résonne
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois !

Je me dis : Ce soupir mélancolique et vague

Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah ! c'est moi, pour moi seul, là haut retentissant !
Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense.
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent.

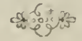
Je me dis : Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort,
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose,
La pierre du sépulcre, où mon amour repose,
Sonne aussi dans ce doux accord !



Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas.

Si dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu, je m'arrête et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi saint porte-voix des tristesses humaines
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante ! des cœurs brisés le timbre est encor beau !
Que ton gémissement donne une ame à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau !



Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière ;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,

Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

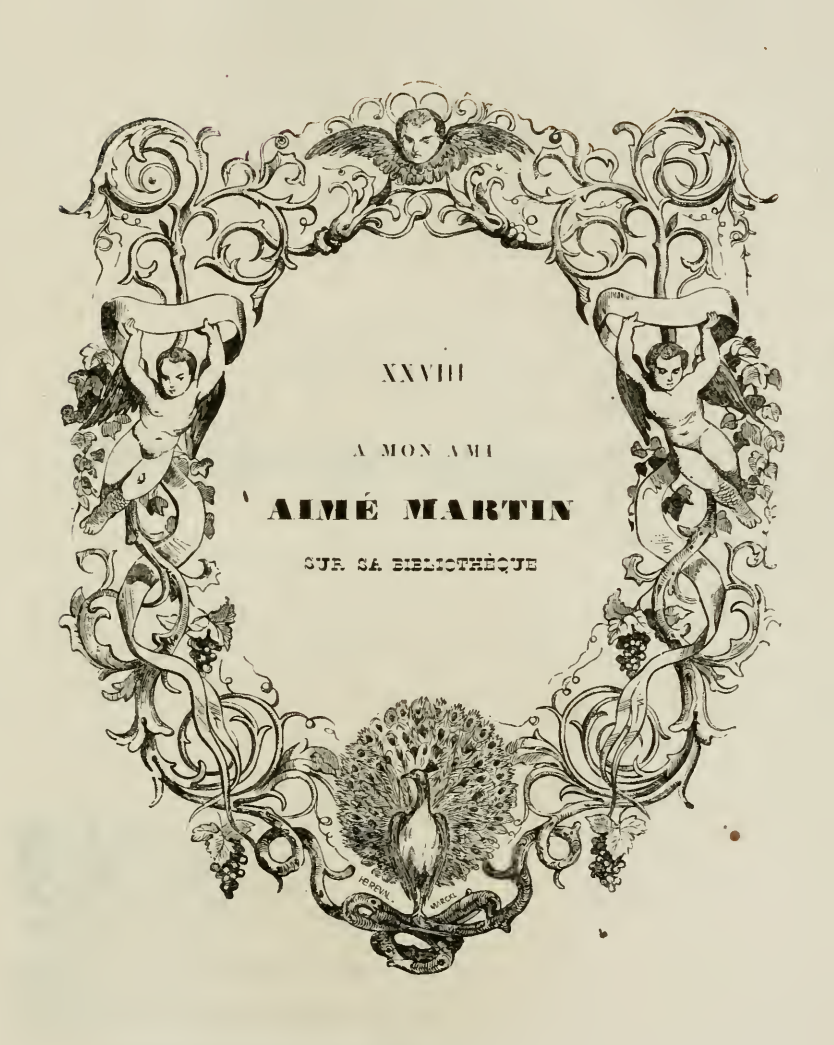
Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon,
Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ces chants qui font taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie
Et qui se perd au fond des cieux !



Mais sonne avant ce jour, sonne doucement l'heure
Où quelque barde ami, dans mon humble demeure,
Vient de mon cœur malade éclairer le long deuil,
Et me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son ame
Pour embaumer longtemps mon seuil.





XXVIII

A MON AMI

AIMÉ MARTIN

SUR SA BIBLIOTHÈQUE



A

MON AMI AIMÉ MARTIN

SUR SA BIBLIOTHEQUE

Paris, 27 mars 1840

O philosophe, ô solitaire
Sur la montagne retiré,
Qui répands de là sur la terre
La chaleur d'un cœur inspiré !

Quand je m'asseois dans ces retraites
Pleines des générations,
Où tu ranges sur deux tablettes
La sagesse des nations ;

Dans ces catacombes des âges,
En un volume reliés,
Quand je vois dans deux ou trois pages
Tenir cent peuples oubliés ;

Quand je vois ces feuilles lancées
Aux vents par le temps ennemi,
Cette poussière de pensées
Que le ver broie à la fourmi ;

Quand je vois ces lettres qu'efface
Au regard le texte incertain,
S'évanouir comme la trace
Du voyageur dans un lointain,

Je dis dans mon orgueil qui doute
Sur tant d'orgueil enseveli :
Quoi ! je serai donc une goutte
De ce grand océan d'oubli ?

Le comble de mes destinées
Sera qu'à mille ans parvenu,
Des langues qui ne sont pas nées
Épèlent mon nom inconnu :

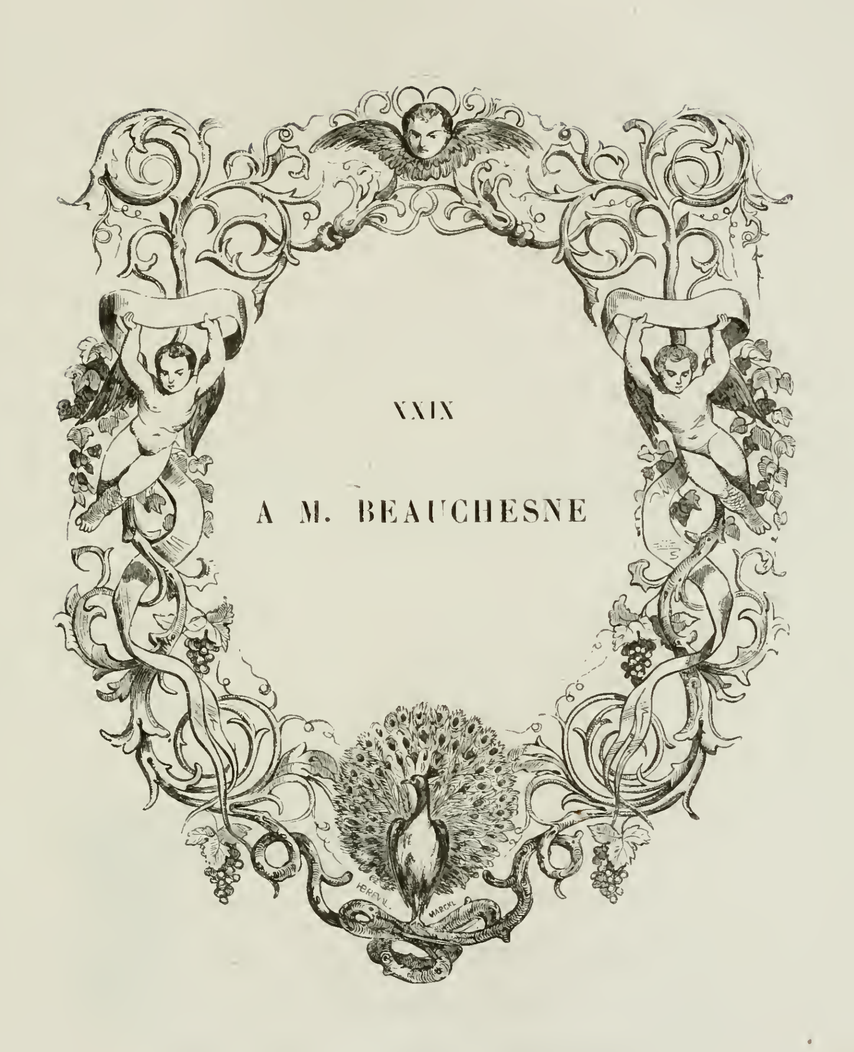
Que dans un coin de sa mémoire
Un œil curieux du néant
Range ma poussière de gloire,
Jeu d'osselets du fainéant :

Que l'oiseau porte à sa couvée,
Avec les brins du papyrus,
Quelque syllabe retrouvée
De mes *Monumens* disparus.

Graver ses pas sur cette arène,
A ce lointain jeter sa voix,
Être immortel, folie humaine,
Ah ! ce n'est que mourir deux fois !

Ne remplaçons pas par nos pages
Ces pages que nous balayons :
Car Dieu fit la langue des sages
De deux mots : Aimons et prions !





XXIX

A M. BEAUCHESNE



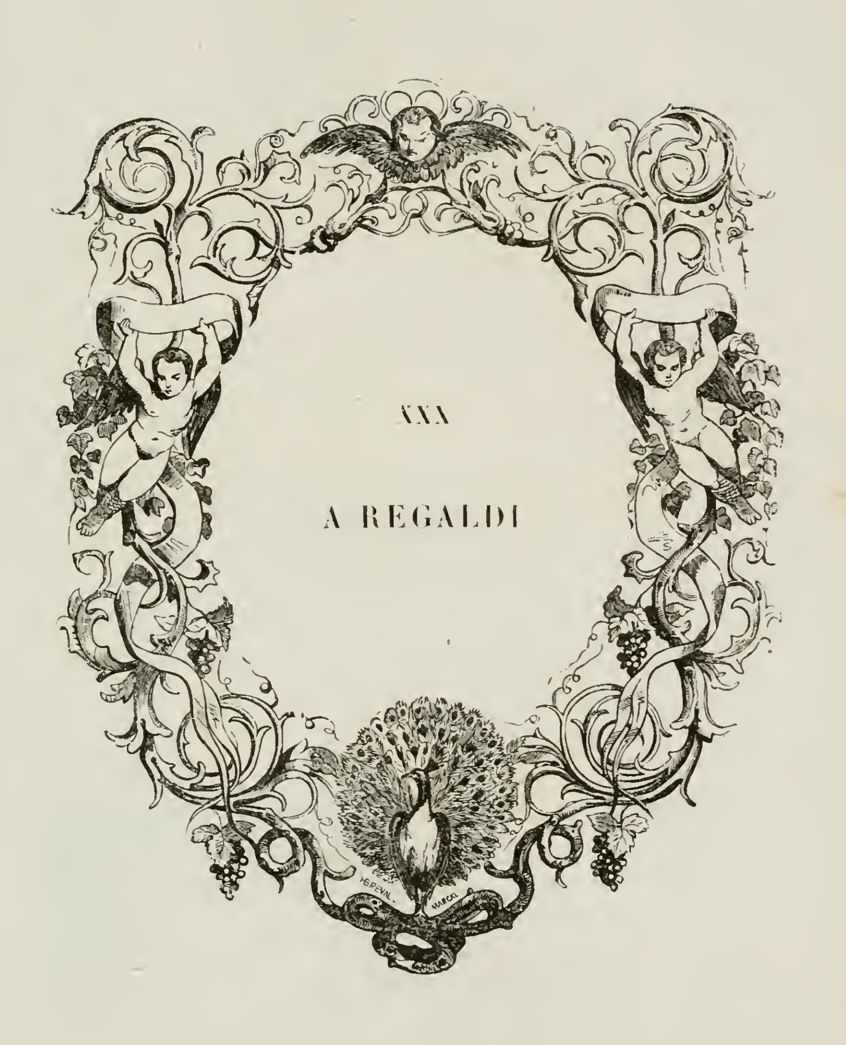
A M. BEAUCHESNE

Si tu cherches la paix et l'abri pour ton rêve,
Pourquoi bâtir ton nid si près du grand écueil?
J'aime mieux la maison du pêcheur sur la grève,
Dont la vague en hurlant vient caresser le seuil.

J'aime mieux la maison du pâtre sous la neige
D'une alpe qui blanchit sous un soleil levant,
Où l'on entend sonner le givre qui l'assiége
Dont la solive craque et tremble aux coups du vent.

J'aime mieux cet esquif, maison frêle et flottante
De ces navigateurs étrangers en tout lieu,
Que ces palais minés moins stables qu'une tente
Où le bruit des humains couvre ces bruits de Dieu!





XXX

A REGALDI



A REGALDI

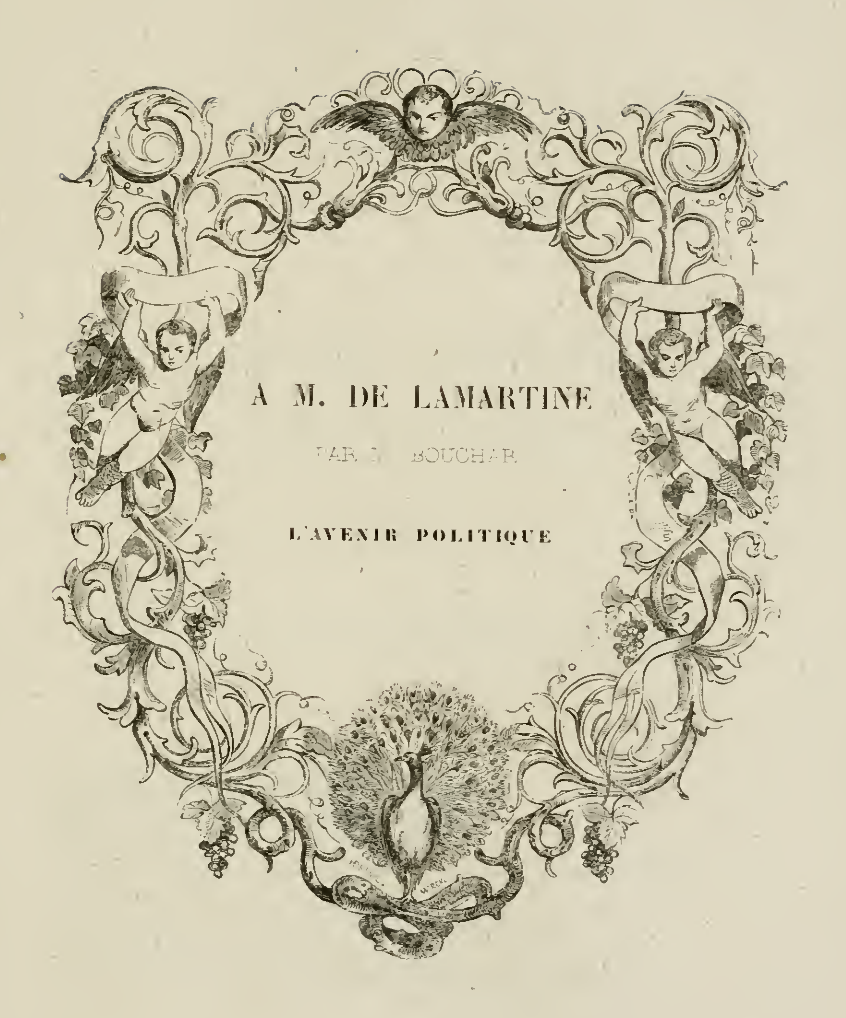
Tes vers jaillissent, les miens coulent,
Dieu leur fit un lit différent,
Les miens dorment et les tiens roulent,
Je suis le lac, toi le torrent !



NOTE DE L'ÉDITEUR

Les deux Odes qui suivent sont celles auxquelles répond M. de Lamartine dans la pièce intitulée Utopie.





A M. DE LAMARTINE

PAR [illegible] BOUCHAR[illegible]

L'AVENIR POLITIQUE



A M. DE LAMARTINE

PAR M. BOUCHARD

L'AVENIR POLITIQUE EN 1837

Comme un vaisseau qui marche sans boussole,
L'humanité flotte au sein de la nuit,
Cherchant des yeux le phare qui console

A l'horizon où nul flambeau ne luit :
Et l'équipage épouvanté, répète
Au mousse assis à la pointe des mâts :
Toi dont l'œil perce à travers la tempête,
Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas?

Interrompant la chanson qu'il commence,
Le mousse alors répond au matelot :
Je ne vois rien qu'un océan immense
Où chaque siècle est perdu comme un flot ;
Gouffre sans fond qu'un ciel d'airain surplombe,
Tombeau des mois, des cités, des états.
— L'arche du monde attend une colombe :
Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas?

— Je vois au loin lutter contre l'orage
Sur un radeau d'infortunés proscrits,
Lambeaux sacrés d'un immortel naufrage,

De la Pologne héroïques débris ;
Peuple qui vient, la poitrine meurtrie,
A nos foyers raconter ses combats.
— Aux exilés Dieu rendra la patrie !
Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas ?

— Je vois le Nord fondre comme un corsaire
Sur l'Orient, vieillard sans avenir,
Qui dans le sang du fougueux janissaire
Baigna ses pieds et crut se rajeunir.
— Quel bruit semblable à la foudre qui roule
A notre oreille éclate avec fracas ?
— Sur l'Alcoran c'est le sérail qui croule.
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas ?

Je vois encore une terre féconde,
Où l'oranger fleurit près des jasmins,
Terre d'amour qu'un soleil pur inonde

Et que ses fils déchirent de leurs mains.
C'est le démon de la discorde infâme...
Mais Dieu sur lui vient d'étendre son bras :
Il tombe et meurt sous les pieds d'une femme
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas ?

—Quels sont ces bords ?—C'est la belle Ausonie.
De l'étranger j'y vois fumer les camps :
Le despotisme enchaîne son génie
Et dort tranquille au pied de ses volcans.
Mais le Vésuve, indigné d'être esclave.
Brise ses flancs et vomit des soldats :
La liberté bouillonne dans sa lave.
— Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas ?

D'un monde usé pourquoi parler sans cesse ?
Signale-nous ce monde généreux.
Frais d'avenir, d'amour et de jeunesse.

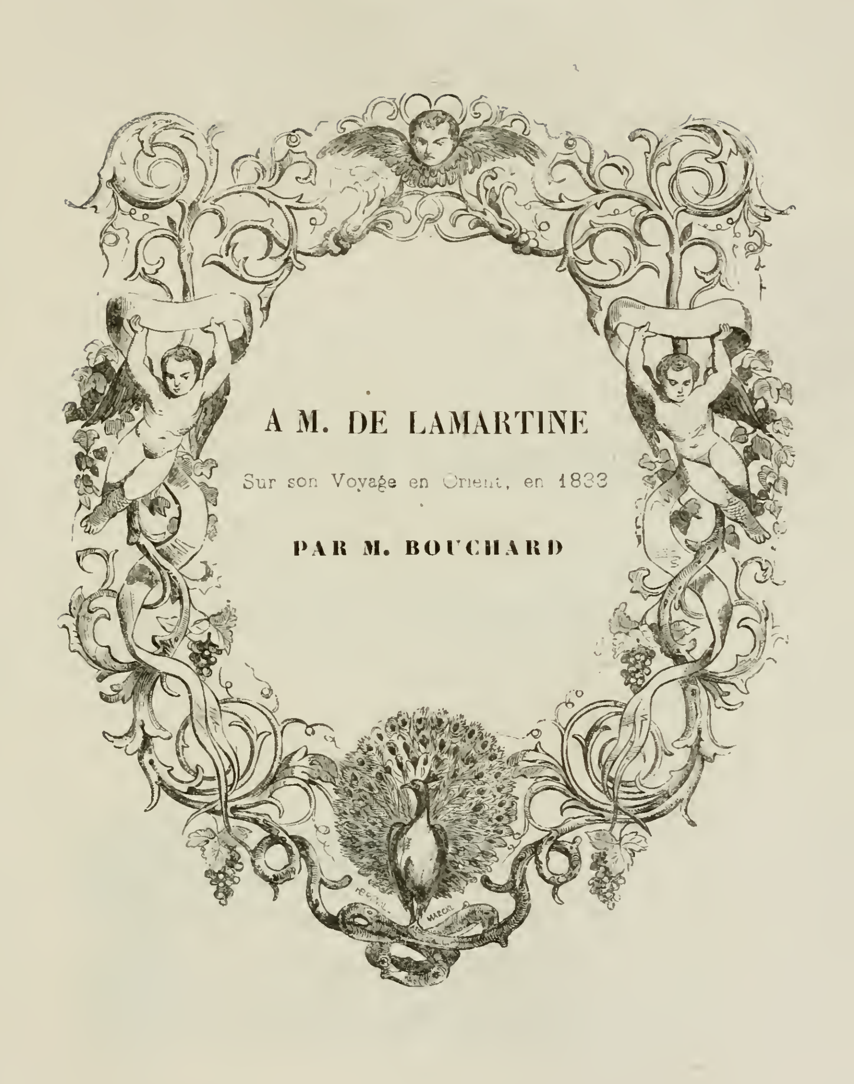
Des cœurs aimans doux espoir, rêve heureux
Mille parfums enivrent cette terre :
Des fruits partout ! des fleurs à chaque pas !
De l'avenir, toi qui sais le mystère,
Enfant des mers, ne vois-tu rien là bas ?

— Oui, le voilà ! je l'entrevois dans l'ombre :
Nul pas humain n'a profané ses bords :
Courage, amis ! en vain la nuit est sombre,
En vain l'éclair embrase nos sabords.
De ce vieux monde oublions les mensonges,
Les noirs fléaux et les soleils ingrats :
Dieu va semer le bonheur sur nos songes.
Marchons toujours, le bonheur est là bas.

Ainsi toujours sur la mer éternelle
L'humanité promène un œil hagard :
Ce jeune mousse, ardente sentinelle,

C'est toi, poète au dévorant regard.
Quand l'équipage à genoux pleure et prie.
Quand matelots et pilote sont las,
Prophète aimé, Dieu par ta voix leur crie :
Marchez toujours ! le bonheur est là bas !




A M. DE LAMARTINE
Sur son Voyage en Orient, en 1833
PAR M. BOUCHARD



A M. DE LAMARTINE

SUR SON VOYAGE EN ORIENT, EN 183[illegible]

PAR M. BOUCHARD

Sous le vent frais qui déroulait sa voile
Il est parti vers ces bords éclatans,
Terre promise où brille son étoile

Et que son ame espéra si longtemps.
Brise des mers, sois douce et parfumée !
Flots, calmez-vous; ciel, sois toujours serein !
Reverdissez, cèdres de l'Idumée ;
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !

Sur cette Grèce au brûlant territoire
Jette, ô poète, un rayon d'avenir.
Là, chaque pierre est un feuillet d'histoire :
Là, chaque pas presse un grand souvenir.
On reconnaît les descendans d'Alcide
Dans son vieux Klephte et son brave marin :
Des champs d'Argos aux monts de la Phocide,
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !

Ta mission dans les cieux est écrite :
Cours promener ta vie aux rêves d'or
Dans ces déserts où l'Arabe s'abrite
Aux sphinx de Thèbe, au palais de Luxor.

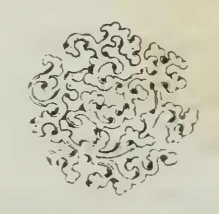
Tu rediras, en voyant sous le sable
Ces dieux, géans de granit et d'airain :
Vous, seul, Seigneur, êtes impérissable !
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !

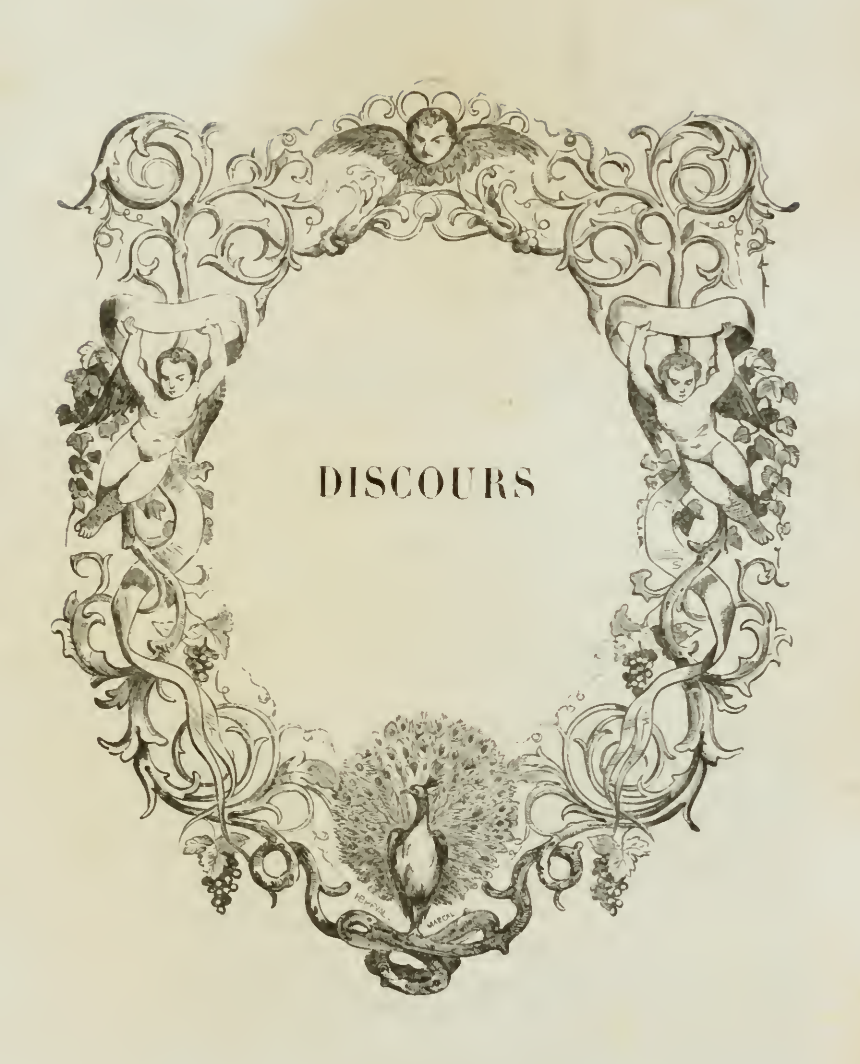
Transports sacrés, religieux délire,
Enthousiasme, aigle aux ailes de feu,
Électrisez le croisé de la lyre
Dans la Sion où souffrit l'homme Dieu.
Écho du ciel, ton hymne va descendre
Sur cette veuve au front pâle et chagrin :
Jérusalem va secouer sa cendre.
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !

Tu les verras, ces rivages d'Asie
Que l'œil compare à des jardins flottans.
Où tout est fleurs, lumière et poésie.
Où le zéphir éternise un printemps ;
Et la Stamboul, reine aux mille coupoles,

Sous le soleil éblouissant écrin :
Mon cœur te suit aux bords où tu t'envoles.
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !

Va, jeune cygne à l'accent prophétique,
Va sous le ciel d'un monde plus riant,
Pour agrandir ton essor poétique,
Tremper ton aile aux parfums d'Orient ;
Puis verse-nous ces trésors d'harmonie
Qu'attend ma muse au modeste refrain ;
Dieu que j'implore a béni ton génie :
Dieu soit en aide au pieux pèlerin !





DISCOURS



SUR

L'ÉMANCIPATION DES ESCLAVES

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du 15 Février 1838.

Personne n'accueillerait avec plus d'empressement que moi les paroles de M. le président du conseil, si l'expérience de quatre années ne m'avait enseigné la valeur de ces demandes dilatoires. Que vous dit M. le président du conseil pour motiver ces temporisations? Il vous dit que c'est pour donner au gouvernement le temps de recueillir des renseignemens.

J'ai cru l'entendre. Mais, Messieurs, de qui attendez-vous des renseignemens? à qui les demandez-vous? aux coloniaux possesseurs de l'esclavage! Oui, c'est au maître que vous demandez quelle est l'heure où il faudra affranchir son esclave? Et ne sentez-vous pas que cette heure ne sonnera jamais pour lui? Non, jamais le maître ne trouvera oppor-

tune l'heure qui devra le dépouiller. L'heure, Messieurs, savez-vous quand elle viendra? Quand la métropole sera assez éclairée, assez politique pour se présenter avec l'indemnité d'une main et l'émancipation de l'autre.

Je crois donc que l'heure a sonné, et que la proposition qui nous est faite, bien qu'incomplète, bien qu'insuffisante, ne peut que l'avancer. Je demande à exposer en peu de mots à la Chambre dans quel sens je la soutiens, dans quel sens nous devons l'examiner.

Messieurs, certes, si je suivais le seul instinct de cette philantropie dont on nous accuse, je ferais ce que vient de faire le préopinant, et j'écarterais la proposition de M. Passy; cette proposition, qui est une concession faite à la dureté de l'opinion de la liberté et des droits de 250,000 esclaves actuellement vivans dans nos colonies; cette proposition ; qui ressemble à un aveu de l'impuissance des amis de l'humanité, ou au découragement d'une cause qu'on regarde comme perdue. Oui, je dirai à M. Passy : Pourquoi concédez-vous ce qui ne vous appartient pas, le principe révoltant de la possession de l'homme par l'homme pendant une génération tout entière, pendant ces longues années qui s'écouleront depuis le jour où le dernier des noirs né en 1838 aura vécu, jusqu'au jour où il aura cessé de vivre, c'est-à-dire pendant un siècle peut-être? Quoi! pendant tout ce temps vous allez accorder une sorte de bill d'indemnité à ce crime social, à cet état de nos colonies, sous lequel des hommes semblables à vous sont traités comme de vils animaux, vendus, traqués, revendus en gros et en détail, le père à un maître, le fils à un autre, la mère à un troisième! où des enfans, des femmes, sont chassés à un travail forcé de seize heures, avec le fouet pour salaire! où le germe de la famille est systématiquement étouffé, de peur que les liens de famille, venant à se former, n'empêchassent l'abrutissement plus lucratif de l'espèce; où l'on défend d'apprendre à lire, où l'on provoque au plus brutal concubinage, où il y a des milliers d'hommes qui ne connaissent ni nationalité, ni

propriété, ni religion; qu'on a arrachés à leurs pères, à qui on arrachera leurs enfans, à qui on jette une femme pour s'enrichir de sa fécondité, à qui on la retire, de peur que, l'affection venant à se former, elle empêchât de revendre l'humanité en détail?

Quoi! vous maintiendrez un état de choses qui, tant qu'il existe, provoque à la contrebande d'hommes, qui envoie chercher par une cupidité effrénée ces cargaisons humaines dont l'Océan engloutit la moitié pour cacher le reste! cette contrebande d'hommes qui faisait dire à M. Peel, commissaire de l'enquête, en 1829, qu'un vaisseau négrier avait été reconnu contenir, dans un espace donné, la plus grande masse de crimes, de tortures et de profanations humaines!

Êtes-vous donc condamnés à cette déplorable nécessité? êtes-vous bien certains que la Chambre de 1838, que chacune des Chambres qui nous succèderont, persévérera dans cette honteuse anomalie d'une nation qui a mis, la première, de la philosophie et de la religion dans ses lois, qui a versé son sang, sans en compter les gouttes ou les torrens, pour la cause de la réforme et de la liberté politiques; qui a fait un drapeau sacré de l'égalité, qui a sanctifié, pour ainsi dire, les droits des citoyens, et qui oublierait à ce point les droits et la dignité de l'homme, et qui continuerait à couvrir de l'ombre de sa liberté menteuse les plus honteuses dégradations, les plus infâmes services qui puissent déshonorer l'humanité? En êtes-vous bien sûrs? Quant à moi, je ne le suis pas, et je persiste à croire que la Chambre, mieux éclairée sur les faits, aurait accepté un projet plus rationnel et plus large.

Je jurerais bien au moins d'avance qu'avant que deux ou trois législatures aient passé ici, l'une d'elles aurait proclamé l'émancipation, car je crois à la toute-puissance de la conscience humaine. Une nation ne peut pas étouffer longtemps un remords. Quand la parole est libre dans cette nation, quand chaque jour on la met en face de son inconséquence et de son iniquité, il vient un jour où elle se

trouble, où elle sent en elle quelque chose de plus fort et de plus irrésistible que la voix des intérêts personnels, et où elle rachète, comme l'Angleterre, au prix de quelques millions, le principe sans prix de la liberté et de la dignité de tous les enfans de Dieu.

J'aurais donc, je l'avoue, préféré que l'honorable auteur de la proposition ne nous présentât pas cette demi-justice, mais qu'il nous demandât justice entière : l'émancipation actuelle, immédiate ; l'émancipation graduée, prudente, avec l'initiation, avec l'apprentissage de la liberté dans un état de législation spécial et exceptionnel pour nos colonies ; l'émancipation avec dix années de préparations successives, avec la condition rigoureusement juste de l'indemnité envers les colons, mais enfin l'émancipation de tout ce qui vit et de tout ce qui vivra dégradé par le nom d'esclave. Oui, j'espère assez de mon pays, j'espère assez de mon temps, pour croire qu'il ne fût pas resté en arrière de l'Angleterre, et qu'un jour ou l'autre nous aurions triomphé.

Si cette marche eût été suivie, nous n'aurions à critiquer aucune des conséquences de la proposition. Or, bien que je la soutienne comme un moindre mal que ce qui existe, à sa première lecture, j'ai été frappé comme vous, plus que vous, de ce qu'elle aura d'incomplet, d'affligeant, de cruel dans l'exécution, et je me suis sérieusement demandé : Ne vaudrait-il pas mieux la combattre? Quoi! vous affranchissez les fils à naître? Je bénis votre pensée : la liberté au moins consolera la seconde génération. Mais avez-vous pensé à ce coup de massue qu'une pareille déclaration va porter aux deux cent cinquante mille vivans, qui vont se dire : L'espoir nous restait ; un jour la France pouvait briser nos fers : maintenant la France a parlé, tout est consommé ; nous, nos femmes, nos frères, nos enfans nés, ceux qui viennent de naître dans l'année, dans le mois, qui sont à la mamelle, qui sont nés peut-être la veille du jour où le vaisseau libérateur a montré son pavillon à la colonie, nous sommes esclaves à jamais! la liberté de nos enfans scelle notre

éternelle servitude. S'il était né huit jours plus tard, cet enfant eût été libre comme eux : le voilà esclave comme nous. Un jour, une heure peut-être le sépare de celui qui sera libre ; et lui il aura une longue vie à passer dans l'esclavage ! Avez-vous pensé à cela? Messieurs, et croyez-vous qu'elle soit suffisamment juste, une proclamation de principe qui réagirait ainsi contre toute une génération déjà née, et qui, entre l'éternel esclavage pour les uns, la liberté acquise aux autres, ne mettra pour différence et pour cause que d'être né à quelques jours ou à quelques heures d'intervalle? Oh! cela seul devrait vous montrer combien il est atroce d'appliquer des principes de justice absolue avec des concessions au mal, avec des modifications arbitraires ! Oui, il y aura là à la fois, pour le nègre resté esclave et pour le noir libéré, un contraste douloureux, périlleux peut-être entre ces deux générations, dont l'une grandira dans tous les bienfaits de la liberté, dont l'autre vieillira dans toutes les dégradations de la servitude ! Et pensez-y, Messieurs, n'y aura-t-il pas plus? n'y aura-t-il pas quelque chose de profondément immoral dans cette situation que vous allez créer d'un état de société où les enfans pourront voir vendre, trafiquer, troquer leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs? Que dis-je ! ne frémissez-vous pas de créer une civilisation où, par un phénomène monstrueux, inconnu même aux civilisations antiques les plus barbares, où le fils pourra légalement avoir son père et sa mère pour esclaves !

Eh bien ! il y aura plus, il y aura péril ; car la jeune génération libre grandira, elle, à côté de ses pères et de ses frères dans les fers, sans être tentée de les délivrer, sans conspirer par la plus sainte des impulsions, par l'impulsion de la nature, pour affranchir toute la génération !

Non, Messieurs, il n'y a d'émancipation utile, normale, politique, sans scandale et sans danger, que l'émancipation anglaise, c'est-à-dire l'émancipation aux conditions de justice envers les colons par une indemnité préalable, de pré-

voyance envers les esclaves par un apprentissage, par une initiation prudente à la liberté, et enfin par l'universalité de la mesure. L'universalité de l'esclavage est la clef de voûte de la servitude : le jour où vous en détachez une pierre, l'esclavage s'écroule tout entier. Prenez garde qu'il ne s'écroule sur vous et sur vos colons! Les idées prennent leur niveau comme l'Océan. Les Antilles anglaises, affranchies dès 1840, communiqueront inévitablement à vos colonies la contagion de la liberté. Prévenez ce moment critique; autrement c'est vous qui prendrez sur vous la responsabilité des événemens. Il n'y a que deux manières de faire de semblables réformes : la transmutation législative, ou les violences. Craignez d'avoir des commotions funestes, si vous ne préparez pas dès aujourd'hui, avec générosité et sagesse, cette grande expropriation pour cause de moralité publique.

Mais, Messieurs (et ici je rentre tout à fait dans les idées de M. le président du conseil), la mesure que nous sollicitons doit être accompagnée, précédée de l'indemnité aux colons. Si vous ne désintéressez pas les colons, si vous ne les avez pas pour auxiliaires, vous n'obtiendrez que perturbation, car vous n'aurez semé qu'injustice.

Et ne vous effrayez pas, Messieurs, de cette énormité prétendue des sacrifices que le Trésor aurait à subir pour indemniser les colons. L'Angleterre n'a pas craint de jeter généreusement 500 millions pour racheter ce grand principe de la dignité et de la fraternité des hommes, acquis au monde depuis deux mille ans. Vous aurez le même courage, mais ce courage vous coûtera moins.

Voulez-vous que j'apprécie devant vous, ainsi que je l'ai fait deux fois dans cette Chambre, dès le moment où j'appliquai ma pensée à cette question, voulez-vous que j'apprécie ce que vous coûterait en réalité une émancipation complète?

Et d'abord, ce n'est pas moi qui mettrai jamais le titre de possession du colon sur l'esclave en parallèle du titre de

propriété de soi-même que Dieu a donné à l'homme! Périssent les propriétés conventionnelles et légales plutôt que les propriétés naturelles et divines! Périssent ces plantes qui ne peuvent croître que sous la sueur et le sang des esclaves plutôt que la liberté et la dignité humaines! Mais je dis que, dans le fait de l'esclavage, ce n'est pas le colon qui est coupable; c'est l'état, c'est la société tout entière. Ce n'est pas le colon qui a fait la loi, c'est l'état. La loi de l'état, violant en cela celle de Dieu et de la nature, lui a donné son esclave et le champ qui ne peut être cultivé que par son esclave, avec toutes les garanties d'inviolabilité et de perpétuité que la loi commune attache à tout autre genre de propriété. Le colon l'a hérité, en jouit, la possède comme nous possédons les nôtres, au même titre légal. Si on le dépossède, il y a donc de la part de l'état violation envers le colon du droit commun de la propriété. Mais cette noble cause exclut-elle le devoir d'indemniser le colon exproprié? Non! elle le commande davantage. Autrement, vous répareriez une iniquité par une autre, et, pour libérer l'esclave, vous dépouilleriez le colon. Cela est évident. Que s'en suit-il? Que toute loyale émancipation doit être accompagnée et combinée, comme en Angleterre, d'une indemnisation arbitrée envers le colon.

Mais cela sera-t-il aussi cher qu'on vous le dit, et que M. Mauguin et les colons le veulent? Non, Messieurs.

D'abord, je maintiens que la nature de la propriété du colon, de cette propriété humaine qui profane et viole l'humanité même, n'est pas dans les conditions absolues des autres propriétés de droit commun, en ce sens que nous ne possédons tous ce que nous possédons que sous le bénéfice de l'état social qui nous le garantit; qu'il y a même, dans les propriétés garanties par les lois, des différences de solidité et de perpétuité, des propriétés qui courent des risques plus grands que d'autres : la propriété mobilière, par exemple, qui est susceptible d'être volée, incendiée, détruite par la guerre; les rentes, les créances, qui n'ont pour hypo-

thèque que les gouvernemens, la foi publique, et enfin les propriétés qui impliquent en elles quelques violations des droits généraux des citoyens, comme les propriétés féodales, et qui périssent avec l'état social qui les admettait. Eh bien! je dis que, s'il y a une propriété de cette nature, c'est la propriété du maître sur les esclaves; c'est cette propriété qui ne repose réellement que sur un crime social. Avez-vous craint d'y porter atteinte en portant vos lois qui interdisent la traite? Et, par vos lois très-légitimes contre la traite des noirs, n'avez-vous pas déjà immensément réduit la propriété des colons? Cette nature de possession, dont le colon jouit avec toutes les éventualités de réduction et de ruine, ne peut donc pas être évaluée au taux de vos autres natures de richesses publiques, et son indemnité ne doit donc pas être non plus aussi complète ou aussi considérable.

Et maintenant, Messieurs, pensez-vous que le trésor aurait à supporter seul cette indemnisation? Rien ne serait plus injuste. Est-ce que l'état seul est responsable du fait de l'esclavage? Est-ce que ceux qui trafiquent de cette denrée humaine, qui les arrachent aux côtes d'Afrique, qui les enchaînent sur des vaisseaux négriers, qui se recrutent par la contrebande de cinquante mille esclaves contre toutes les lois, n'y sont pour rien? Non, Messieurs, le tort ou le malheur sont des deux côtés. La réparation doit être aussi combinée de telle sorte que tous ceux qui subissent le tort moral de l'esclavage concourent à le réparer, que tous ceux qui bénéficieront de l'émancipation y contribuent proportionnellement aux avantages qui en résulteront pour tous. Voilà la vraie justice.

Eh bien! Messieurs, quelle est la part de l'état? quelle est la part du colon? quelle est la part des esclaves dans le bénéfice de l'émancipation?

L'état y gagne la restauration de la dignité et de la moralité de ses lois, bénéfice moral au-dessus de toute appréciation. Il y gagne de plus la sécurité de ses colonies, l'accroissement de son capital colonial par la multiplication de

la race des noirs et la culture plus générale des terres. Il y gagne encore tout ce que lui coûteraient les frais de surveillance et les séjours de troupes et les expéditions ruineuses que nécessiterait bientôt le maintien violent de l'esclavage dans nos Antilles travaillées par la contagion de la liberté dans les Antilles anglaises.

Le colon, qu'y gagne-t-il? La solidité de sa propriété, le travail libre reconnu plus fécond que le travail forcé; une propriété instable, périlleuse, violente, échangée contre une propriété de droit commun, et ne menaçant plus de périr tous les jours dans ses mains.

Enfin les esclaves y gagnent le nom et les facultés d'homme: la famille, la propriété, la liberté, le salaire, l'admission à la pleine jouissance de tous les droits de la civilisation.

Vous voyez donc qu'il y a un bénéfice égal dans l'émancipation, pour l'état, pour le colon, pour l'esclave. Faites une équitable répartition des avantages que l'état, les colons, l'esclave, retirent de l'émancipation, et faites-leur supporter proportionnellement le poids de l'indemnité que l'émancipation entraîne. L'état et les colons peuvent la payer; l'esclave le peut lui-même aussi par le mode de l'apprentissage. Car, pendant les huit ou dix années que durera l'apprentissage, il travaillera encore sans un salaire: son salaire sera sa liberté future, et il contribuera ainsi à indemniser lui-même le colon par une partie de son travail. Rien n'empêche qu'après l'apprentissage terminé, une loi spéciale ne règle encore, pendant quelques années, les conditions du salaire dans les colonies, d'une manière avantageuse aux colons, car des lois spéciales seront nécessaires. Il faudra créer, comme l'a fait le parlement anglais, des magistrats exceptionnels pour surveiller le passage d'un état à l'autre. Le colon ne perdra donc qu'une très-faible partie de sa propriété actuelle, et il sera déchargé du logement, de la nourriture, des soins, de la vieillesse, des infirmes, des enfans. Vous avez, sur 250,000 esclaves seulement, 42,000 esclaves dans la force de la vie et employés à la culture. Ces

esclaves peuvent valoir 1,000 fr.; le reste, en moyenne, ne va pas à 500 francs. Le rachat total ne s'élèverait donc qu'à 120 ou 140 millions. Si, de ces 120 millions, vous retranchez presque les deux tiers, qui seraient supportés, un tiers par les colons, un tiers par les esclaves eux-mêmes, au moyen de l'apprentissage, il ne resterait à la charge de l'état que 80 ou 100 millions. Ces 80 millions, répartis entre les dix années que durerait la libération, ne feraient supporter au trésor qu'environ 5 millions par an. Ces 5 millions vous les paierez soit par la voie d'un emprunt et du plus justifié des emprunts, puisqu'il libérerait l'avenir de cette affreuse responsabilité d'un véritable crime social, soit par voie de réduction sur le tarif de vos sucres coloniaux. Le pays ne s'en apercevrait pas, et l'humanité serait restaurée, et vous auriez prévenu ces inévitables révolutions de vos colonies, qui vous coûteront à réprimer deux fois plus qu'il ne vous en coûtera pour les rendre impossibles. Oui, ce système vaudrait cent fois mieux. Il serait plus digne de vous, plus digne de l'homme, plus digne de Dieu. Je voudrais pouvoir vous communiquer la confiance qui m'anime. Fiez-vous davantage, comme vous le disait tout à l'heure M. Passy, à l'élan de votre générosité! Les bonnes pensées ne trompent jamais les nations, car les inspirations élevées du cœur humain sont toujours plus vraies et plus fécondes que ses calculs!

Eh! Messieurs, l'occasion ne fut et ne sera jamais plus belle pour étouffer l'esclavage, non seulement dans vos colonies, mais dans l'univers tout entier. Oui, Messieurs, grace à des événemens imprévus, providentiels, indépendans de vous et tenant à l'état politique du monde, vous pouvez tarir l'esclavage dans le monde. Vous le comprimez, vous le saisissez à la fois par les deux extrémités de l'Asie et de l'Afrique. Par Alger, vous allez l'éteindre sur un immense littoral; la Russie sur la mer Noire le repousse en Circassie et en Géorgie, et fait élever si haut à Constantinople le prix des esclaves, que l'esclavage même et la polygamie y finis-

sent. En Égypte, vous le supprimerez le jour où vous le voudrez. Les Anglais l'ont supprimé sur l'Océan. L'Espagne, en perdant l'Amérique du Sud, le laisse tomber et s'éteindre. Il ne reste que vous. Dites un mot, déclarez l'émancipation des noirs dans vos colonies, et l'esclavage est tari partout.

Oui, le jour où vous aurez décrété que les noirs sont libres chez vous, ils le seront partout, et de ce jour, la consommation des esclaves cessant, le commerce atroce qui les alimente cessera. Ils ne trouveront plus ni marchands pour les vendre, ni bourreaux pour les exporter.

Ainsi disparaîtront, Messieurs, ces trois reproches qu'on peut adresser à la proposition de M. Passy : l'injustice envers les colons, l'imprévoyance envers les enfans des esclaves, la cruauté envers les esclaves aujourd'hui vivans, et abandonnés par la proposition à la merci de leur servitude. Ce système se combine, se coordonne à lui-même. Il n'a contre lui que l'inertie et l'égoïsme, qui sont les deux plus terribles obstacles qui retardent toute vérité et tout bien. Pouvions-nous croire qu'un demi-siècle après la proclamation des droits de l'homme au sein d'une nation à laquelle cette déclaration de ses droits reconquis a servi de base politique et sociale, cette même nation, réunie en congrès sous les symboles de sa liberté, déclarerait, par cet ajournement qu'on vous oppose, que l'on n'a voulu de la liberté que pour soi, et que la liberté d'une race entière de l'humanité lui paraît trop chère au prix de quelques millions pendant dix années?

Ah! Messieurs, donnons ce démenti à ceux qui calomnient nos sentimens! Un faible effort de vous, et l'esclavage disparaît de la terre entière, qu'il a si longtemps profanée. Jamais vous n'aurez une occasion si favorable.

Le monde attend cette déclaration de vous pour fermer cette plaie, la plus honteuse de l'humanité. La proposition de M. Passy est un pas fait vers ce noble but. Cette proposition a bien des faiblesses; elle porte l'empreinte de la

timidité avec laquelle elle vous est présentée; elle atteste trop, par son insuffisance, qu'elle est présentée à un sentiment dont on se défie. Si vous la rejetiez en prenant l'engagement de la compléter, en demandant avec un généreux élan le système complet d'émancipation au gouvernement, je la rejetterais avec vous, je la rejetterais avec lui. Mais je la vote en gémissant, je la vote à cause de la dureté de vos cœurs, je la vote en déplorant qu'elle soit nécessaire, et qu'un bien si facile à opérer en grand, une mesure d'où sortirait la sûreté des colonies, l'honneur de la France, la restauration de la dignité humaine, soit réduite à ces mesquines et avares proportions, et qu'un pays comme la France, au lieu de balayer cette grande iniquité de la civilisation, se contente de couper en deux cette iniquité, et de faire à l'esclavage cette immense part de toute une génération de trois cent mille de ses frères, que la mort seule affranchira.



SUR L'ABOLITION
DE LA PEINE DE MORT

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du 18 Mars 1838

La différence profonde qui existe entre l'honorable orateur auquel je succède et moi consiste surtout en ceci : que l'honorable préopinant veut conserver la peine de mort dans nos lois, précisément comme signe, comme intimidation, et en faire le moindre usage possible dans sa terrible application, et que nous, au contraire, par un sentiment, par un désir identique, nous voulons préserver autant que lui la société par une autre sorte d'intimidation et d'exemple; mais nous croyons, et j'espère vous démontrer succinctement tout à l'heure, que l'abolition systématique de la peine de mort dans nos lois serait une intimidation et un exemple plus puissans contre le crime, que ces gouttes de sang répandues de temps en

temps, si stérilement, vous en convenez vous-mêmes, devant le peuple, comme pour lui en conserver le goût.

Jamais, je l'avoue, je n'ai éprouvé plus d'émotion en montant à cette tribune, et la Chambre doit le comprendre, car, s'il est des occasions où le législateur voulut donner à ses paroles toute la gravité, je dirais presque toute la sainteté du sujet soumis à sa délibération, à coup sûr c'est celle-ci. C'est quand il tient entre ses mains la vie ou la mort de ses semblables, et que le vote qu'il va porter peut devenir, pendant de longues années peut-être, un arrêt dans la bouche du juge et un glaive dans la main de l'exécuteur.

Eh bien! nous sommes dans ce cas aujourd'hui, et les sympathies ou les répulsions que nous allons montrer pour ou contre les pétitionnaires vont encourager ou décourager les sentimens d'un grand nombre d'hommes qui ont couvert ces pétitions de dix-huit mille signatures, signatures qui n'ont pas été extorquées, qui n'ont pas été mendiées comme on vient de vous le dire, mais qui ont été apposées sur ces pages avec ce respect qu'on apporte à un acte religieux.

Je passe aux objections présentées tant par M. le rapporteur de la commission que par l'honorable M. Parès.

Et d'abord, je prierai la Chambre d'être assez juste pour ne pas me prêter, non plus qu'à la plupart des principes que je soutiens, l'opinion hasardée, et même, je le dirai, profondément coupable, si justement repoussée et flétrie par le rapporteur et l'honorable préopinant. M. de La Rochefoucauld le disait tout à l'heure, nous ne sommes en rien solidaires des termes dans lesquels certains pétitionnaires se sont exprimés. Il fallait séparer ce qu'il y a de téméraire dans la manière dont ils ont exprimé un bon désir, d'avec ce qu'il y a de modéré, de préservateur, de pratique, de profondément religieux dans les autres. Eh bien! je vais essayer de le faire.

Quelques-unes des pétitions semblent vouloir renouveler ces doctrines immorales de fatalisme dont le vice et le crime aiment à se couvrir contre le remords et la peine, et rejeter,

sur les imperfections de la société, les désordres et les attentats qui la souillent. Eh bien! Messieurs, nous protestons les premiers contre ces expressions coupables. Il serait trop commode, pour les méchans, de renvoyer à la société la responsabilité de leurs crimes et de dire : J'aurais été vertueux, honnête, si la société de mon temps eût été mieux faite. Ce n'est pas l'état de la société seul, c'est la liberté morale de l'homme qui constitue le crime. Il y a sans doute réaction de la société sur l'individu et de l'individu sur la société, mais les imperfections de l'un n'excusent pas les crimes de l'autre, et c'est sous des sociétés plus vicieuses, plus corrompues que la nôtre, que le crime et la vertu ont mérité leurs noms!

On vient de soutenir encore que la société n'avait pas droit de vie et de mort sur ses membres. Messieurs, telle n'est point notre opinion. La société, étant nécessaire, a reçu évidemment de son auteur tous les droits nécessaires à sa conservation, et si, dans les premiers temps, dans son imperfection, dans son dénuement de moyens répressifs, elle a cru ne pouvoir se défendre ou défendre ses membres sans la peine de mort, certes elle a pu l'exercer légalement alors, elle a pu tuer en conscience.

Mais la question n'est plus là. Au point de civilisation où nous sommes parvenus, la peine de mort est-elle encore nécessaire à la société, et, par conséquent, la peine de mort est-elle encore légitime? Voilà la question, la seule que je pose, la seule utile à poser, et, si nous la posons, c'est déjà une preuve qu'il y a doute dans un grand nombre d'esprits. Or, du moment qu'il y a doute, le législateur ne doit-il pas s'abstenir? car, ainsi que je le disais il y a deux ans, dans une occasion semblable, qu'est-ce qu'un doute qui ne peut se résoudre qu'après qu'une tête a roulé sur un échafaud? Qu'est-ce qu'un doute auquel est suspendue la hache de l'exécuteur? Si ce n'est pas un crime, c'est bien près peut-être d'être un remords.

On vient de nous dire : Mais il faut une sanction à la loi,

et la mort a été de tout temps cette sanction terrible, cette sanction suprême, qui seule a pu défendre le monde des agressions du crime. N'enlevons pas cette clef de voûte de la société, ou la société s'écroulerait dans le sang. Messieurs, il y a là une erreur de date, un anachronisme législatif que je vous demande à réfuter une fois pour toutes. J'ose vous demander un peu d'attention pour une discussion qui touche à la philosophie même des lois.

Et nous aussi nous ne nous faisons pas une humanité chimérique, obéissant à la loi parce qu'elle est loi, et n'ayant besoin ni de coercition au bien, ni d'intimidation ni de pénalité contre le mal. Et nous aussi nous voulons une sanction à la loi; mais nous disons, et l'histoire est notre témoin, et les transformations, les adoucissemens, les suppressions de pénalités le prouvent, nous disons qu'il y a à la loi deux espèces de sanction de nature différente, et qu'à mesure que le genre humain se civilise, que les législations se perfectionnent, la société se défend davantage par l'une ou par l'autre de ces sanctions pénales. Je m'explique : il y a une sanction matérielle, brutale, inflictive, sanglante, que vous appelez la loi du talion, qui punit l'homme dans sa chair, qui frappe parce qu'on a frappé, qui jette un cadavre sur un cadavre, qui lave le sang dans le sang; cette sanction aboutit à la peine de mort; que dis-je! elle ne s'arrête pas là : elle va jusqu'à ces supplices, jusqu'à ces tortures, jusqu'à ces morts multipliées par les mutilations qui font mourir cent fois le coupable ou le condamné, et qu'il faudrait regretter et rétablir si vous vouliez aller loyalement aux conséquences de votre principe d'intimidation par la mort.

Mais il y a une sanction nouvelle, une sanction morale, une sanction non charnelle, non mortelle, non sanglante, aussi puissante, mille fois plus puissante que la vôtre, sanction que la société substitue graduellement à l'autre, à mesure que la société se spiritualise et se moralise elle-même davantage. Celle-là consiste dans l'impuissance où l'on met

le criminel de récidives, dans la correction qu'on lui inflige, dans la solitude qui le force à réfléchir, dans le travail qui dompte les passions, dans l'instruction qui éclaire, dans la religion qui change le cœur, enfin dans l'ensemble de ces mesures défensives et correctives qui préservent la société et améliorent le criminel : entre ces deux systèmes, il y a tout l'espace parcouru des bûchers et des tortures, un système pénitentiaire. Eh bien! nous disons, nous, que vous êtes arrivés à ce point de spiritualisation et de moralisation sociales, que vous devez faire le dernier pas et supprimer la mort que vous n'appliquez déjà presque plus. Du moment où vous reconnaissez le principe de la régénération morale de l'homme, et vous allez le mettre en fait dans l'organisation du système pénitentiaire, la peine de mort devient une inconséquence et une impiété!

Vous craignez encore pour la société; vous affirmez qu'elle a encore besoin de la mort et que notre système serait insuffisant. D'abord, nous pourrions vous répondre: Notre système n'est pas une expérience. Il a été tenté chez plusieurs peuples, à plusieurs époques, surtout à ces époques où le christianisme, entré dans les mœurs, avait répandu partout la mansuétude et son esprit divin de charité. Sous Constantin, pendant un demi-siècle, sous les empereurs chrétiens, en Russie, en Toscane et partout, il a eu les effets les plus heureux, et partout il a adouci les mœurs et diminué les crimes, à ce point qu'en Toscane, des populations de quarante mille ames, sous le même soleil, avec les mêmes passions, avec les mêmes races, les mêmes mœurs que les populations de l'État romain si féroces, deux sbires ou deux gendarmes suffisent à la police de répression.

Mais nous vous répondrions surtout par la revue de toutes les forces défensives dont la société actuelle est pourvue contre les agressions du crime. Eh! quoi! n'avez-vous pas votre organisation même, vos gouvernans, votre force armée, vos polices, vos gendarmeries, vos tribunaux, vos poursuites d'office, vos prisons, vos déportations, vos

bagnes? N'est-ce pas assez de défenses matérielles? Et, en défense morale, êtes-vous plus désarmés? La conscience, la religion, seconde conscience, et dont le code punit le crime d'une pénalité éternelle? L'instruction plus répandue, la moralité croissante? Enfin, l'opinion publique, qui est devenue une force réelle, la plus efficace peut-être de toutes les forces sociales, et qui, au moyen de la publicité, affiche le nom et le crime, multiplie la honte et la réprobation, et devient le plus inévitable de tous les supplices? Je dis qu'avec tous ces moyens de préservation, la vie humaine est aussi garantie qu'elle peut l'être, et que la peine de mort n'ajoute rien à la sécurité des citoyens.

Mais je vais plus loin, et je dis que la peine de mort, d'une part, ne réprime ou ne prévient pas le meurtre, et, de l'autre part, accroît les dangers de la société en entretenant la férocité des mœurs.

Examinez l'état d'esprit du criminel prêt à commettre un meurtre. Son crime, je l'ai déjà dit, n'a que deux motifs : une passion violente, ou un intérêt cupide. Si c'est une passion, le criminel est déjà dans le délire, dans la démence, et la crainte de la pénalité disparaît pour lui : il assouvit sa passion à tout prix; il ne recule pas devant la mort, au contraire.

J'entends un de mes collègues dire que c'est là du fatalisme. Eh! messieurs, n'est-ce pas moi qui viens de protester d'avance contre cette imputation en flétrissant ces doctrines d'impulsion irrésistible au crime, dont les criminels se couvrent contre leur conscience et contre la loi? Je ne parle pas ici de l'état du criminel avant que son intelligence ait été subjuguée et obscurcie par la pensée du crime, mais du coupable déjà coupable par la perpétration de son acte, et je dis que la nature humaine est ainsi faite que souvent l'idée de jouer sa passion contre sa vie et de la mort est une sorte d'excitation féroce au crime, et qu'il se justifie à lui-même sa perversité en se disant : Je risque ma vie contre celle d'un autre. Et si c'est un intérêt, comme le criminel

est à froid et qu'il pèse son crime contre son risque, s'il persévère à tenter le crime, c'est qu'évidemment la peine de mort, lointaine, incertaine, douteuse, n'agit plus sur son esprit. Dans les deux cas, l'intimidation est donc nulle.

Non, croyez-le, Messieurs, l'intimidation par la peine de mort a sans doute quelque efficacité dans un petit nombre de cas; mais cette intimidation est bien faible dans un temps où les convictions religieuses affaiblies ne laissent voir dans la mort qu'une seconde de douleur, à peine sentie, sans conséquence au-delà du tombeau; dans un temps où le suicide, la mort choisie, la mort volontaire est tellement multipliée, que l'homme joue avec sa vie comme avec une chose vile; où il verse son sang comme l'eau, où il invente tous les jours des moyens rapides et doux de quitter la vie comme on quitte un supplice. Croyez-moi, croyez-en les faits, dans un temps pareil, ce n'est pas la mort qu'il faut apprendre à craindre, c'est la vie qu'il faudrait apprendre à respecter!

On nous parle aussi d'expiation. Messieurs, un mot sur l'expiation. Est-ce devant Dieu, est-ce devant les hommes que la justice pénale est une expiation? Si c'est devant Dieu, je vous comprends : oui, devant l'être infaillible, qui peut seul proportionner la peine au délit, il y a, il doit y avoir expiation; mais, devant les hommes, la justice pénale ne peut avoir qu'un de ces trois objets en vue : indemniser la victime, corriger le coupable, préserver la société. Indemniser la victime : par la peine de mort vous ne le pouvez pas; tout le sang que vous verserez ne restituera pas une goutte de celui qui aura été répandu. Corriger le coupable : vous ne le pouvez pas, si vous le tuez. Préserver la société : je viens de vous démontrer que la peine de mort n'agit presque pas dans huit cas sur dix, et que la société est pourvue de forces suffisantes pour sa préservation.

Mais je dis plus. Je dis que l'abolition de la peine de mort que nous vous demandons sera la préservation la plus puissante que vous puissiez procurer à la société contre l'homi-

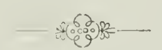
cide. Oui, je dis que quelques gouttes de sang répandues de temps en temps sous les yeux du peuple, comme pour lui en conserver le goût, seront moins efficaces que cette proclamation sociale de l'inviolabilité de la vie de l'homme, que vous ferez à la face du monde en abolissant l'échafaud. C'est un dogme auquel votre exemple donnera une autorité toute puissante. Qu'est-ce donc, se dira l'homme pervers, que cette vie de l'homme devant laquelle la société tout entière s'arrête? Le sang de l'homme est donc sacré, puisque la société qui a le pouvoir de le répandre en expiation s'abstient d'en verser une goutte, même de celui qui a donné la mort! Sans doute, vous auriez encore des crimes, mais ils seraient plus infâmes, plus déshonorés, plus rares; et la pénalité corrective et pénitentiaire mieux appliquée, parce qu'elle serait plus douce, ne donnerait plus ces scandales de l'impunité, encouragemens au crime. Car je ne vous demande l'abolition que le jour où vous aurez le système pénitentiaire : vous allez le discuter. Un système pénitentiaire est le préambule indispensable de la loi sur l'abolition de la peine de mort.

N'hésitons donc pas davantage, Messieurs, rendons-nous à ces symptômes évidens de l'opinion publique, à ces pétitions signées avec un religieux sentiment, à cette horreur du peuple pour l'échafaud, qui le fait reculer d'année en année de vos places publiques jusque dans vos faubourgs les plus reculés; à ces scrupules des jurés qui refusent à la loi des condamnations capitales que leur conscience leur défend. N'attendez pas que le crime cesse entièrement! c'est à vous de commencer. La société et le criminel se regarderont-ils éternellement l'un l'autre pour savoir lequel cessera le premier de verser le sang? Commencez et ne craignez pas ces périls dont on vous effraie. Non, la clef de voûte de la société n'est pas la mort! la clef de voûte de la société, c'est la moralité de ses lois!

Il y eut ici un beau mouvement en 1830; ce fut le jour où un de nos dignes collègues, dont la voix nous manque

aujourd'hui, et dont l'absence à cette Chambre est un reproche au pays, M. de Tracy, vous demanda de proclamer l'abolition de la peine de mort le lendemain de votre victoire : c'eût été là une date mémorable, une date glorieuse de votre Constitution. Ce moment était propice ; c'est dans les grandes émotions que l'homme se sent plus généreux, parce qu'il est plus homme : alors un vote magnanime pouvait vous être arraché, et s'échapper, dans un élan d'enthousiasme, de l'humanité de vos cœurs. Vous vous arrêtâtes ; ce fut un malheur pour l'humanité ! Mais puisse ce malheur tourner à la gloire de la Chambre de 1838 et lui laisser l'honneur de cette abolition ! Vous avez fait de grandes choses depuis sept ans, quoiqu'on calomnie toujours le présent.

La suppression des jeux, la suppression des loteries, la loi sur les aliénés, l'admission des circonstances atténuantes, les lois charitables sur l'enseignement gratuit, prouveront à la postérité que vous avez compris que les lois humaines devaient être des traductions des lois divines. Non ! cette époque n'a pas été stérile. Mais voulez-vous la marquer d'un sceau ineffaçable ? voulez-vous prendre date dans les siècles en associant vos noms à une de ces grandes résolutions morales vers lesquelles les temps à venir reportent les yeux pour en bénir les auteurs ? suivez l'instinct de vos ames, croyez que le sentiment qui inspire ces pétitions est plus infaillible que la routine et la logique qui les repoussent, et renvoyez-les au conseil des ministres, en lui demandant de vous apporter, pour premier article de la loi sur le régime pénitentiaire, l'abolition de la peine de mort.





SUR

LES ENFANS TROUVÉS

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE, LE 30 AVRIL 1838.

Si le christianisme a le droit de revendiquer la plus sainte part dans les œuvres de la charité légale, c'était du sein d'une société morale chrétienne que devait s'élever le premier cri de scandale et de réprobation contre les mesures meurtrières que les conseils généraux de départemens demandent et que l'administration autorise à l'égard des enfans trouvés. Depuis quatre ans je plaide cette cause contre mon département, et je vous remercie de me permettre de joindre ici ma voix à la vôtre; il n'y en a pas de plus convaincue, je dirais presque de plus indignée.

Certes, si quelque chose pouvait démontrer davantage que l'homme et la société ont besoin, pour accomplir une grande œuvre quelconque, d'un motif puisé plus haut que

la terre, d'une force empruntée à un sentiment surhumain, et que toute législation qui prend pour but l'égoïsme et la richesse n'aboutit qu'à l'impuissance ou à la brutalité, nous n'aurions pas besoin d'en chercher d'autre preuve que dans ce qui se passe sous nos yeux à l'égard des enfans trouvés, depuis l'abrogation du décret de 1811.

Sans entrer ici dans un examen historique de la conduite des civilisations antiques et modernes envers cette population d'orphelins que la terre a toujours reçue comme des hôtes, et que, pour la première fois, on veut lui faire proscrire comme des criminels; sans vous montrer ces malheureux enfans exposés sur les places publiques, recueillis par des magistrats, vendus comme esclaves ou adoptés par la famille; plus tard, portés sur le seuil des églises et distribués aux fidèles comme une sainte matière de miséricorde et d'aumône, les villes, les maisons religieuses, les seigneurs chargés de leur entretien, enfin les hospices s'ouvrant à la voix de saint Vincent de Paule et toute une législation de tendresse, s'animant de la flamme, et s'éclairant du génie de sa charité: je passe tout de suite à l'état présent, à la question des tours et des déplacemens; et ceux qui l'ignorent et qui vont m'entendre croiront que je mens ou que j'exagère. Je ne dirai pas même toute la vérité. Écoutez:

Lorsqu'un de ces pauvres enfans que la misère abandonne, ou dont la honte veut cacher la naissance, est apporté la nuit au seuil d'un hospice où on l'attend à toute heure, il est déposé dans un tour, ingénieuse invention de la charité chrétienne qui a des mains pour recevoir et qui n'a point d'yeux pour voir, point de bouche pour révéler; un tintement de cloche annonce que le tour a été visité. De pieuses sœurs qui veillent derrière ces murs accourent pour recueillir le nouvel hôte. S'il est nu, on le vêtit; s'il est couvert de haillons dégoûtans, on les change contre des langes propres et tièdes. Une nourrice que l'hospice loge et entretient depuis plusieurs jours est réveillée, elle lui donne le sein; au jour, une femme des champs saine et robuste et dont la moralité est

attestée par les magistrats, vient chercher et emporte sur sa tête le nourrisson qu'elle va coucher dans le berceau de son propre enfant. Préalablement des signes de reconnaissance ont été détachés de l'enfant, inscrits sur des registres, et permettront de suivre sa trace, si jamais les circonstances qui ont forcé la mère à l'abandonner lui permettent de le suivre d'un regard inaperçu et de revendiquer son fils. Ce n'est pas tout, des hommes de bien, consacrés gratuitement à ces œuvres, choisis parmi ce que la ville renferme de citoyens les plus purs et les plus dévoués, forment un conseil de surveillance des hospices, et acceptent la tutelle de ces orphelins; ils les suivent de l'œil jusque sous le toit de la nourrice. A des époques fixes, elle doit leur rapporter le nourrisson pour témoigner de ses soins pour sa santé; à des époques indéterminées, le maire de la commune où il est nourri, ou un médecin délégué par le conseil des hospices, vient surprendre la nourrice et s'assurer, par ses propres yeux, qu'il est traité maternellement, qu'il a été vacciné, que toutes les prescriptions hygiéniques ont été ou seront accomplies à son égard.

L'enfant grandit, il a partagé le lait de la mère, le pain des enfans; la modique pension que l'hospice paie pour son entretien est un supplément à la richesse de la pauvre famille adoptive qui fait accepter sa présence comme un bienfait; il est bientôt considéré comme un enfant de plus, comme un frère de plus dans la maison, dans le village; nul préjugé flétrissant ne s'y attache à sa condition d'illégitimité. On l'a oubliée, il l'a oubliée lui-même. Il a grandi avec toute la génération contemporaine du pays, il a été au travail, aux champs, à l'école, à l'église avec elle. L'instituteur l'enseigne, le curé le catéchise, il mange à la table de son père nourricier, il est riche de sa récolte; il se marie dans le pays, soit avec une de ses sœurs de lait, soit avec la fille d'un cultivateur du hameau voisin, à laquelle il apporte en dot la richesse du paysan, un métier appris, ou des bras exercés au travail de a terre; il recrute ainsi cette race saine et forte des

cultivateurs, dont l'insatiable cupidité de nos villes manufacturières dépeuple de plus en plus nos campagnes, et d'une source impure ressort ainsi une population rajeunie, laborieuse, primitive, qui rend chaque année douze ou quinze mille laboureurs à notre agriculture épuisée d'hommes. Les mêmes résultats ont lieu en ce qui concerne les filles. Ceci n'est point une fiction, une utopie, c'est ce qui se passe, ou plutôt ce qui se passait sous vos yeux sur toute la surface de la France, dans ces nombreux villages dont la nourriture des enfans trouvés est l'utile et pieuse industrie. Voila à quel point de perfection était arrivé un système où le génie chrétien et l'esprit administratif de la révolution française s'étaient rencontrés et secondés dans une des plus belles œuvres qui pût consoler et honorer l'humanité. Cela coûtait neuf millions à un budget départemental et à un budget de l'État qui se dénomme par milliard, et ces neuf millions enlevés à l'impôt, étaient rendus sous une autre forme au pays, et portaient l'aisance et les bonnes mœurs dans trente-trois mille familles de cultivateurs indigens.

Maintenant, écoutez : Ces tours ouverts jour et nuit pour substituer la tendresse et la charité chrétienne ou sociale à celle de la mère indigente ou coupable, et pour empêcher la honte et le désespoir de chercher le secret dans un crime, on vient de les murer dans beaucoup de départemens, on va les murer partout, oui, les murer comme une porte par ou la miséricorde publique pourrait furtivement se glisser. La mère séduite et surprise par le témoignage vivant de sa faiblesse, n'aura plus que cette alternative : le déshonneur, la réprobation de sa famille, la vengeance d'un époux trahi, ou... Je n'ose nommer, mais ce que l'on trouve tous les matins sur vos pavés et que vos cours d'assises déroulent tous les jours devant vos yeux, l'ont nommé pour moi. Le déshonneur accepté et affiché, l'exposition dans les lieux solitaires ou l'infanticide; voilà les trois options que la clôture des tours laisse aux mères illégitimes. L'une est la honte, l'autre est la mort, la troisième est le crime. Si l'exposition

dans les lieux solitaires est la ressource la plus commune, et que l'enfant abandonné pendant toute une nuit, tout un jour dans un carrefour non fréquenté, derrière une porte, sur le seuil d'une église, sur les bords d'une rue, sous les pas des chevaux, ne périt pas d'inanition, de froid, foulé sous la roue des voitures de nuit, un passant le ramasse, il le porte à un sergent de ville qui le porte à un commissaire, qui l'envoie porter à un bureau d'hospice. Mais l'hospice ne sera bientôt plus autorisé à le recevoir; qu'en fera-t-on? L'économiste ne le dit pas, mais ses doctrines le disent, et Malthu son maître ose l'écrire. L'hospice donc le reçoit provisoirement encore par pitié, par habitude, et sans autorisation légale; il est envoyé en nourrice comme précédemment. Mais ne vous tranquillisez pas sur son sort et suivez-moi jusqu'au bout pour admirer comment, trompé dans sa cruauté, par la miséricorde forcée de l'hospice, l'économiste saura retrouver sa victime et l'atteindre plus tard par l'ingénieuse férocité de son système.

Je vous ai dit que l'enfant trouvé avait été jeté au sein d'une nourrice; que cette nourrice, sûre de conserver indéfiniment son nourrisson, et s'attachant à lui par cette tendresse de la chair qui semble couler avec le lait, devenait pour lui une mère, et qu'il avait retrouvé là tout ce que la nature lui avait refusé, un père, une mère, des frères, des sœurs, une famille, un enseignement, une patrie.

Vous en bénissiez la Providence, et la charité d'une société chrétienne. Eh bien! attendez. Tout cela était une faute contre les règles d'une bonne économie administrative. Il y avait là une profonde immoralité. Vous ne vous en doutiez pas; ni moi non plus. Mais l'économiste a découvert l'immoralité sous le chiffre, et par une erreur déplorable, pour justifier son avarice, il va vous prendre par le sentiment moral, et vous démontrer que la miséricorde est une séduction et que l'humanité est un crime. Voici donc comment il raisonne, et voici comment il agit: je prends les paroles de lord Brougham, l'éloquent et consciencieux organe de

cette théorie en action, nom illustre et bienfaisant qu'on s'afflige de trouver inscrit sur un tel sophisme. « La mauvaise « conduite a une séduction de plaisirs suivie d'une peine. Or, « en recevant l'enfant à l'hospice, vous laissez le plaisir à la « mère coupable et vous la déchargez des conséquences. « Que diriez-vous d'un hospice destiné à soulager les « ivrognes? »

Partant de ce principe, dont vous avez déjà senti toute la fausseté d'application aux malheureux enfans victimes et non coupables de leur naissance, et sur lequel je reviendrai tout à l'heure, nos économistes, suffisamment édifiés, méditent et décrètent; et qu'ont-ils médité, et que décrètent-ils? Le voici : Si l'enfant est reçu dans le tour, s'il est relevé de la terre où on l'a couché, à la manière des Romains, pour être jugé digne de l'existence, pour vivre; s'il est remis au sein d'une nourrice et qu'élevé par elle avec l'amour qu'elle porte à sa propre chair, il vienne à recouvrer une famille, à s'attirer l'attachement de ses parens adoptifs, à s'attacher lui-même à eux; si les signes de reconnaissance dont on a pu le marquer en le déposant et le voisinage de la ville où il a été déposé permettent à la tendresse de la mère de le suivre encore de loin dans les phases de sa vie et de le retirer dans des jours meilleurs, la douceur de cette situation, ces consolations d'une vie manquée, ces liens conservés avec la nourrice, avec la mère peut-être, seront une séduction si puissante à l'exposition des enfans, que le sentiment maternel en sera vaincu, et que le libertinage et même le mariage rempliront vos hospices d'enfans abandonnés, et feront ce hideux et froid calcul que repoussent également la nature et le sens commun. Or, pour prévenir cet abus imaginaire, que faut-il faire? Fermer les tours; ce n'est pas assez. Ceux qui passeraient par la porte des hospices offriraient encore le scandale de votre miséricorde. Il faut dépayser à la fois et la tendresse des parens et l'affection des nourrices; il faut proscrire, expatrier, exporter, déplacer, échanger les enfans de départemens

à départemens, le plus loin possible, d'une extrémité de la France à l'autre, de peur que la tendresse des nourrices venant à se former, elles ne s'attachent aux orphelins qu'on leur a jetés pour un jour et que ces malheureux enfans eux-mêmes ne viennent à se créer une habitude d'affection et une illusion de famille dans les chaumières où on les a recueillis; il faut dire à ces enfans qui ont déjà de trois à dix ans, à ces pères nourriciers qui ont oublié que ces enfans ne sont pas à eux : Vous étiez des pères pour ces orphelins; vous, enfans, vous étiez des fils pour ces familles; l'habitude, la reconnaissance, la certitude de vivre à jamais ensemble vous avaient inspiré une consanguinité presque aussi forte que celle de la nature; brisez violemment tout cela : séparez-vous. La loi vous punira de l'amour que vous aurez conçu les uns pour les autres. Vous, enfans, on vous enverra à un autre père! Vous, mère, on vous jettera un autre enfant!

Et ne dites pas que l'exécution de ce déplacement n'est point une rigueur; qu'il ne change rien au sort de l'enfant trouvé, rien au sort des familles adoptives, puisqu'à l'enfant on donne une autre famille, à la famille un autre enfant! Ce serait montrer de la nature humaine une ignorance ou un mépris qui, bien qu'il soit dans vos actes, n'est sans doute pas dans vos pensées.

Quoi! Messieurs, arracher à trois, quatre, sept ou dix ans un enfant à la femme qui l'a nourri de son lait, au père qui l'a bercé avec ses fils, aux frères, aux sœurs avec lesquels il a grandi, au village qu'il a habité depuis sa naissance, au pasteur qui lui a donné les enseignemens de la religion, à l'instituteur dont il a reçu les leçons dans l'école avec tous ses compagnons d'âge, aux habitudes de ses travaux, à toutes les affections enracinées de sa jeune ame, à la maison, au champ, au troupeau, au clocher, à la langue, au climat, à toutes ces corrélations instinctives de l'homme avec la nature entière, qui forment ce qu'on appelle le pays; le jeter à cent ou deux cents lieues de là, dans un climat différent, dans une maison, dans une famille qui ne le connaissent

pas, parmi des enfans avec lesquels il n'a ni souvenirs communs, ni affections innées, à un homme, à une femme qui ne sont plus son père, qui ne sont plus sa mère, qui le recevront avec répugnance et rudesse parce qu'il vient prendre la place encore chaude de l'enfant qu'on leur a enlevé de même! Quoi! n'est-ce pas une rigueur? une peine? un exil? une barbarie? Qu'est-ce donc? Ah! demandez-le à votre propre cœur intimement interrogé, demandez-le à ces convois presque funèbres de ces enfans expatriés que nous rencontrons par longues files sur nos routes, le front pâli, les yeux mouillés, les visages mornes, et qui semblent interroger les passans du regard et demander à quel supplice on les mène? Demandez-le, j'ai été vingt fois témoin moi-même de ces lamentables exécutions; demandez-le à ces enfans que votre gendarmerie vient enlever de force à celle qui a été jusque là sa mère, et qui se cramponne à la porte de la chaumière dont on vient l'arracher pour jamais? Demandez-le à ces pauvres mères indigentes qui courent de chez elles chez le maire, de chez le maire à la préfecture pour faire révoquer l'ordre inflexible; qui, ne pouvant se décider à le voir partir, prennent l'engagement de le nourrir gratuitement, qui le livrent quelquefois au conducteur du convoi, puis se repentent, courent à pied jusqu'à vingt ou trente lieues après lui, pour le redemander et le rapporter dans leurs bras? demandez-le aux malédictions unanimes qui s'élèvent contre une administration sans entrailles, aux violences, au désespoir, et, chose horrible, mais vraie, mais nécessaire à dire, aux suicides précoces d'enfans déplacés qui, dans mon département même, ne pouvant supporter l'angoisse de ces séparations, se sont précipités dans le puits de la maison ou dans l'étang du village? Non, ces impitoyables économistes ne sauront jamais quelle masse de désespoir et de colère leur mesure a soulevée dans le cœur du peuple et dans l'ame de ces malheureux enfans; ils en rient; ils nous accusent de sentimentalisme et d'exagération. Ces hommes du peuple n'ont pas, disent-ils, cette sensibilité

que vous leur prêtez ; un enfant n'est pour eux qu'un mandat à toucher tous les trimestres, qu'une tête de plus dans le bétail. Misérables subterfuges d'une théorie dédaigneuse qui calomnie la nature dans les classes pauvres pour n'avoir pas à se juger elle-même ! Plus près que nous de la nature, ces ames simples la sentent mieux que nous, parce qu'elles ne sentent qu'elle. Superbes calomniateurs de la classe indigente, essayez donc d'arracher son chien au pauvre, vous ne le pourriez pas, vous auriez autant d'insurrections que de villages. Eh quoi ! le cœur du misérable se soulèvera si vous lui arrachez son chien, et vous pensez qu'il ne se soulève pas quand vous venez lui arracher l'enfant que sa femme a nourri, qui a mangé son pain, dormi dans son lit, grandi avec ses enfans ! Ah ! si ce sont des mœurs comme vous le dites, que vous prétendez refaire ainsi, ce sont des mœurs, oui, mais des mœurs administratives, mais des mœurs féroces que vous semez parmi le peuple, et que vous retrouverez un jour sous vos pas pour votre malheur et pour notre honte !

Voilà pour le présent : quant à l'avenir que la mesure des déplacemens prépare aux enfans abandonnés, jugez-le vous-même. Où est l'avenir d'un homme ? dans son passé, dans sa nature, dans son ame, dans ses sentimens, dans ses habitudes contractées. Où est la garantie de cet avenir ? dans l'esprit de famille, de patrie, de sociabilité qui est comme l'atmosphère morale de l'individu. Eh bien ! que faites-vous par le déplacement et l'échange forcé des enfans trouvés ? Vous endurcissez l'ame de l'enfant que vous promenez d'une famille à l'autre pour lui apprendre bien qu'il n'en avait aucune. Vous lui arrachez du cœur cette douce illusion de maternité que nos sages institutions faisaient naître en lui. Vous le dégradez à ses propres yeux, vous ravalez sa nature en lui montrant qu'il n'est pour vous qu'un rebut de l'humanité à qui on ne tient compte ni de ses affections ni de ses larmes, qu'on déporte d'un sol à un autre comme un vil bétail, que dis-je, qui n'a pas même la condition des brutes, car il n'appartient à personne ! Vous lui enseignez à ne s'attacher à rien, à ne

rien aimer; vous lui faites un calus sur chaque sentiment déchiré en lui. Vous en faites un je ne sais quoi d'humain, sans aucune des conditions de l'humanité, dont tous les liens qu'il formera sont rompus d'avance, qui doit errer de porte en porte, de foyer en foyer, sans prendre racine nulle part, que personne n'élèvera parce que personne n'aura espoir, droit, responsabilité sur son avenir, et qui, ne prenant des classes inférieures où vous le ballottez que leur ignorance et leurs vices, ira grossir promptement cette plèbe flottante et impure de vos grandes villes, traîner sa vie dans le vagabondage, dans les maisons de correction, et peut-être la finir dans vos bagnes. Et vous appelez cela un système! et vous appelez cela de l'économie! Oui, quelques centimes disparaîtront sous une forme de vos budgets départementaux; mais ils y reparaîtront grossis sous mille autres formes. Vous paierez en vices, vous paierez en gendarmes, vous paierez en polices, vous paierez en prisons, vous paierez en bagnes, en dépopulation et en crimes, sept fois plus que ce que vous ne voulez pas payer en tutelle et en providence. Apprenez qu'un seul crime, qu'un seul vice, qu'un seul désordre ruine plus une société que mille actes de bienfaisance.

Eh bien! Messieurs, voilà les faits; je rougis de les dévoiler, mais il le faut; car faire éclater de pareils scandales devant une nation intelligente et généreuse, c'est les rendre impossibles.

Voyons, maintenant, sur quelles théorie on les appuie. D'abord, disent-ils, c'est économique, c'est de l'argent de moins, comme si l'humanité devait se soumettre au chiffre et non pas le chiffre à l'humanité. Vous avez vu que c'était la plus illusoire des économies, que c'était immensément d'argent de plus, seulement de l'argent sali par le vice, ensanglanté par le crime, au lieu de l'argent purifié, sanctifié, fructifié par la miséricorde et la prévoyance sociales.

Que disent-ils encore? Qu'ils réduisent ainsi de deux manières le nombre des enfans trouvés ou abandonnés. Et comment? D'abord, selon eux, en empêchant l'exposition

des enfans légitimes par des pères et mères en état de les nourrir et qui les jettent par paresse ou par caprice à la charge de l'État dans les hospices ; ensuite, en épouvantant d'avance les mères illégitimes qui se corrigeront du vice, ou qui surmonteront la force des passions illicites parce qu'elles ne pourront plus en cacher ou en déposer le malheureux fruit.

Quant à l'exposition des enfans légitimes, il est vrai que quelques abus se sont glissés dans l'œuvre de charité que les hospices sont chargés d'administrer. Mais, malgré les statistiques menteuses et les assertions complaisantes, ces abus se réduisent à bien peu de chose, à trois ou quatre pour cent sur le nombre des trente-deux mille enfans trouvés. J'avais cru d'abord sur parole à ces innombrables expositions d'enfans légitimes si authentiquement énumérées par les partisans de l'économie à tous prix. Mais ayant plus mûrement réfléchi sur cette incroyable aberration des sentimens naturels et des sentimens domestiques, qui, dans un état de société régulier, forcerait vingt mille pères et mères à s'unir pour jeter ensuite effrontément les fruits du mariage sur le pavé de vos rues, je me suis demandé si cela était vraisemblable, et puis, enfin, si cela était vrai ? J'ai recherché les faits de ce genre dans deux départemens les plus abondans en enfans exposés, et après l'examen le plus minutieux, après les témoignages recueillis des maires, des curés, des conseillers d'hospices, des voisins, il m'a été impossible de constater un seul cas d'exposition de ce genre.

J'en ai conclu qu'ils devaient être infiniment rares. Cela se dit, cela s'écrit, cela se voit peu. Et certes votre administration est assez vigilante pour découvrir et proclamer le désordre s'il existait. Je lui en ai porté le défi, je le lui porte encore. Qu'elle fasse le recensement authentique de ces innombrables expositions d'enfans nés dans le mariage, qu'elle en constate seulement cinq sur cent dans la moyenne des départemens. Je ne lui reconnaîtrai pas le droit de sévir sur les trente mille enfans et les deux cent mille familles qui

les reçoivent, mais je lui reconnaîtrai le droit de prendre quelques mesures de surveillance et de pénalité contre les coupables. Mais cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être. En effet, Messieurs, demandez-vous d'abord combien de fois se rencontrera, entre le père et la mère, ce concert contre nature d'abandon d'un enfant qu'ils auront eu d'une union légale, religieuse, patente. Demandez-vous ensuite comment, sous l'empire d'une législation de l'état civil parfaite et sous la surveillance quotidienne de la loi et des mœurs, une mère aura pu porter neuf mois son enfant aux yeux de ses parens, de ses voisins, de son village; comment elle aura mis cet enfant au jour; comment elle l'aura fait enregistrer à la municipalité ou omis de le faire sans notoriété; comment elle l'aura fait baptiser à l'église; comment elle lui aura donné un parrain, une marraine parmi ses proches; comment elle l'aura nourri elle-même quelques jours ou fait nourrir dans son voisinage, puis retiré furtivement, puis déposé, fait disparaître, sans que de tant d'actes impossibles à cacher ou à justifier, il résulte une trace, un témoignage, un soupçon de l'existence et de la disparition de cet enfant de la maison paternelle; sans que le maire, le curé, la sage-femme, le parrain, la marraine, le parent, l'ami, le voisin, lui demandent jamais compte de cet enfant, porté aux yeux de tous, né au su de tous, enregistré, baptisé, nourri au vu de tous. De deux choses l'une : ou la mère mentira et dira : mon fils est mort, et les actes de l'état civil seront là pour lui donner un démenti; ou bien elle avouera son exposition simulée, et alors elle se couvrirait elle-même de confusion devant toutes les mères. Et remarquez que si cela pouvait avoir lieu plus facilement, ce serait sans doute dans les villes où la surveillance mutuelle est plus dépaysée. Eh bien ! ici, la prétendue statistique répond pour moi. Elle n'accuse presque aucun cas d'exposition d'enfans légitimes dans les villes.

Que reste-t-il donc de cette excuse menteuse du système des déplacemens? Rien, ou presque rien. Et quand cela

serait plus fréquent, quand dans une société qui n'a ni les assistances antiques de l'Église ou de la féodalité, ni les assistances mutuelles d'une démocratie qui s'isole dans son égoïsme, ni les assistances municipales de la taxe des pauvres, comme en Angleterre; dans une société où le prolétaire sans travail n'a de providence que dans le ciel, où un surcroît d'enfans à élever, des vieillards infirmes à nourrir peuvent dépasser ses forces par ses nécessités ; quand dans une société pareille, l'État recueillerait et nourrirait du pain public quelques milliers de ces enfans dont l'aumône est le seul patrimoine, ferait-il autre chose que le plus rigoureux et le plus sacré de ses devoirs ! Oh ! tant que la démocratie ne prendra pas d'ame dans le christianisme qui l'a enfantée, tant que la société n'aura pas d'entrailles pour elle-même, qui en aura pour elle? qui la respectera? qui la défendra, si elle s'avilit, si elle s'insulte elle-même par sa mesquine et dure insensibilité?

Mais j'entends d'ici la réponse des économistes. La preuve, nous disent-ils, que beaucoup d'enfans légitimes sont exposés, c'est l'effet produit partout par la fermeture des tours et par les déplacemens. Au moment des échanges, une foule d'enfans sont retirés des hospices, nos budgets sont dégrevés, nos hospices vont être déserts. Comptez; voilà près de la moitié des enfans dont nous sommes soulagés. On nous les a repris. Apparemment que ceux qui les retirent sont des pères et des mères légitimes ou du moins des pères et mères dans le cas de les nourrir et de les élever. Eh ! bien, non : il faut le dire, il faut le dire à la honte de votre dureté sociale ! Ce ne sont pas des pères et mères qui retirent ces malheureux enfans au moment où vous menacez de les exporter. Savez-vous qui c'est? je vais vous le dire parce que je l'ai vu, parce que je l'ai compté, parce que mon cœur s'en soulève encore tous les jours d'indignation contre vous, de pitié et d'admiration pour le peuple de nos campagnes. Non, ce ne sont pas des pères et mères légitimes; ce sont d'abord quelques pauvres ouvrières, quelques filles séduites qui,

placées entre le désespoir de perdre à jamais leur enfant de vue et la honte, préfèrent la honte et retirent l'enfant sans savoir comment elles pourront l'élever : enfans que vous verrez augmenter un jour le nombre de vos prolétaires flottans, et agiter vos villes au lieu de féconder vos campagnes. Ce sont, ensuite, quelques personnes charitables qui, témoins du déchirement de cœur des nourrices, à qui on va enlever leur nourrisson et la pension de l'hospice, leur disent : Gardez l'enfant et nous paierons les mois. Ce sont, enfin, ce sont en nombre immense, les familles indigentes elles-mêmes qui, ne pouvant se résoudre à se séparer des enfans qu'elles ont nourris, se décident à les garder sans salaire ! C'est-à-dire que cette aumône sacrée de l'État que la propriété devait faire, ce sont les pauvres laboureurs, ce sont les indigens qui la font pour vous ! Est-ce là répondre au sophisme qui les calomnie pour s'excuser ? Oui, j'en suis témoin tous les jours, ce sont les pères et mères nourriciers qui, placés entre la perte du salaire, et la perte de l'enfant, résistent d'abord quelques jours, feignant de vouloir livrer l'enfant à l'administration ; puis, quand vient le moment de la séparation, sentent leur cœur faillir et le rapportent en pleurant, à la maison, partager le pain de la pauvre famille. Quel exemple, et quelle leçon ! Eh bien ! voilà vos chiffres expliqués ! Voilà les chiffres dont vous triomphez ! C'est le chiffre des vertus de ce pauvre peuple qui a plus d'ame que vous ! C'est le chiffre de votre avarice et de votre dureté de cœur !

Quant à ce qui concerne les véritables enfans illégitimes, ceux dont la naissance doit rester un mystère, que faites-vous ? à quoi exposez-vous le cœur humain en fermant ces asiles secrets, une des plus saintes inventions de la miséricorde et de la pudeur publiques ? Dans quelle inexorable angoisse ne jetez-vous pas la jeune mère séduite, la femme coupable, qui porte le fruit de sa faiblesse ou le témoin de son infidélité. Son enfant vient au monde ; si la faute éclate, elle est perdue devant sa famille, devant ses maîtres, devant ses voisins ; le monde, les mœurs, la société, la religion la

réprouvent; une vengeance terrible la menace peut-être; il faut qu'elle périsse, ou que le témoignage vivant de son déshonneur disparaisse. Voilà l'horrible alternative où vous placez cette femme dans la solitude, dans la nuit, dans le délire de la fièvre, et vous osez dire que l'infanticide n'augmentera pas. Il n'augmente pas? qu'en savez-vous? Est-il un crime plus facile à cacher? Il n'augmente pas? mais l'exposition sur vos pavés, dans vos égouts, dans les lieux solitaires, assimilée par la loi à l'infanticide, osez-vous répondre, en présence de tant de faits si multipliés et si récens, qu'elle n'augmente pas? L'infanticide ne s'accroît pas! et moi je vous réponds qu'il s'accroît partout, sous une forme ou sous une autre; qu'il s'accroîtra monstrueusement dans vos villes et dans vos campagnes; et, pour l'affirmer, je n'ai pas besoin de le savoir, il me suffit de lire vos ordonnances et vos arrêtés. Il est impossible que la cause ne produise pas ses effets, et n'avez-vous pas fréquemment, tous les jours, ces spectacles sous les yeux? N'avez-vous pas vu cette semaine encore de ces malheureux enfans déposés et morts sur les marches mêmes du palais de la Chambre des députés, comme pour protester par des cadavres contre la barbarie de vos lois!

Hâtez-vous, Messieurs, de jeter le cri d'alarme et de protester dans des pétitions unanimes, énergiques, contre ces hideux sophismes d'un système qui, si vous en laissez poser les conséquences par une administration imprévoyante, deviendrait bientôt un crime national et la honte de notre époque. Laissez-les dire, laissez-les écrire, laissez-les compter, il n'y a jamais de bonnes raisons pour une immoralité; et quelles raisons? Prenez garde, vous disait-on; si vous ouvriez des hospices pour les ivrognes, n'augmenteriez-vous pas l'ivrognerie? De même en recevant des enfans trouvés dans vos hospices, ne donnerez-vous pas une prime au libertinage, à la passion, à la multiplication des naissances légitimes dans la classe qui ne peut pas nourrir ses enfans?

Quoi! ce sont des hommes sérieux, des hommes d'état, des hommes de science et de système qui ignorent ou qui

méprisent assez l'humanité pensante et le cœur de l'homme pour vous jeter ces pitoyables prétextes! Quoi! le libertinage s'arrêtera par cette considération qui n'appartient qu'à la vertu, que le sort des êtres qu'il aurait créés pourrait bien ne pas être assuré par la bienfaisance sociale! Quoi! dans une passion plus forte que la mort, selon les expressions de l'Écriture, et qui n'est rien si elle n'est pas le délire et l'ivresse de la raison, les hommes que les dangers les plus imminens ne vaincraient pas, conserveront assez de sang-froid et assez d'empire sur eux-mêmes pour lire vos arrêtés, pour examiner, calculer, peser quelles sont les chances éventuelles que la suppression des tours et des hospices laisse aux fruits de leur faute! Quoi! ces jeunes filles, ces jeunes hommes qui s'unissent à la face du ciel et de la terre par un légitime mariage avec l'espoir et le désir d'avoir et d'élever des enfans, ne se marient que dans l'intention convenue, préméditée entre eux de jeter leurs enfans dans vos hôpitaux! En vérité il n'y aurait pas de réponse sérieuse à de semblables suppositions, si le sophisme ne se convertissait pas en législation meurtrière; mais le rire est étouffé par l'indignation. Eh oui, sans doute, si vous créez des hospices pour les ivrognes, vous augmenterez l'ivrognerie; si vous créez des hospices pour les paresseux, vous augmenterez la paresse et la mendicité. Mais les ivrognes sont coupables, mais les mendians valides sont coupables; la prime que vous leur donneriez serait une prime à leurs vices. De quoi sont coupables ces malheureuses créatures qui tombent des bras de leur mère dans les vôtres, ces milliers d'enfans qui naissent sans avoir le droit de naître, et à qui vous imputeriez à crime la faiblesse, la faute de leurs mères et le malheur de leur naissance!

Mais les vagabonds, les ivrognes, les mendians, vous les punissez, sans doute, vous devriez les punir davantage encore; votre législation est faite contre le crime, elle n'est pas faite encore contre les vices: mais vous les punissez proportionnellement à leur délit, mais vous ne les punissez pas de mort. Et ici, c'est de mort que vous punissez, qui?

non pas les coupables, mais les plus innocentes de toutes les créatures, ces milliers d'enfans qui viennent vous demander la vie! Ah! quand des législations troublent ainsi vos entrailles et excitent en vous de tels remords, quand la nature se soulève et murmure ainsi contre la loi, quand votre main frémit d'exécuter ce que votre logique sans ame a décrété, défiez-vous de la loi, arrêtez-vous, soyez sûrs que l'on vous trompe, la nature et les bonnes lois ne sont jamais en contradiction, et, du moment que l'une condamne, soyez certains que l'autre a menti.

Je m'arrête. Prenons garde à la voie où nous entrons. Quel chemin les doctrines matérialistes de l'économisme anglais font faire à notre démocratie étroite depuis quelques années! Nous voulons organiser la fraternité sociale, et nous oublions le christianisme qui l'avait rendue pratique dans nos mœurs et dans ses œuvres avant que la révolution de 89 eût essayé de l'organiser dans nos lois. Nous voulons fortifier la propriété, cette base de la famille; et nous ferions de la propriété une tyrannie exclusive et cruelle qui, se resserrant toujours de plus en plus en elle-même, se ferait d'elle-même son propre dieu, et condamnerait à la mort, à l'abandon, au vagabondage, des classes entières de la société: neuf cent mille enfans trouvés actuellement vivans dans son sein; qui, fondant tout sur l'économie, finirait par n'avoir plus des gouvernemens humains, des associations humaines, mais des associations et des gouvernemens de contribuables, où l'argent ne serait plus seulement le signe de la richesse, mais le signe de la morale, du juste, de l'honnête? Ce n'est pas ainsi qu'on prévient les révolutions, c'est ainsi qu'on les prépare! Je ne suis point un enthousiaste fanatique de la révolution française; trop de sang l'a souillée, et le temps n'a pas fait encore le triage du crime et de la vertu. Mais s'il est possible de distinguer un principe dominant et, pour ainsi dire, l'ame de ce grand mouvement social, à coup sûr c'est le principe chrétien, c'est le principe de l'assistance mutuelle, de la fraternité humaine, de la charité légale. On

le voit sortir, jaillir, à chaque loi de l'Assemblée constituante, et briller même, au milieu de tant de ténèbres, dans les orages de la Convention.

Alors, certes, un législateur qui eût proposé d'exporter trente-trois mille enfans par an, de déchirer les affections nées dans deux cent mille familles, de murer les tours, de fermer les hospices, eût été écrasé sous l'indignation de ses collègues et sous les malédictions du peuple. Alors on faisait des lois politiques barbares et des lois sociales douces et humaines, pourquoi? parce que si on n'écoutait que la voix des passions contre ses ennemis politiques, celle de la nature n'était pas encore étouffée sous la logique des intérêts et sous la sordidité des systèmes. Alors on multipliait les asiles, les hospices, on donnait la tutelle des enfans abandonnés à la patrie, on faisait adopter les orphelins par l'État. On faisait ce que saint Vincent de Paule avait fait. On faisait ce que vous défaites aujourd'hui! Est-ce le christianisme qui avait tort? Est-ce nous qui avons raison? Les faits vous répondent : le système de charité a quelques abus, ils se résolvent en un peu d'argent de trop peut-être, employé à élever une génération saine et forte pour vos campagnes. Le système des économistes aboutit à quelques abus aussi : c'est la dépravation et l'infanticide. Choisissez. Quoi que vous fassiez, il y aura toujours, dans les organisations humaines, une lacune immense que la bienfaisance seule pourra combler. Je ne vous dirai pas : faites comme la Convention; mais je vous dirai : faites comme l'Évangile, remerciez Dieu de ce qu'il laisse à la société quelque aumône splendide à faire, quelque œuvre sainte de charité légale à accomplir. Elle sentira ainsi qu'elle est de Dieu, et que quelque chose de divin travaille en elle et l'élève au-dessus de ces vils intérêts du temps et de la matière où l'on voudrait en vain la ravaler.

Ne renvoyez pas dans le vice ou dans la mort ces enfans que la honte ou la misère vous jettent. Une société qui ne saurait que faire de l'homme, une société qui ne regarderait

pas l'homme comme le plus précieux de ses capitaux, une société qui recevrait l'homme à son entrée dans la vie comme un fléau et non comme un don, une société qui ne saurait défendre la propriété qu'aux dépens de la morale et de la nature, une telle société serait jugée. Il faudrait en détourner les yeux!

Je conjure l'Assemblée de protester contre les mesures adoptées par l'administration des départemens, et d'adresser des pétitions aux Chambres pour une révision de la loi sur les enfans trouvés, conformément au principe du décret de 1811.





CONTRE-ENQUÊTE

SUR

LES ENFANS TROUVÉS*

LA question des enfans trouvés, du mode de leur réception dans les hospices, et de l'éducation que la société leur prépare par de bons ou de mauvais systèmes, n'implique rien moins que le sort physique et moral de trente-quatre mille individus par an, et la condition d'environ un million d'hommes actuellement vivant dans notre population. C'est dire assez que de toutes les questions d'économie et de morale dont notre civilisation est pleine, celle-ci est la plus vaste comme la plus sainte.

On a voulu la résoudre avant de l'avoir sondée.

(1) La question des enfans trouvés, devant se présenter à la Chambre des députés, dans la session de 1839, M. de Lamartine, afin d'éclairer ses collègues, s'était livré à une contre-enquête dont le résultat a été mis sous les yeux de la Chambre. Nous avons cru devoir donner ici l'*Introduction* qui précède les réponses officielles de 47 commissions administratives des hospices de France à la circulaire de M. de Lamartine.

La réception et l'éducation des enfans trouvés étaient réglées par un décret de 1811, où la législation impériale, avec le bon sens du génie, avait combiné admirablement l'esprit administratif du dix-neuvième siècle avec l'esprit de religion et de charité des institutions catholiques. Saint Vincent de Paule et Napoléon s'étaient entendus à travers les siècles pour constituer un état de choses où, sauf quelques abus faciles à réprimer, l'enfant sans père était adopté en masse par l'État, et retrouvait individuellement une famille adoptive dans celle de la nourrice à qui on le donnait pour toujours. Cette législation avait pourvu aux trois grandes nécessités de la question des enfans trouvés : le secret dans le mode de réception, pour prévenir les tentations au crime; les facilités pour le dépôt des enfans, pour prévenir la mortalité en masse; enfin l'esprit et le sentiment de famille donné et conservé aux enfans, pour prévenir en eux, plus tard, la dureté de cœur, l'immoralité, le vagabondage et le crime. Des mains imprévoyantes ont dérangé tout cela au nom d'une économie toute matérielle et ruineuse dans ses résultats. Un désordre immense s'est produit; un désordre plus déplorable se prépare. Une clameur générale s'est élevée ; elle a retenti dans la presque unanimité de la presse et jusqu'à la tribune. Le gouvernement, entraîné dans une voie dangereuse par des préfets bien intentionnés, mais préoccupés du point de vue économique, encouragé dans cette marche par les votes des conseils-généraux incompétens et non encore suffisamment éclairés, a persisté dans l'approbation de ces mesures. L'opinion publique, de jour en jour mieux informée, l'a forcé enfin, en 1838, à promettre une enquête. Cette enquête, le dernier ministre de l'intérieur a chargé les conseils de départemens de la faire. Mais, nous l'avons dit, si les conseils de départemens sont compétens en matière de finances et d'administration locale, sont-ils compétens en matière de législation générale et de morale publique ? La France peut-elle remettre à tel ou tel conseil-général d'un de ses départe-

mens le droit de statuer d'une manière absolue et souveraine sur le sort, sur la vie, sur les conditions sociales de trente-quatre mille de ses citoyens? Évidemment non! C'est là une question législative s'il en fut jamais. La France ne confie qu'à elle-même le soin de sa sécurité, de sa moralité et de son honneur. Il y a plus, les conseils-généraux de département n'ont ni les lumières, ni l'expérience, ni les documens qui pourraient les rendre aptes à prononcer sur de pareils problèmes. Talens, intelligence, intentions, ils ont tout cela; mais les faits leur manquent. Eh bien! par qui les faits leur sont-ils présentés, et comment sont-ils constatés? Les faits leur sont présentés, dans un rapport en quelques lignes, par les préfets. Or, les préfets sont les auteurs de la mesure qu'ils appellent les conseils-généraux à juger. Où veut-on que se trouvent les élémens de conviction? Voici comment les choses se passent:

Un préfet écoute les plaintes du conseil sur l'énormité de la dépense des enfans trouvés. L'année suivante, il fait fermer les tours et ordonne les déplacemens. Il revient au conseil, et dit: La mesure est admirable, car nous avons deux ou trois cents enfans de moins à la charge de notre budget. Quelques membres du conseil prennent la parole au milieu des murmures d'impatience, et témoignent quelque anxiété sur le sort de ces malheureux enfans. Tranquillisez-vous, leur répond-on : ce sont presque tous des enfans légitimes qui ont été retirés par leurs parens; nous les restituons à leur famille, nous rendons à leurs mères les *joies de la maternité*, selon l'expression officielle. Le budget est dégrévé, la morale et la nature sont satisfaites; qu'avez-vous à dire?

Rien, si ce n'est que tout cela est fiction, et qu'une enquête faite ainsi est une véritable dérision, où le ministre de l'intérieur et ses quatre-vingt-sept échos dans les départemens faisaient à la fois la demande et la réponse. Si la chambre se contentait de semblables investigations, c'est qu'elle voudrait être trompée, et elle le serait; et la France

se réveillerait dans dix ans avec une législation barbare, avec ses mœurs publiques viciées et trois ou quatre cent mille vagabonds infectant la société de leurs vices et de leurs crimes.

Il fallait une enquête sérieuse. Nous avons essayé de la faire. Le pays nous a aidé.

Il y a en France une seule administration qui, investie depuis trente ans de la tutelle des enfans trouvés, en communication constante et quotidienne avec les dépositaires, les enfans, les nourrices, surveillant par devoir et par charité les différentes phases de l'existence de ces enfans, leurs rapports avec les familles qui les élèvent et les adoptent, possédant tous les chiffres et toutes les raisons des chiffres, pouvait éclairer complètement la question. C'était l'enquête personnifiée et permanente. C'étaient les commissions administratives des hospices. On s'était bien gardé de les consulter; car elles font de la charité gratuite, de la morale, de la vertu, de la religion, de la civilisation en action, mais elles ne font pas le budget.

C'est à ces corps compétens, c'est à ces hommes expérimentés que nous nous sommes adressé dans la circulaire suivante. Nous leur avons adressé les questions de fait et les questions de droit auxquelles seuls ils avaient les réponses.

A Messieurs les membres de la commission administrative des hospices de...

« Messieurs,

« L'opinion et le sentiment publics ont été vivement émus par deux mesures récentes, adoptées dans quelques départemens à l'égard des enfans trouvés. Je veux parler de la suppression des tours et du déplacement des enfans. L'éco-

nomiste hésite, les conseils-généraux ajournent ou reculent, l'humanité réclame, les chambres réfléchissent.

« Les partisans de ces mesures disent :

« Les moyens d'exposition sont des primes à l'exposition et à l'immoralité. Réduisez les tours, vous aurez corrigé les mœurs.

« A l'égard des déplacemens, ils disent :

« Ces déplacemens préviennent aussi un grand nombre d'expositions d'enfans légitimes, abusivement confiés à la charité aveugle et ruineuse de l'État. Les pères et mères de ces enfans légitimes, étant certains de ne plus pouvoir les retrouver, cesseront de les exposer. On apporte en preuve de cette assertion le chiffre énorme d'enfans abandonnés, de un à douze ans, qui ont été retirés par la menace des déplacemens et repris par de prétendus pères et mères légitimes.

« Nous disons, nous, et nous nous appuyons sur les chiffres mêmes de nos adversaires :

« Qu'il est matériellement faux que cet accroissement apparent du nombre des enfans abandonnés soit dû à l'exposition d'enfans légitimes par leurs pères et mères ; que ce phénomène, infiniment rare dans l'état de nos mœurs et presque impossible dans l'état de notre législation sur les naissances, peut sans doute se supposer quelquefois exceptionnellement, mais qu'en tout cas, et en élevant le chiffre de ces expositions abusives aussi haut que le portent les statistiques très-arbitraires de quelques départemens, ces expositions flottent à peine entre quatre et sept pour cent. Insignifiante économie pour motiver une si grande perturbation des affections formées et des systèmes établis !

« Nous disons que le déplacement diminue le nombre des enfans abandonnés, non en les faisant retirer par des pères et mères légitimes, mais en les faisant garder sans salaire dans les familles indigentes où ils sont en nourrice, c'est-à-dire en rejetant le fardeau de cette grande aumône publique sur la partie la plus pauvre de la population.

« Nous disons que les déplacemens, en arrachant du sein de ces pauvres familles, qui les avaient définitivement adoptés, ces enfans devenus membres de ces familles, déchirent scandaleusement et déplorablement ces sentimens mutuels que le temps, la cohabitation et l'habitude avaient fait naître au profit de ces orphelins.

« Nous disons que les déplacemens, en élevant ces milliers d'enfans aux mœurs rurales et aux travaux des champs, les rejettent forcément dans les villes, à la charge des mères illégitimes, trop affectionnées pour les perdre, trop pauvres et souvent trop démoralisées pour les élever, et qu'ils vont bientôt accroître de quinze à vingt mille vies par an cette population de prolétaires sans racine et sans garantie, où se recrutent le vagabondage et le crime.

« Nous disons que l'agriculture manquant de bras, et étant celle de nos industries qui provoque malheureusement le moins aujourd'hui l'ambition des classes ouvrières, il était trop heureux qu'un système d'adoption habituel, quoique libre, recrutât tous les ans de vingt mille travailleurs notre population agricole, la plus pure et la plus morale de toutes.

« Nous disons que l'économie produite par les déplacemens n'est que fictive et provisoire pour l'État, attendu qu'elle n'opère le retirement des enfans que les premières fois qu'on la pratique, et que, quand il est passé en loi, les nourrices, sachant d'avance qu'elles ne doivent pas s'attacher définitivement à l'enfant, deviennent purement mercenaires, et, au lieu de garder l'orphelin quand on veut le déplacer, le remettent à la première demande.

« Enfin nous disons que les déplacemens, dans les départemens où ils ont eu lieu et où ils ont été étudiés dans leurs effets, ont accru la mortalité des enfans dans une proportion telle, qu'elle varie de 25 à 33 pour 100; en sorte qu'indépendamment de la violation de tous les sentimens et de tous les droits acquis, indépendamment de ce déchirement périodique des affections conçues, indépendamment de ce tort

fait à la population agricole que la charité de l'État recrutait ainsi aux dépens d'un vice, indépendamment de ce péril certain qu'il y a pour la société à rejeter tant d'existences flottantes dans la lie de ses grandes villes, on peut affirmer avec une douloureuse évidence que chaque prétendue économie d'un enfant de moins à la charge de l'État se résout en une mort ou en une dépravation de plus à la charge de ce déplorable système.

« Tel était l'état de cette controverse, lorsque la presse, les sociétés de charité ou d'économie publique, les conseils-généraux et enfin les tribunes des deux chambres s'en sont emparés. Après une discussion parlementaire qui a montré au pays combien l'opinion des législateurs mieux informés commençait à revenir de cette approbation unanime qui avait, dans le principe, accueilli ces mesures, M. le ministre de l'intérieur a pris l'engagement d'éclairer les chambres par une enquête statistique et morale sur cette question. Cette enquête, Messieurs, serait nécessairement incomplète si elle n'était faite que par ceux qui ont pris l'initiative des déplacemens. Ceux qui la combattent doivent la faire aussi, car la statistique n'est qu'une logique en chiffres. Permettez-moi de poser les principales questions auxquelles nous désirons que vous vouliez bien répondre en faits.

1re SÉRIE DE QUESTIONS. — LES TOURS.

1° Les tours ont-ils été supprimés, réduits ou déplacés dans votre arrondissement?

2° Quel effet a produit cette suppression sur le nombre des expositions ou sur le nombre des infanticides?

3° Les expositions dans les tours conservés des hospices voisins de votre arrondissement ne sont-elles pas devenues plus nombreuses?

4° Les expositions dans les lieux solitaires, aux portes des temples ou des maisons, ne se sont-elles pas multipliées?

5° Sur le nombre des enfans ramassés sur la voie publique, combien ont été trouvés morts? combien mourans? combien ont survécu trois mois à ce mode d'exposition?

6° Y a-t-il eu amélioration des mœurs publiques par suite des difficultés d'expositions?

2e SÉRIE DE QUESTIONS. — LES DÉPLACEMENS.

1° Les déplacemens d'enfans ont-ils eu lieu dans votre arrondissement? combien de fois? à quelles époques? à quel âge?

2° De combien le nombre des enfans à la charge de l'État en a-t-il été réduit?

3° Qui a retiré ces enfans? Sont-ce des pères et mères légitimes? des mères non mariées? ou des nourrices qui les ont gardés sans salaire?

4° Combien d'enfans ont été retirés par chacune de ces trois catégories de personnes?

5° Combien d'*enfans légitimes*, abusivement exposés, avez-vous pu *authentiquement* constater dans le nombre des enfans retirés?

6° Quelle était la situation réelle des parens de ces *enfans légitimes* abusivement exposés?

7° Combien de procès pour substitution de parts ont eu lieu dans votre arrondissement par suite de l'exposition et du retour dans la famille de ces enfans soi-disant légitimes?

8° Combien les maires, les curés ou la clameur publique ont-ils signalé de disparitions d'enfans légitimes dans leur commune?

9° Comment sont élevés, par les mères non mariées, dans vos villes, les enfans que le déplacement les a forcées de retirer?

10° Quels ont été, dans vos localités, les principaux effets sur le sentiment public produits par la mesure des déplacemens?

11° Est-il vrai que ni les nourrices ni les enfans n'ont pas été sensiblement affectés de ces séparations?

12° Les nourrices ne sont-elles pas devenues plus rares, et n'est-on pas obligé de les accepter dans une classe de femmes qui ne présentent ni les mêmes conditions d'aisance et de moralité, ni les mêmes garanties pour la conservation des enfans?

13° Quelle a été la mortalité des enfans déplacés dans l'année qui a suivi le déplacement?

14° Quelle a été la mortalité parmi ceux qui n'ont pas été soumis à la mesure ou qui ont été gardés par les familles où ils étaient en pension?

15° Quelle était, dans votre département, la mortalité moyenne des enfans trouvés dans les trois années qui ont précédé les déplacemens ou la suppression des tours, de tel âge à tel âge? et quelle a été cette moyenne, du même âge au même âge, depuis les déplacemens?

16° S'il y a accroissement de mortalité, à quoi l'attribuez-vous?

17° Quelle a été, en définitive, l'économie réelle, au troisième déplacement opéré dans l'arrondissement?

18° Pensez-vous que les enfans retirés des campagnes par la crainte du déplacement, et élevés dans les villes par des mères non mariées, présentent pour l'avenir autant de garanties à la société que ceux qui sont élevés dans les familles d'agriculteurs de vos campagnes ?

19° Quel est, relativement au nombre total des enfans trouvés de votre arrondissement pendant une période de vingt ans, le nombre des enfans trouvés qui se sont mariés et ont formé une famille dans les villages où ils avaient été nourris ?

20° Quelles seraient vos vues sur une répartition plus équitable et plus générale des charges affectées à chaque département pour les enfans trouvés ?

« Personne, Messieurs, ne peut mieux que vous répondre avec connaissance de cause à ces questions sommaires. Vos réponses sont les témoignages nécessaires pour instruire ce grand procès d'économie publique et d'humanité. Elles éclaireront les chambres dans la discussion que la session prochaine va ramener. Vous êtes les tuteurs de cette malheureuse partie de la population. Vos yeux sont ouverts sur tout ce qui peut améliorer ou détériorer leur condition physique et morale. Vous possédez, par situation et par devoir, tous les chiffres et tous les documens qui les concernent. La réduction du nombre des expositions serait un soulagement pour vous, puisqu'elle réduirait le nombre des infortunés objets de votre vigilance et les charges des établissemens que vous administrez. Vous êtes contribuables aussi vous-mêmes. Vous êtes donc à la fois éclairés, intéressés et impartiaux. A tous ces titres, votre opinion sera décisive sur la pensée publique et sur le vote de la législature. J'ose vous la demander individuellement cette opinion, non point en mon nom, qui n'a aucun droit à votre attention, mais au nom de ces neuf cent mille enfans sans famille, dont l'existence va être modifiée par suite des mesures imprévoyantes qu'on veut innover à leur égard ; au nom d'autant de pauvres familles, de pères et mères nourriciers de nos campagnes dont on va changer la condition, déchirer les affections, détériorer les habitudes d'adoption ; au nom enfin de tant d'hommes hono-

rables, également intéressés à s'éclairer dans les deux opinions, puisque, animés des mêmes sentimens, ils ne sont divisés que par des faits à vérifier, et qu'ils veulent tous également que la charité publique ne soit pas convertie en abus et que l'humanité ne soit pas sacrifiée à l'économie. »



SUR

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

DISCOURS

Prononcé au Banquet donné par la Société Française de l'Emancipation de l'Esclavage

AUX DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS ANGLAISE ET AMÉRICAINE

A Paris, le 10 Février 1840

MONSIEUR Odilon-Barrot vient de porter un toast aux hommes; permettez-moi, au nom de la société française, d'en porter un aux principes :

A l'abolition de l'esclavage sur tout l'univers! Qu'aucune créature de Dieu ne soit plus la propriété d'une autre créature, mais n'appartienne qu'à la loi!

Messieurs, ce fut un grand jour dans les annales des assemblées politiques, un beau jour devant Dieu et devant les hommes, un jour qui effaça de la surface de la terre bien

des taches d'infamie et de sang, que celui où le parlement anglais, qu'animait encore l'ame de Wilberforce et de Canning, jeta 500 millions à ses colons pour racheter trois cent mille esclaves, et avec eux la dignité du nom d'homme et la moralité dans les lois.

Nous admirions dans notre enfance le dévouement de ces apôtres, de ces missionnaires chrétiens qui allaient racheter un à un quelques captifs dans les régences barbaresques, avec les aumônes de quelques fidèles; eh bien! voilà que ce qui se faisait individuellement, exceptionnellement, il y a un demi-siècle, se fait aujourd'hui en grand, par une nation tout entière, aux acclamations des deux mondes. La France, en 1789, n'avait fait que des citoyens, l'Angleterre, en 1833, fait des hommes. L'égalité politique ne suffit plus à l'humanité; il lui faut l'égalité sociale. Ce seul fait, Messieurs, répond aux accusations contre notre temps. Non, il n'a pas reculé, le siècle témoin de pareilles entreprises! L'acte d'émancipation de 1833 et les 500 millions votés pour le rachat des esclaves brilleront dans l'histoire de l'humanité, et attesteront au monde que les grandes inspirations de Dieu descendent aussi sur les corps politiques, et que la civilisation perfectionnée est une révélation qui a sa foi et une religion qui a ses miracles.

C'est la même pensée, Messieurs, qui nous réunit dans cette enceinte, des trois parties du monde, pour nous entendre, nous éclairer, nous encourager dans l'œuvre que le siècle élabore et que nous voulons l'aider à accomplir. Mais, Messieurs, ne nous le dissimulons pas: quand une idée fausse est devenue un intérêt, on ne l'exproprie pas sans lutte. Un vice social a toujours un sophisme à son service. Le sophisme se défend par toutes ses armes. La calomnie des intentions est le moyen le plus sûr de décréditer les saintes entreprises. Nous en sommes les exemples; mais notre cause en deviendra-t-elle victime? Non, regardons la calomnie en face; nous ne la ferons pas rougir, mais nous la ferons mentir : ce n'est qu'ainsi qu'on la confond.

Tout le monde, Messieurs, a été calomnié dans cette cause : les Anglais, les colons, les esclaves et nous.

Oui, l'Angleterre a été calomniée indignement, et calomniée pour sa vertu même. N'avons-nous pas entendu mille fois, depuis vingt-cinq ans, répéter et dans les journaux, et dans les livres, et récemment à la tribune, que les généreux efforts de l'Angleterre contre la traite des nègres, que les 500 millions donnés par elle en échange de l'émancipation, n'étaient qu'un piége infâme, recouvert d'une philantropie perfide, pour perdre ses propres colonies auxquelles elle ne tenait plus, et pour forcer ainsi, par l'imitation, à anéantir les nôtres qui lui portaient ombrage. Oui, cela a été dit, cela a été cru. L'absurde est infini dans ses inventions, comme la sottise est infinie dans sa crédulité. Oui, cela a été dit tout haut à la tribune d'une nation qui s'appelle la nation de l'intelligence, et cela n'a pas été étouffé sous les murmures de l'indignation nationale. O généreux esprits des Wilberforce, des Pitt, des Fox, des Canning, dont je vois les noms inscrits sur ces drapeaux et rayonnans sur cette fête, vous ne vous doutiez pas, pendant que vous tramiez cette conjuration évangélique, pendant que vous répandiez dans les trois royaumes et dans l'univers cette *sainte agitation* de la conscience du genre humain, pendant que vous arrosiez de votre sueur et de vos larmes ces tribunes, nouveaux champs de bataille où vous livriez les combats de la philantropie, de la religion et de la raison persécutées, vous ne vous doutiez pas que vous n'aviez que du fiel, de la haine et de la perfidie dans le cœur ; que vous n'étiez que les hypocrites de la réhabilitation humaine, et qu'au fond vous n'aviez que le dessein, aussi pervers qu'insensé, de faire massacrer des millions d'Anglais par leurs esclaves, pour consumer les trois ou quatre petites colonies françaises dans l'immense incendie qui dévorerait vos vastes établissemens et vos innombrables concitoyens.

Demandons pardon à Dieu et au temps d'avoir entendu de pareilles aberrations.

Les colons n'ont pas été moins calomniés. On a vu en eux des oppresseurs et des tyrans volontaires. Ils ne sont que des maîtres malheureux, gémissant eux-mêmes sur la funeste nature de propriété que la civilisation leur a infligée.

Les esclaves ont été calomniés et le sont tous les jours encore. On les peint comme des brutes, pour s'excuser de n'en pas faire des hommes.

Mais nous-mêmes, Messieurs, quelles injurieuses imputations n'avons-nous pas eu à subir! On nous a demandé de quel droit nous nous immiscions entre le colon et l'esclave. Messieurs, du droit qui nous a fait libres nous-mêmes! La justice nous appartient-elle? pouvons-nous en faire une concession à qui que ce soit? Non! toute idée de justice et de vérité inspirée par Dieu à l'homme lui impose des devoirs en proportion avec ses lumières. Les droits du genre humain sont comme les vêtemens du Samaritain dépouillé sur sa route; il faut les rapporter pièce à pièce à leur maître, à mesure qu'on les retrouve, sans quoi on participe aux blessures que l'humanité a reçues et aux larcins qu'on lui a faits.

Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas pensé de nous! Nous sommes des révolutionnaires, la pire espèce des révolutionnaires, des révolutionnaires sans péril, des lâches qui, n'ayant rien à perdre, ni fortune ni vie dans les colonies, voulons y mettre le feu pour l'honneur abstrait d'un principe, et, qui sait! peut-être aussi pour la vanité cruelle d'une insatiable popularité. Si cela était vrai, nous serions les derniers des hommes; car nous prendrions le nom de Dieu et de l'humanité en vain, et nous ferions de la civilisation et de la liberté le plus infâme des trafics, aux dépens de la fortune et de la vie de nos concitoyens des colonies, et au profit de nos détestables amours-propres.

Mais cela est-il vrai? Cela a-t-il le moindre fondement, et dans nos intentions et dans les faits? Écoutez et jugez: ce sont nos doctrines, ce sont nos actes qui répondent. M. Odilon Barrot vous disait à l'instant même que cette

question était sortie du domaine des théories pour entrer dans la pratique. Cela est vrai, et, en y entrant, elle a pris ces conditions de mesure et de justice sans lesquelles il n'y a pas de vérité ni d'application. Nous procédons par la lumière, par la conviction et par la loi; nous voulons la liberté, mais nous ne la voulons qu'aux conditions de la justice et du travail dans nos colonies. Une émancipation injuste, c'est remplacer une iniquité par une autre. Une liberté désordonnée et sans conditions de travail, c'est remplacer une oppression par une autre; c'est fonder la tyrannie des noirs à la place de l'empire des blancs; c'est l'anéantissement de nos colonies. Que disons-nous? le voici :

Émancipation et indemnité; nous y ajoutons initiation.

Indemnité aux colons; Messieurs, que ce mot n'effraie pas les hommes qui voient tout de suite s'ouvrir un abîme dans nos budgets et qui soumettent toujours l'homme au chiffre, au lieu de soumettre le chiffre à l'homme.

Indemnité, comme je l'entends, n'a rien d'énorme, rien d'immédiatement exorbitant; le pays même ne le sentirait pas.

En deux mots, voici comme je raisonne, et cette pensée, portée par moi il y a quatre ans à la tribune de la Chambre, a été accueillie comme une solution pratique de la question qui pèse sur les esprits.

Trois classes d'intéressés profiteront de l'émancipation : l'Etat, les colons, les esclaves. L'État y recouvre la moralité dans les lois et le principe inappréciable de l'égalité des races et des hommes devant Dieu.

Le colon y gagne une propriété honnête, morale; une propriété de droit commun, investie des mêmes garanties que les nôtres, au lieu de cette propriété funeste, incertaine, explosible, toujours menaçante, dont il ne peut jouir un moment avec sécurité; propriété humaine qui déshonore, qui démoralise celui qui la possède autant que celui qui la subit. Le lendemain de l'acte d'émancipation, vos capitaux coloniaux vaudront le double.

Enfin l'esclave, vous savez ce qu'il y gagne : le titre et les droits de créature de Dieu; la liberté, la propriété, la famille; son avénement enfin et l'avénement de ses enfans à l'humanité.

Eh bien! répartissez entre ces trois classes d'intérêts le poids de l'indemnité, faites payer proportionnellement à l'État, au colon et à l'esclave le prix des avantages qu'ils recouvrent, et l'humanité est restaurée.

Voilà jusqu'à quel point, Messieurs, nous sommes des tribuns d'esclaves, des spoliateurs des colons, des incendiaires du pays! Que le pays juge! Il jugera, et la France qui n'a jamais reculé, la France qui n'a pas craint de remuer le monde et de verser son or et son sang par torrens pour la liberté politique, ne craindra pas de donner quelques millions pendant dix ans pour racheter une race d'hommes, et avec ces hommes sa propre satisfaction.

Vous, Messieurs, que l'Angleterre envoie à ce pacifique congrès de l'émancipation des races, allez redire à l'Amérique et à l'Angleterre ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. La France est prête à accomplir sa part de l'œuvre de régénération dont elle a donné le signal au monde, et dont vous avez eu l'honneur de lui donner le plus noble exemple. Avant trois ans, il n'y aura plus un esclave dans les deux pays; que dis-je! il n'y en a plus déjà dans nos pensées : le principe est voté par acclamations sur toute terre où l'Évangile a écrit les droits de l'ame au-dessus des droits du citoyen. Nous ne délibérons plus que sur le mode et l'accomplissement.

Messieurs, c'est à l'union des deux peuples que nous devons ce jour de bénédiction dans les trois mondes; resserrons cette alliance dans les liens de cette fraternité européenne dont vous êtes les missionnaires près de nous. Une politique mesquine et jalouse, une politique qui voudrait rétrécir le monde pour que personne n'y eût de place que nous, une politique qui prend pour inspiration les vieilles antipathies nationales, au lieu de s'inspirer des sympathies

qui rappellent l'Orient et l'Occident l'un vers l'autre ; cette politique, Messieurs, s'efforce en vain de briser ou de relâcher, par des tiraillemens pénibles, les relations qui unissent l'Angleterre et la France. L'Angleterre et la France resteront unies; nous sommes à nous deux le piédestal des droits du genre humain. La liberté du monde a un pied sur le sol britannique, un pied sur le sol français; la liberté, la civilisation pacifique s'écrouleraient une seconde fois dans les flots de sang, si nous nous séparions. Nous ne nous séparerons pas; cette réunion en est le garant.

Quand les mêmes pensées se communiquent, se pénètrent ainsi à travers les langues, les intérêts, les distances; quand les ames de deux grands peuples sont d'intelligence par l'élite de leurs citoyens, et commencent à comprendre la mission de liberté, de civilisation, de développement que la Providence leur assigne en commun ; quand cette intelligence, cette harmonie, cet accord reposent sur la base de principes éternels aussi hauts que Dieu qui les inspire, aussi impérissables que la nature, ces peuples échappent, par la hauteur de leurs instincts, par l'énergie de leur attraction, aux dissidences qui voudraient en vain les désunir. Leur amitié, leur sympathie se rejoignent dans une sphère de pensées et de sentimens où les dissentimens politiques ne sauraient les atteindre; et c'est le cas de leur appliquer ce mot sublime de l'Évangile, devenu le mot de la liberté : « Ce que Dieu a uni, les hommes ne le sépareront pas. »

Eh! quoi donc! les idées ne sont-elles pas le premier des intérêts?

Quand Washington et Lafayette, quand Bailly et Franklin se firent un signe à travers l'Atlantique, l'indépendance de l'Amérique, quoique contestée par les cabinets, fut reconnue d'avance par les nations. Quand les esprits libéraux de l'Angleterre et de la France se tendirent la main, malgré Napoléon et la coalition, c'était en vain que les flottes et les armées combattaient encore; les nations étaient réconciliées. Les vrais plénipotentiaires des peuples, ce sont leurs

grands hommes ; les vraies alliances, ce sont les idées. Les intérêts ont une patrie ; les idées n'en ont point ! Et si quelque chose peut consoler les hommes politiques d'avoir à toucher si souvent à ces intérêts fugitifs, précaires, qui passent avec le jour et emportent avec lui les passions mobiles que nous y attachons, c'est de toucher de temps en temps à ces idées impérissables qui sont aux vils intérêts d'ici-bas ce que les monnaies qui servent aux vils trafics du jour sont à ces médailles que les générations transmettent aux générations, marquées au coin de Dieu et de l'éternité.



SUR

LA LOI RELATIVE

AUX RESTES MORTELS DE NAPOLÉON

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Dans la Séance du 26 mai 1840

Je m'abstiendrai de répondre à l'honorable orateur qui quitte la tribune. Il n'y a jamais d'exagération dans les sentimens et dans un dévoûment personnel. Il vous a dit lui-même qu'il était un vieux soldat de l'époque impériale; je respecte le sentiment de la reconnaissance que ses souvenirs lui inspirent. Quant à moi, étranger à l'époque impériale, je tâcherai d'exprimer ici avec impartialité les sentimens d'un citoyen,

et cela avec le respect que nous commande la mémoire de l'homme dont nous avons l'honneur de parler, et avec le respect que je dois à mon pays et à la chambre.

Si je m'associe, comme Français, au pieux devoir de rendre une tombe dans la patrie à un des hommes qui ont fait le plus de bruit sur la terre, à un de ces hommes dont le nom, répété le plus loin dans les siècles, devient pour ainsi dire un des noms du pays lui-même, et dont la volonté se substitua pendant dix ans aux lois, aux volontés, au destin de son pays; comme philosophe, comme homme qui a quelque pressentiment de la postérité dans les choses, j'ose l'avouer devant vous, devant cette chambre, devant cette nation passionnée pour une mémoire, ce n'est pas sans un certain regret que je vois les restes de ce grand homme descendre trop tôt peut-être de ce rocher au milieu de l'Océan, où l'admiration et la pitié de l'univers allaient le chercher à travers le prestige de la distance et à travers l'abîme de ses malheurs.

M. ODILON BARROT. Je demande la parole.

M. DE LAMARTINE. Que l'honorable orateur qui m'interrompt ne préjuge pas ma pensée; elle est aussi nationale, aussi respectueuse, aussi rémunératrice que la sienne. Oui, à Dieu ne plaise, Messieurs, que j'accuse l'acte du gouvernement, conforme à un noble instinct du pays, ni la royale pensée qui rappelle de l'exil la dépouille du grand capitaine. J'ai vu de mes yeux la tombe de Thémistocle; on le rappela aussi de l'exil pour le faire reposer au bord de la mer, en face de Salamine; j'en ai béni le génie d'Athènes comme la postérité bénira un jour le génie de la France en présence du monument que vous allez voter; mais je n'aurais pas considéré comme un malheur pour la mémoire de Napoléon que sa destinée l'eût laissé quelque temps encore sous le saule de Sainte-Hélène.

Les anciens laissaient écouler quelque temps entre la mort des héros et le jugement de la postérité. Les arrêts de l'histoire, quand ils sont plus impartiaux, sont plus sûrs

d'être irrévocables. Peut-être, sous bien des rapports, cette cendre n'était-elle pas assez froide encore pour qu'on y touchât. La justice gagne à ces temporisations; la gloire et la reconnaissance publique n'y perdent rien; mais le jour, je le reconnais, où l'on offrait à la France de lui rendre cette tombe, elle ne pouvait que se lever tout entière pour la recevoir et la recueillir sous un patriotique monument.

Recevons-la donc avec recueillement, mais sans fanatisme; et qu'au milieu de ce concert d'admiration, où l'on n'entend que la voix de l'apothéose, on laisse entendre aussi au peuple la voix de la raison publique. Une nation comme la nôtre ne peut pas séparer sa reconnaissance de son bon sens. Ne soyons pas plus fiers de notre génie que de nos droits!

Je vais faire un aveu pénible; qu'il retombe tout entier sur moi. J'en accepte l'impopularité d'un jour. Quoique admirateur de ce grand homme, je n'ai pas un enthousiasme sans souvenir et sans prévoyance. Je ne me prosterne pas devant cette mémoire; je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut depuis quelque temps substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté. Je ne crois pas qu'il soit bon de déifier ainsi sans cesse la guerre, de surexciter ces bouillonnemens déjà trop impétueux du sang français, qu'on nous représente comme impatient de couler après une trêve de vingt-cinq ans, comme si la paix, qui est le bonheur et la gloire du monde, pouvait être la honte des nations. J'ai bien vu un philosophe déifier aussi la gloire et diviniser ce fléau de Dieu. Je n'ai fait qu'en rire. Dans la bouche d'un philosophe ces paradoxes brillans n'ont aucun danger; ce n'est qu'un sophisme. Dans la bouche d'un homme d'état cela prend un autre caractère. Les sophismes des gouvernemens deviennent bientôt les crimes ou les malheurs des nations! Prenez garde de donner une pareille épée pour jouet à un pareil peuple!

Mais si je ne suis pas enthousiaste, je ne veux pas être

hypocrite non plus; je ne veux pas feindre un culte que je ne me sens pas dans le cœur, encore moins dans l'intelligence.

J'ai passé ma jeunesse à admirer et à maudire quelquefois ce gouvernement. Je lui dois beaucoup cependant; je lui dois le sentiment, l'amour, la passion de la liberté, par ce sentiment de la compression publique qui pesait alors sur toutes les poitrines, et que son nom seul me fait encore ressentir. Oui, j'ai compris pour la première fois ce que valaient la pensée et la parole libres en vivant sous ce régime de silence et de volonté unique dont les hommes d'aujourd'hui ne voient que l'éclat, mais dont le peuple et nous, nous sentions la pesanteur.

Et c'est ce qui explique comment un autre gouvernement fut accueilli par les hommes de mon âge. Bonaparte et la gloire d'un côté; la liberté et les institutions de l'autre. Nous fîmes comme nos pères : nous embrassâmes la liberté.

Je le sens, ce n'est ni le moment ni l'heure de juger l'homme qui tombait alors; le jugement lent et silencieux de l'histoire n'appartient pas à la tribune, toujours palpitante des passions du moment; il conviendrait moins encore à cette pompe funèbre et nationale que vous préparez. Il n'y faut que des hommages et des respects. J'y apporte volontiers moi-même ma pierre à mon tour. Le torrent de la gloire de cet homme, confondue avec la gloire du pays, entraîne sans peine ces ressentimens de la mémoire et ces reproches de la conscience publique.

Qui ne pardonnerait pas à une destinée tombée de si haut? Qui ne pardonnerait même à des fautes qui ont agrandi le nom de la France?

Cependant, Messieurs, nous qui prenons la liberté au sérieux, mettons de la mesure dans nos démonstrations; ne séduisons pas tant l'opinion d'un peuple qui comprend bien mieux ce qui l'éblouit que ce qui le sert. Gardons-nous de lui faire prendre en mépris ces institutions moins éclatantes, mais mille fois plus populaires, sous lesquelles nous

vivons, et pour lesquelles nos pères sont morts après avoir tant combattu. N'effaçons pas tant, n'amoindrissons pas tant, n'inclinons pas tant notre monarchie de raison, notre monarchie nouvelle, représentative, pacifique; elle finirait par disparaître aux yeux du peuple.

Les ministres nous assurent que le trône ne se rappetissera pas devant un pareil tombeau; que ces ovations, que ces cortéges, que ces couronnemens posthumes de ce qu'ils appellent une *légitimité;* que ce grand mouvement donné par l'impulsion même du gouvernement au sentiment des masses, que cet ébranlement de toutes les imaginations du peuple, que ces spectacles prolongés et attendrissans, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à cent millions d'exemplaires des idées et des sympathies napoléoniennes, ces bills d'indemnité donnés au despotisme heureux, ces adorations du succès, tout cela n'a aucun danger pour l'avenir de la monarchie représentative.

Pour le gouvernement je veux bien le croire; pour l'esprit public, je n'ai pas la même sécurité. Oui, j'ai peur, je l'avoue. qu'on ne fasse trop dire ou penser au peuple: « Voyez, au bout du compte, il n'y a de populaire que la gloire, il n'y a de moralité que dans le succès; soyez grand, et faites tout ce que vous voudrez; gagnez des batailles, et faites-vous un jouet des institutions de votre pays! » Est-ce là qu'on veut en venir? est-ce ainsi qu'on apprend à une nation à apprécier ses droits?

Si ce grand général eût été un grand homme complet, un citoyen irréprochable, s'il eût été le Washington de l'Europe; si, après avoir défendu le territoire, intimidé la contre-révolution au dehors, il avait réglé, modéré, organisé les institutions libérales et l'avénement de la démocratie en France; si, au lieu de disperser les pouvoirs représentatifs, il les avait appuyés de la force militaire et soutenus de sa considération; si au lieu de se faire la réaction vivante du passé, si au lieu d'abuser de l'anarchie, de profiter du désenchantement momentané de l'esprit public, il l'avait relevé,

il s'était fait le tuteur du progrès social, la providence du peuple; si après avoir mis en mouvement les ressorts d'un gouvernement unitaire et tempéré, il s'était effacé lui-même comme Solon ou comme le législateur de l'Amérique; s'il s'était retiré dans son désintéressement et dans sa gloire pour laisser toute sa place à la liberté, qui sait si tous ces hommages d'une foule qui adore surtout ce qui l'écrase lui seraient rendus? Qui sait s'il ne dormirait pas plus tranquille et peut-être plus négligé dans son tombeau?

Une voix : Vous offensez le pays!

M. DE LAMARTINE : Non, Monsieur; je ne fais que raconter l'esprit humain.

Eh mon Dieu! ce n'est pas là une si étrange supposition. Vous êtes comme moi des hommes nourris des idées de 89, formés de la substance de ces idées de régénération libérale, écloses à la fin du dernier siècle, réapparues en 1814, inaugurées plus puissamment en 1830 par vos propres mains; eh bien! voyez ce que vous faites : Mirabeau, le prophète de ces idées, le génie créateur et moteur de la monarchie constitutionnelle, l'homme dont chacune des paroles donnait une impulsion irrésistible aux vérités de ce nouvel évangile politique des peuples, où est-il? il repose dans je ne sais quel caveau d'un monument profane qui a servi deux fois de chemin à l'égout.

Barnave, Bailly le martyr, dorment inconnus avec les restes du tombereau révolutionnaire.

Lafayette lui-même, Lafayette qui communiqua à son pays la première contagion de l'indépendance d'Amérique, Lafayette qui porta sans fléchir le poids du jour pendant quarante ans, oui, pendant quarante ans de travaux, de patience, de cachot, d'exil, de persécutions, de la persécution même de l'oubli; qui ne voulut pas, lui non plus, s'incliner devant ce météore du despotisme; Lafayette qui vous rapporta en 1830 l'idée de 89 aussi jeune, aussi intacte, aussi désintéressée, aussi inébranlable qu'il l'avait puisée dans l'ame de son ami Washington, Lafayette repose sous

l'humble croix d'une sépulture de famille ; et l'homme du 18 brumaire, l'homme à qui la France dut tout, excepté la liberté, la révolution triomphante va le chercher au-delà des mers pour lui faire une tombe impériale! La révolution triomphante, je demande si elle a sur la terre de France quelque monument assez grand, assez saint, assez national pour le contenir?

Laissez-moi tout dire; vous l'avez voulu ainsi.

C'est bien, Messieurs; je ne m'y oppose pas, j'y applaudis, mais faites attention à ces encouragemens au génie à tout prix. Je les redoute pour notre avenir. Je n'aime pas ces hommes qui ont une foi et un symbole opposés; non, je n'aime pas ces hommes qui ont pour doctrine officielle la liberté, la légalité, le progrès, et qui prennent pour symbole un sabre et le despotisme. Oui, je l'avoue, je ne m'explique pas cela.

Je ne me fie pas à ces contradictions. J'ai peur que cette énigme n'ait un jour son mot.

Mais je reviens au sujet qui nous occupe, et je le résous en deux mots : Où placerons-nous ce grand tombeau?

La commission et le gouvernement proposent de le placer aux Invalides. Quelques voix disent sous la colonne de la place Vendôme, sous la colonne de Juillet; ceux-là à la Madeleine, ceux-ci à Saint-Denis; d'autres au Panthéon. Je trouve des empêchemens sérieux à tous ces emplacemens.

Aux Invalides? Cela n'est pas définitif. Cela pourrait bien n'être qu'une magnifique station, un entrepôt funèbre où une opinion plus passionnée irait un jour le reprendre pour le porter je ne sais où. La terre sera encore une fois remuée sous ce cercueil. Il ne faut pas réserver ce jour à nos enfans. Il faut que le tombeau que vous lui donnerez soit en effet son dernier tombeau. Non, celui-là ne sera pas son dernier tombeau; ses fanatiques vous le disent d'avance. Il est légitime; ils lui veulent une tombe royale, une tombe unique. Placer leur empereur parmi les soldats, c'est beau pour le guerrier, c'est trop peu pour le souverain; peu s'en faut

qu'ils ne voient une déchéance du trône dans le choix du sépulcre.

Sous la colonne de la place Vendôme? Cela ne se peut pas. Tous les hommes d'ordre sont d'accord. Ce serait un rassemblement en permanence; ce serait une tribune debout pour toutes les séditions; la robe de César toujours étalée devant la ville.

A la Madeleine? c'est trop près de la foule, trop près du bruit, trop sur la route du peuple. La porte en serait sans cesse assiégée. L'admiration pousserait sans cesse les passans à y entrer; le fanatisme et le tumulte pourraient en sortir et se répandre sur nos boulevarts.

Au Panthéon? Je l'ai dit tout à l'heure, c'est une tombe trop banale et trop profane; c'est trop près des mânes de ces hommes que je ne veux pas honorer.

A Saint-Denis? C'est le sépulcre des rois, la tombe des dynasties. Il l'avait préparé pour la sienne; il y serait une dynastie tout entière à lui seul; il y brillerait par son isolement même. Il a conquis ce monument en osant le restaurer et lui rendre ses royales poussières. Je voterais plus volontiers pour Saint-Denis; mais un seul scrupule m'arrête : il est des rapprochemens que l'histoire et les pierres même doivent éviter?

A l'arc de triomphe de l'Étoile? C'est trop païen. La mort est sainte, et son asile doit être religieux. Et puis y songez-vous! Si l'avenir, comme nous devons l'espérer, nous réserve de nouveaux triomphes, quel triomphateur, quel général oserait jamais y passer? Ce serait interdire l'arc de triomphe; ce serait fermer cette porte de la gloire nationale qui doit rester ouverte sur vos futures destinées!

Enfin, à la colonne de la Bastille? sous le monument de juillet? Mais quel rapport possible entre ce monument et Napoléon? Qu'y a-t-il de commun entre ce 18 brumaire du peuple et le 18 brumaire d'un soldat ambitieux? Juillet s'est armé pour protéger la liberté et inaugurer la monarchie constitutionnelle d'une famille, d'une dynastie opposée à la

sienne. Que ferait-il là? La liberté et lui pourraient-ils se regarder sans ironie? Votre monarchie constitutionnelle et lui pourraient-ils se regarder sans trembler?

Non, après Saint-Denis, après le Panthéon purifié et rendu au culte, je ne verrais qu'une place convenable; ce serait un emplacement où il serait seul, comme au Champ-de-Mars, et où sa statue et son génie passeraient encore les revues de nos soldats au départ et au retour.

Mais soit que vous adoptiez cette idée, soit que vous choisissiez Saint-Denis ou le Panthéon ou les Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur ce monument, où il doit être à la fois soldat, consul, législateur, empereur; souvenez-vous d'y écrire la seule inscription qui réponde à la fois à votre enthousiasme et à votre prudence, la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : A NAPOLÉON...... SEUL.

Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, à l'Europe, au monde, que si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services, elle sait les séparer même de leur race et de ceux qui les menaceraient en leur nom, et qu'en élevant ce monument et en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut pas susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendans, ni même des imitateurs.

Je vote pour les 2 millions demandés par la commission.





TABLE

DES PIÈCES COMPOSANT LE VOLUME

DES

RECUEILLEMENS POÉTIQUES

Pages.

DISCOURS.

FIN DE LA TABLE.



